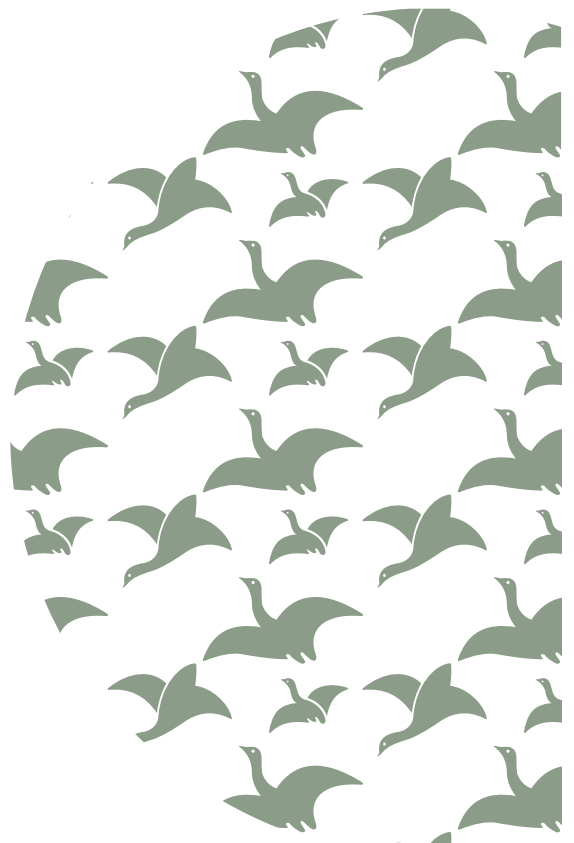




# AWARDS 2017

Joris Tigist  
Anna Slotboom  
Simone Dahmen



# NXT-TXT Awards 2017

edition amikejo





## **AWARD**

für junge Autor\*innen der Euregio Maas-Rhein  
des jeunes auteurs de l'Euregio Meuse-Rhin  
voor jonge schrijvers uit de Euregio Maas-Rijn

## **2017**

Tigist Joris  
Anna Slotboom  
Simone Dahmen

edition amikejo

© edition amikejo, Aachen  
im EuregioKultur e. V.,  
eingetragen beim Amtsgericht Aachen  
im Vereinsregister VR 5130, vertreten durch  
Dr. Oliver Vogt  
Im Hederichsfeld 69, 51379 Leverkusen  
[www.edition-amikejo.de](http://www.edition-amikejo.de)

1. Auflage 2017

Alle Rechte vorbehalten

Gestaltung und Satz: Janssen Peters / [www.satzbuero-peters.de](http://www.satzbuero-peters.de)

Druck und Bindung: CPI books GmbH, Leck

ISBN: 978-3-9818894-0-6

## Inhalt

Grußwort der Schirmherrin .....	7
Avant propos de la marraine .....	9
Begroetingswoorden van de beschermvrouw .....	11
 <i>Tigist Joris</i>	
De l’Ethiopie jusqu’en Europe ... ..	13
Aus Äthiopien nach Europa ... (Übersetzung Elsbeth Ranke) .....	25
Van Ethiopië tot in Europa ... (Vertaling Kris Lauwerys en Isabelle Schoepen) ...	37
 <i>Anna Slotboom</i>	
Frij .....	49
Libre (Traduction Sandrine Maufroy) .....	71
Frei (Übersetzung Isabel Hessel) .....	93
 <i>Simone Dahmen</i>	
Wohnungssuche .....	117
Woningzoektocht (Vertaling Kris Lauwerys en Isabelle Schoepen) ...	135
A la recherche d’un logement (Traduction Olivier Mannoni) .....	151



## Grußwort der Schirmherrin

Liebe Leserinnen und Leser,

es war mir eine große Ehre im Mai 2017 den Award für unsere jungen Autorinnen und Autoren aus der Euregio Maas-Rhein übergeben zu können. Ein besonderer Preis, der in dieser Form zum ersten Mal verliehen wurde.

Mit einem Umfang von maximal 5.000 Wörtern haben unsere jungen Schreibtalente ihre bisher unveröffentlichten Prosatexte in deutscher, niederländischer und französischer Sprache mit uns geteilt.

Besonders zu schätzen wissen wir die Qualität der eingereichten Texte in den unterschiedlichen Sprachen. Die Autorinnen und Autoren haben mit ihren Gedanken und Ideen den kulturellen und sprachlichen Reichtum in der Euregio Maas-Rhein in hervorragender Art präsentiert.

Als Euregio Maas-Rhein sind wir darum auch stolz auf diesen ersten mehrsprachig angelegten Literaturpreis und es freut uns, den euregionalen literarischen Nachwuchs für ein gemeinsames Europa zu fördern und zu pflegen. Ich bin mir sicher, dass Projekte wie NXT-TXT einen wichtigen Beitrag zur grenz- und sprachübergreifenden kulturellen Verständigung zwischen den Partnerregionen der EMR leisten.

Ganz besonders freut es mich, dass die erste Verleihung dieses euregionalen Literaturpreises in einem für Europa und für die Euregio Maas-Rhein besonderen und historischen Jahr stattgefunden hat.



Vor genau 25 Jahren wurde in unserer Euregio der Maastrichter Vertrag unterzeichnet. Insbesondere in unserer Grenzregion sehen wir große Perspektiven für die grenzüberschreitende Zusammenarbeit, die der Maastrichter Vertrag fördert. Denn, die Bevölkerung unserer Euregio ist es von jeher gewohnt, auch jenseits der Grenzen zu wohnen, zu arbeiten, zu studieren, einzukaufen und die Freizeit zu verbringen – und dies, obwohl wir nicht alle die gleiche Sprache sprechen.

Nur zusammen können wir Grenzen überschreiten und entdecken. Unterschiedliche Muttersprachen können uns hieran nicht hindern. Die Autoren und Autorinnen haben uns mit Ihren Texten ein gutes Beispiel dafür geliefert.

Ich wünsche Ihnen viel Vergnügen beim Lesen!

*Gisela Walsken*

Präsidentin der Euregio Maas-Rhein

Präsidentin des Zweckverbandes Region Aachen

Regierungspräsidentin des Regierungsbezirkes Köln

## Avant propos de la marraine

Chères lectrices, chers lecteurs,

Ce fut un grand honneur de remettre l’Award à nos jeunes auteurs de l’Euregio en mai 2017. Un prix particulier qui fut remis pour la première fois sous cette forme.

Avec un maximum de 5000 mots, nos jeunes talents ont partagé leur prose encore non publiée en allemand, néerlandais et français.

Nous avons particulièrement apprécié la qualité des textes dans les différentes langues. Par leurs pensées et leurs idées, les auteurs ont remarquablement présenté la richesse culturelle et linguistique dans l’Euregio Meuse-Rhin.

En tant qu’Euregio Meuse-Rhin, nous sommes fiers de ce premier prix littéraire multilingue et nous nous réjouissons de promouvoir et soutenir la jeune génération littéraire eurégionale pour une Europe commune.

Je suis certaine que des projets comme NXT-TXT contribuent fortement à la compréhension culturelle et linguistique transfrontalière entre les régions partenaires de l’EMR.

Je me réjouis particulièrement que la première remise de ce prix littéraire eurégional ait eu lieu lors d’une année particulière et historique pour l’Europe et l’Euregio Meuse-Rhin.

Le Traité de Maastricht fut signé il y a exactement 25 ans dans notre Euregio. Le Traité de Maastricht promeut

le travail commun transfrontalier, ce qui est particulièrement vrai dans notre région frontalière, car la population de notre Euregio est habituée à habiter, travailler, étudier, faire ses achats et passer son temps libre de l'autre côté de la frontière, bien que nous ne parlions pas tous la même langue.

Passer et découvrir des frontières ne peut se faire qu'ensemble.

Des langues maternelles différentes ne peuvent nous en empêcher. Les auteurs nous en ont donné un bon exemple avec leurs textes.

Je vous souhaite une agréable lecture !

*Gisela Walsken*

Présidente de la Stichting Euregio Maas-Rhein

Présidente de l'Association de la Région d'Aix-la-Chapelle

Présidente du Gouvernement de l'arrondissement de Cologne

## Begroetingswoorden van de beschermvrouw

Beste lezers,

Het was voor mij een grote eer om in mei 2017 de NXT-TXT-Award voor jonge schrijfsters en schrijvers uit de Euregio Maas-Rijn te mogen overhandigen. Een bijzondere prijs die in deze vorm voor het eerst werd uitgereikt.

Met een omvang van maximaal 5.000 woorden deelden onze jonge schrijftalenten hun tot nu toe ongepubliceerde prozateksten in het Duits, Nederlands en Frans met ons.

De kwaliteit van de teksten in de verschillende talen hebben wij bijzonder weten te waarderen. De schrijfsters en schrijvers hebben met hun gedachten en ideeën de culturele en talige rijkdom in de Euregio Maas-Rijn op uitmuntende wijze gepresenteerd.

Als Euregio Maas-Rijn zijn wij daarom ook trots op deze eerste meertalige literatuurprijs en het maakt ons blij de nieuwe euregionale literaire generatie voor een gemeenschappelijk Europa te stimuleren.

Ik ben er zeker van dat projecten als NXT-TXT een belangrijke bijdrage leveren aan het grens- en taaloverschrijdende wederzijdse begrip tussen de partnerregio's van de EMR.

Het doet mij in het bijzonder goed dat de eerste uitreiking van deze euregionale literatuurprijs in een

voor Europa en voor de Euregio Maas-Rijn bijzonder en historisch jaar heeft plaatsgevonden.

Precies 25 jaar geleden werd in onze Euregio het Verdrag van Maastricht ondertekend. Met name in onze grensregio zien wij grote kansen voor de grensoverschrijdende samenwerking waar het Verdrag van Maastricht voor staat. Want de bevolking van onze Euregio is van oudsher gewend ook aan de andere kant van de grens te wonen, te werken, te studeren, boodschappen te doen en de vrije tijd door te brengen – en dit alles terwijl we niet allemaal dezelfde taal spreken.

Alleen gezamenlijk kunnen wij grenzen overschrijden en ontdekken. Verschillende moedertalen staan ons hierbij niet in de weg. De schrijvers en schrijfsters hebben ons met hun teksten een goed voorbeeld daarvan geleverd.

Ik wens u veel plezier bij het lezen!

*Gisela Walsken*

voorzitter van de stichting Euregio Maas-Rijn  
president van de Zweckverband Region Aachen  
regeringspresident van de districtsregering Keulen



16 ans, Fléron

---

*Tigist Joris*

De l'Ethiopie jusqu'en Europe ...



*« On ne sera jamais amies,  
car ma mère est française  
mais je ne suis pas née ici, Marine »*

Je reviens d'un long voyage, mais je suis là. Contrairement aux douze autres, moi, je suis en vie. Comme dirait Madame Fontaine, je suis une survivante.

J'ai survécu à la guerre entre mon pays, l'Éthiopie, et l'Érythrée. Je suis arrivée en Europe en bateau, avec douze autres Éthiopiens et deux passeurs. C'étaient tous des adultes, j'étais la seule enfant et la seule fille à voyager avec eux. Le voyage a été très long, je ne saurais vous dire exactement combien de jours car j'ai perdu la notion du temps. Les autres n'ont pas survécu au trajet, tous sont décédés. Si j'ai pu venir jusqu'ici, c'est grâce à mon père. Normalement, c'est lui qui avait l'occasion de venir en Europe pour travailler. Il a été massacré et l'argent qu'il avait économisé m'a été remis. J'ai donc fait la démarche et les passeurs ont accepté que je fasse le trajet avec eux jusqu'ici. Cependant, ils m'ont prévenue que les conditions allaient être difficiles et que je risquais de perdre la vie sur le bateau. J'ai eu deux choix : rester en Éthiopie où j'avais perdu toute ma famille ou partir en risquant ma vie. Je n'avais rien à perdre donc j'ai pris la décision de partir à mes risques et périls. Maman a été enlevée par des combattants érythréens et ma petite sœur, Grace, est décédée au pays. Elle souffrait terriblement d'une tumeur au cerveau impossible à soigner en Éthiopie.

J'ai quitté mon pays d'origine en 1999. Je n'étais pas consciente que le trajet en bateau allait être aussi insup-



portable. Puisque j'étais la plus petite du groupe et la seule fille, on m'a utilisée. J'ai été l'objet de plusieurs hommes pendant des jours et des jours et je n'ai pas beaucoup mangé. C'est pour cela que je ne faisais que dix-huit kilogrammes à neuf ans et demi.

Je n'oublierai jamais Jemal ; cet homme avait un cœur tellement grand. C'est le seul à avoir été gentil avec moi. Comme si je faisais partie de sa famille, comme si j'étais sa fille. Malheureusement il n'a pas survécu, c'est le deuxième homme qui est décédé après Yared. Il n'a pas résisté au voyage, il avait trop peu de forces. Ce sont toujours les meilleurs qui partent en premier, comme disait ma grand-mère.

Lorsque nous sommes arrivés en Europe, les passeurs m'ont débarquée et sont partis de leur côté. J'ai dû me débrouiller seule pendant quatre semaines. J'ai dormi dans les rues de Catane et me suis nourrie en volant chaque jour un peu de nourriture dans les étalages et sur les marchés.

Un lundi de juillet, une vieille dame s'est arrêtée près de moi et m'a demandé de la suivre. Je l'avais déjà vue. Elle passait devant moi depuis huit jours, à sept heures du matin exactement. Lorsqu'on n'a strictement rien à faire de ses journées, on se focalise sur des détails comme celui-ci.

Elle a beaucoup parlé avec moi et m'a amenée dans une immense maison. Ils appelaient cet endroit un « centre d'accueil ». J'y étais très bien installée, mais je n'y suis pas restée longtemps, peut-être sept jours maximum. La même dame qui m'avait amenée dans ce centre m'a expliqué que j'allais partir de cet endroit pour aller dans une plus grande maison avec beaucoup d'enfants de mon âge. Le rêve !

En effet, quand je suis arrivée dans cette maison, j'ai pu constater que c'était plus grand et qu'il y avait des enfants, des petits et des grands. Six dames s'occupaient de nous. Elles étaient très à l'écoute et aimaient jouer. Je suis restée dans cet endroit, qu'ils appellent « orphelinat » très longtemps. Et un matin, deux adultes sont venus me rendre visite. Amanda, une des dames qui s'occupait de moi et des autres enfants, m'a demandé de les saluer et m'a annoncé que je partais avec eux, en France, plus précisément à Paris.

Elle m'a expliqué pendant une bonne heure que c'étaient mes nouveaux parents et qu'ils allaient prendre soin de moi. Comme vous l'imaginez, je ne savais pas ce qu'était la France. J'avais déjà entendu parler de l'Europe, mais sans plus. Je me suis donc contentée de sourire et j'ai dit au revoir aux autres enfants.

En fait, mon prénom est Emeliya, mais depuis que je suis ici, je m'appelle Emilie. Emeliya, c'était trop inhabituel, trop difficile à prononcer pour les Européens, trop spécial. Je viens d'avoir dix ans et j'habite à Paris. C'est très différent de chez moi. Les gens ont l'air heureux et ils sont habituellement accueillants. Cet endroit me plaît bien, c'est très grand et il y a beaucoup de voitures, de camions, de trains, de métros. Le premier jour, je n'imaginai pas que des endroits comme ici existaient. Chez moi, il n'y avait que quelques camions, des voitures différentes d'ici – moins bien entretenues et plus anciennes – ainsi que beaucoup de chevaux.

Je suis ici depuis soixante-quatre jours, depuis le quatre novembre 1999. Mes parents d'adoption sont très gentils

avec moi. Ils sont nés en France. Maman s'appelle Deborah et papa, Jonathan. Ils ont deux enfants, mais je ne les vois jamais. Ils étudient le droit en Belgique, à Bruxelles. Je n'y suis pas encore allée mais maman m'a promis qu'on irait visiter cette jolie ville, l'été prochain.

Je vais à l'école, j'adore l'école. En Ethiopie, je n'y allais pas. Je travaillais dans les champs avec les autres petites filles et les mamans du village. Certains garçons allaient à l'école, mais pas toute la journée. Puisqu'il y avait peu de places, certains allaient le matin et d'autres l'après-midi. Mais beaucoup n'y allaient pas, pour plusieurs raisons. Soit ils habitaient trop loin de l'école la plus proche, soit ils n'avaient pas d'argent, soit – comme moi – ils devaient travailler dans les champs avec leurs parents.

Je vais aussi deux jours par semaine chez Madame Alice, elle est très gentille avec moi, mais elle me pose beaucoup de questions. C'est une psychologue, je ne connaissais pas ce mot avant d'arriver en Europe. Si je me rends dans son bureau, c'est pour qu'elle m'aide apparemment. Je dois aller lui rendre visite jusqu'à ce que je sois bien dans ma peau, jusqu'à ce que je me sente en paix.

Je vais à l'école du lundi au vendredi, de huit heures à seize heures. Les enfants de mon âge sont en CM2, comme ils appellent ça ici. Mais moi, je suis en CM1, on m'a descendue d'une classe car je ne parle pas encore bien français. Mon institutrice est Madame Fontaine. Elle aussi est née en France. Elle dessine tellement bien, nous faisons beaucoup de jeux avec, elle nous lit des livres, nous apprend à écrire et à lire.

Dans deux semaines, nous allons en classe verte. C'est un voyage de dix jours à la campagne où nous allons faire beaucoup d'activités amusantes. Je dormirai avec Nora, Zahra, Aude, Clémentine et Sophie.

Pour le moment, je m'entends bien avec tout le monde, mais certains enfants me voient comme quelqu'un de différent. Pourtant, maman me dit toujours que je ne dois pas me sentir différente ou inférieure aux autres. Mais j'avoue que parfois avant de m'endormir, je me pose beaucoup de questions ; je retrace mon passé et je me sens impuissante, faible, seule. Aussi je me rends vite compte que j'ai beaucoup de chance et que je suis ici pour réussir ma vie, ma nouvelle vie.

Le temps passe à l'heure où j'écris ce texte, je suis loin de mes dix ans. En fait, je viens de vous raconter une partie de mon enfance. Actuellement, je monte sur mes dix-huit ans et nous sommes en 2009. J'ai grandi, comme dit maman Deborah, mais je suis toujours la même. Entre dix et seize ans, ma vie a été paisible. J'ai évolué dans un autre monde, dans un mode de vie tellement différent de chez moi. Tout se passait très bien, jusqu'à ce que j'acquière plus de maturité et comprenne ma place dans cette société. C'est au Lycée que tout a commencé.

À l'école, l'ambiance est très tendue ces derniers mois. Depuis les différents attentats qui ont eu lieu aux Pays-Bas et aux Etats-Unis cette année, la famille royale néerlandaise a été attaquée à Apeldoorn le trente avril, et un commandant militaire d'origine palestinienne a mis le feu dans une base militaire de Ford Hood au Texas le cinq novembre, il y a exactement deux semaines.

Ces événements tragiques ont rendu notre jolie ville triste et perdue. Les habitants sont un peu désorientés et ont peur. Peur de quoi, je ne sais exactement. Ce genre d'événements se fait rare ici. Mais moi, j'ai vu des jeunes filles se faire kidnapper, mes parents se faire tuer et ma petite sœur souffrir pendant deux ans. Donc cela ne m'émeut pas.

Ça fait huit ans que je suis en France, mais je me souviens très bien de mon pays. Je m'en souviens comme si c'était hier, comme si je n'étais jamais partie de là. Je me souviens des bons et des mauvais souvenirs. De la guerre, des dizaines de personnes tuées au quotidien et des enfants abandonnés dans les rues d'Aksoum. Mais je n'oublie pas les bons moments passés avec mes parents et ma petite sœur avant qu'elle soit malade, les diners en famille, les balades dans la forêt, tout cela avant que la guerre commence ...

L'Ethiopie me manque terriblement et je ne pourrai jamais oublier ces magnifiques paysages qui la rendaient un peu plus belle de jours en jours. Comme disait ma grand-mère, celui qui oublie ses racines n'atteindra jamais sa destination.

Nous sommes en 2009 et les mentalités progressent chez certains mais n'évoluent pas chez d'autres. Les débats et conflits sont nombreux au lycée. Tout le monde est excité et nous ne prenons pas le temps d'écouter attentivement ce que nos camarades de classe pensent. Cette société nous a rendus impuissants et terriblement égoïstes les uns envers les autres. Notre ville contient énormément de personnes différentes : des noirs, des blancs, des jaunes, des chrétiens,

des musulmans, des juifs, et j'en passe. Ces différences sont censées nous unir mais elles nous séparent et nous divisent en si peu de temps. Certains élèves de ma classe ont des parents nés en France, comme moi, mais pourtant on ne sera jamais amis car mes parents sont français, mais je ne suis pas née ici. Certains viennent du même continent que moi, mais pourtant on ne sera jamais amis car je ne suis pas née ici mais mes parents sont français.

La police de France, appelée « Gardiens de la paix » est injuste envers les personnes qui ont un teint un peu plus foncé que les Européens mais nous sommes censés leur faire confiance. Cent personnes décédées lors d'un attentat en France surprennent dix fois plus que deux-cents personnes tuées chaque jour en Syrie, à environ trois-mille-septante-cinq kilomètres de Paris. Certaines personnes réclament le respect sans même en donner. Je ne veux pas vous donner l'impression que le monde est cruel, ce sont un grand nombre de politiciens et de personnes moins importantes qui rendent ce monde cruel. Oui, j'ai bien dit MOINS IMPORTANTES, car si on possède peu d'argent en France, on est très vite considéré comme inutile. L'argent a pris tellement d'emprise sur les humains que certains sont capables de tuer ou de torturer pour ce métal précieux, blanc, brillant et très ductile, inoxydable.

Les autorités africaines sont manipulées depuis des années. Certaines personnes reprochent aux autorités d'autoriser l'accès aux réfugiés car ils ne sont pas bons pour le territoire français alors que c'est en partie de leur faute qu'ils se retrouvent dans une situation aussi compliquée. C'est tellement gentil d'apporter des crayons de couleurs

et des cahiers en Afrique pendant que vous nous prenez notre or et nos diamants.

A l'école, nous avons récemment partagé un débat assez important. Un débat de deux heures. Nous ne sommes pas tous d'accord les uns avec les autres bien sûr, mais le professeur dit que c'est normal. Nous venons tous de milieux différents et chacun de nous a eu une éducation différente. Ce débat sur la société d'aujourd'hui nous a tous ouvert les yeux. Nous nous sommes tous exprimés, même Sana. C'est une étudiante qui est arrivée la même année que moi en France. Elle est venue aussi en bateau mais avec des membres de sa famille. Tous ont survécu au voyage. Elle a une petite sœur, Nora, et deux grands frères, Sami et Yannis. Ils sont originaires de Syrie. Cette jeune fille est très silencieuse et très discrète. Elle ne parle jamais. Ne rigole jamais. Ne s'exprime jamais. Pourtant, je l'aime bien, Sana, elle a ce secret qui donne envie de la connaître davantage. Si aujourd'hui, elle s'est enfin exprimée en classe, c'était pour donner son avis sur la politique en France. Beaucoup d'élèves dont principalement des garçons sont en colère contre la justice française. Mais Sana, au contraire, admire beaucoup notre pays d'accueil, la France. Elle nous a parlé de son pays d'origine pendant dix bonnes minutes et n'a pas arrêté de faire des comparaisons entre la France et la Syrie. Je ne saurai vous dire comment elle était, elle avait l'air de ressentir tellement d'émotions différentes en seulement six-cents secondes. Elle avait l'air soulagée de s'être exprimée pour la première fois devant nous.

Aujourd'hui, je viens d'avoir dix-neuf ans. J'ai fini ma terminale et je compte m'inscrire à l'Université pour étudier la psychologie à Paris. Je vais faire cinq années pour obtenir mon diplôme et ensuite me spécialiser dans une certaine branche : la psychologie de l'éducation et de la santé. Après, j'envisage peut-être d'être psychologue humanitaire. J'adorerais retourner en Ethiopie, mais cette fois-ci non pour être victime mais pour être utile et aider les autres. Je n'y suis pas retournée depuis que j'ai fui le pays et jusque maintenant je ne voulais pas y retourner. Mais aujourd'hui, tout a changé. Je veux partager autour de moi la bonté de ce magnifique pays. Mon pays. Il a eu si mal, a été mis à l'épreuve, a été attristé. De plus, je ne pourrai jamais oublier qu'il est le berceau de l'Humanité. Le commencement d'une longue histoire.

Et mon cœur ressent tellement d'amour pour mon continent d'origine : l'Afrique. Le plus beau continent de ce Monde. Il a été colonisé, blessé, trahi. Les Hommes l'ont détruit à petit feu et n'en ont pas encore fini. Je me souviens que ma grand-mère me disait : « Ma fille, des fois j'aimerais voler tes yeux pour voir le Monde tel qu'il n'est pas ». Effectivement, plus on grandit, plus on comprend. Plus on comprend le sens de la vie, la société dans laquelle on est condamné à vivre.

Elle me disait sans cesse de ne jamais faire confiance aux Hommes avant d'être sûre qu'ils ne soient pas une menace pour moi. Elle me disait que ma vie ne serait pas facile mais que je devais me battre. Je devais survivre, parcourir le monde et ne jamais perdre espoir. Que j'allais tomber de nombreuses fois mais que je devais toujours me



relever. Elle m'a toujours appris à être forte, respectueuse et reconnaissante envers mes parents. Ma grand-mère est mon exemple. Elle m'a appris la vie.

Je n'ai parcouru qu'une petite partie de ma vie. Mais en ces quelques années, j'ai beaucoup appris et j'ai évolué. Je suis fier de ce que j'ai accompli et je remercie les personnes qui m'ont aidée et soutenue durant les moments de réussite mais aussi durant les moments plus difficiles. J'ai appris que l'être humain se réduit très vite à son bien-être avant celui des autres. Mais que de nombreuses personnes rendent ce monde meilleur, et sans elles, il serait véritablement triste. Encore plus qu'aujourd'hui.

J'ai aussi appris que chaque personne est différente et émet des avis différents à propos de la société, la religion, le mode de vie ...

Tout ce que j'espère, c'est que ce monde va évoluer et ne pas faire demi-tour. Qu'il ne va pas retourner petit à petit dans des idées sombres et néfastes.

J'espère que toutes les bonnes actions des hommes qui se sont battus pour la paix et l'égalité, comme Nelson Mandela, ne vont pas être détruites et que ce qu'ils ont fait servira à construire un futur meilleur.

Je souhaite la paix et l'égalité. J'y crois ... et je ne cesserai jamais d'y croire.

*Tigist Joris*

Aus Äthiopien nach Europa ...

aus dem Französischen von  
Elsbeth Ranke



*»Wir werden nie Freunde sein:  
Meine Mutter ist Französin, aber ich  
bin nicht hier geboren, Marine.«*

Ich habe eine lange Reise hinter mir, aber ich bin da. Im Unterschied zu den zwölf anderen bin ich am Leben. Wie würde Madame Fontaine sagen: Ich bin eine Überlebende.

Ich habe den Krieg überlebt, den meine Heimat Äthiopien und Eritrea führen. Nach Europa bin ich mit dem Schiff gekommen, zusammen mit zwölf anderen Äthiopiern und zwei Schleppern. Sie waren alle erwachsen, ich war das einzige Kind und das einzige Mädchen unter den Reisenden. Die Reise war sehr lang, wie viele Tage genau, weiß ich nicht, ich habe mein Zeitgefühl verloren. Die anderen haben die Überfahrt nicht überlebt, sie sind alle tot. Dass ich so weit kommen konnte, verdanke ich meinem Vater. Eigentlich hätte er nach Europa kommen sollen und hier arbeiten. Er wurde in einem Massaker getötet, und das Geld, das er gespart hatte, bekam ich. Da nahm ich die Sache in die Hand, und die Schlepper waren einverstanden, mich bis hierher mitzunehmen. Allerdings warnten sie mich, einfach würde es nicht werden und ich könnte auf dem Boot mein Leben lassen. Ich musste mich entscheiden: in Äthiopien bleiben, wo ich meine ganze Familie verloren hatte, oder weggehen und dabei vielleicht mein Leben lassen. Ich hatte nichts zu verlieren, deshalb entschied ich mich, auf eigene Gefahr wegzugehen. Mama wurde von eritreischen Kämpfern entführt, und meine kleine Schwester Grace ist zu Hause gestorben. Sie hatte

einen furchtbaren Hirntumor, den man in Äthiopien nicht behandeln konnte.

Ich habe meine Heimat 1999 verlassen. Mir war nicht klar, wie grauenhaft die Bootsfahrt werden würde. Weil ich die kleinste in der Gruppe war und das einzige Mädchen, wurde ich missbraucht. Mehrere Männer haben mich tagelang benutzt, und viel gegessen habe ich auch nicht. Deswegen wog ich mit neuneinhalb nur achtzehn Kilo.

Nie werde ich Jemal vergessen; ein Mann mit einem so großen Herzen. Er war der einzige, der nett zu mir war. Als gehörte ich zu seiner Familie, als wäre ich seine Tochter. Leider hat er nicht überlebt, als zweiter ist er gestorben, nach Yared. Er hat die Reise nicht ausgehalten, er war zu schwach. Immer gehen die besten zuerst, sagte meine Großmutter immer.

Als wir in Europa waren, setzten die Schlepper mich ab und gingen ihrer Wege. Ich musste mich vier Wochen lang alleine durchschlagen. Geschlafen habe ich auf den Straßen von Catania, und zu Essen hatte ich jeden Tag ein paar Brocken, die ich aus den Regalen und von den Marktständen geklaut hatte.

Eines Montags im Juli blieb eine alte Dame neben mir stehen und sagte, ich sollte mitkommen. Ich kannte sie schon. Seit acht Tagen ging sie um Punkt sieben Uhr morgens bei mir vorbei. Wenn man den ganzen Tag lang rein gar nichts zu tun hat, konzentriert man sich auf solche Einzelheiten.

Sie redete viel mit mir und führte mich in ein riesiges Haus. »Auffanglager« nannten sie das. Ich war dort gut

untergebracht, aber lange blieb ich nicht, sieben Tage vielleicht, höchstens. Dieselbe Dame, die mich in dieses Lager gebracht hatte, erklärte mir, dass ich in ein größeres Haus käme mit vielen Kindern in meinem Alter. Ein Traum!

Und wirklich, als ich in dieses Haus kam, war es tatsächlich größer, und es gab Kinder, kleine und große. Sechs Damen kümmerten sich um uns. Sie hatten ein sehr offenes Ohr und spielten gern. In diesem Haus, ein »Waisenhaus« nennen sie es, blieb ich sehr lange. Und eines Morgens kamen mich zwei Erwachsene besuchen. Amanda, eine der Damen, die sich um mich und die anderen Kinder kümmerte, sagte mir, ich sollte hallo sagen, und ich würde mit ihnen weggehen, nach Frankreich, genauer gesagt nach Paris.

Sie erklärte mir gut eine Stunde lang, das hier seien meine neuen Eltern, sie würden sich gut um mich kümmern. Natürlich hatte ich keine Ahnung von Frankreich. Von Europa hatte ich schon gehört, aber nichts Konkretes. Also lächelte ich bloß und verabschiedete mich von den anderen Kindern.

Eigentlich heiße ich Emeliya, aber seit ich hier bin, nennen sie mich Emilie. Emeliya war zu ungewöhnlich, zu schwer auszusprechen für die Europäer, zu besonders. Ich bin gerade zehn geworden und wohne in Paris. Da ist alles ganz anders als zu Hause. Die Leute sehen glücklich aus, und normalerweise nehmen sie einen gut auf. Es gefällt mir hier, die Stadt ist sehr groß und es gibt viele Autos, Laster, Züge, Metros. Am ersten Tag konnte ich mir gar nicht vorstellen, dass es solche Orte wirklich gab. Bei mir

waren nur ein paar Laster, andere Autos als hier – nicht so gut in Schuss und viel älter –, und dann viele Pferde.

Seit vierundsechzig Tagen bin ich hier, seit dem 4. November 1999. Meine Adoptiveltern sind sehr nett zu mir. Sie sind in Frankreich geboren. Mama heißt Deborah, und Papa Jonathan. Sie haben zwei Kinder, aber die sehe ich nie. Sie studieren Jura in Belgien, in Brüssel. Ich war noch nie dort, aber Mama hat mir versprochen, dass wir nächsten Sommer hinfahren in diese schöne Stadt.

Ich gehe zur Schule, die liebe ich. In Äthiopien war ich nicht in der Schule. Ich arbeitete mit den anderen kleinen Mädchen und den Müttern aus dem Dorf auf den Feldern. Manche Jungen gingen zur Schule, aber nicht den ganzen Tag. Weil es so wenige Plätze gab, gingen manche vormittags und andere nachmittags. Aber viele gingen gar nicht, aus verschiedenen Gründen. Entweder war die nächste Schule zu weit weg, oder sie hatten kein Geld, oder sie mussten – wie ich – mit ihren Eltern auf dem Feld arbeiten.

Zwei Tage pro Woche gehe ich auch zu Madame Alice, sie ist sehr nett zu mir, aber sie stellt viele Fragen. Sie ist Psychologin, das Wort kannte ich nicht, bevor ich nach Europa kam. Sie soll mir anscheinend helfen. Ich soll sie in ihrem Büro besuchen, bis es mir gutgeht, bis ich mich befriedet fühle.

In die Schule gehe ich montags bis freitags, von acht bis vier Uhr nachmittags. Die Kinder, die so alt sind wie ich, gehen in den CM2, so nennen sie die 5. Klasse. Ich bin aber erst im CM1, sie haben mich eine Klasse runtergestuft, weil ich noch nicht so gut Französisch spreche.

Meine Lehrerin heißt Madame Fontaine. Sie ist auch in Frankreich geboren. Sie kann so gut zeichnen, wir spielen viel mit ihr, sie liest uns Bücher vor, bringt uns Schreiben und Lesen bei. In zwei Wochen gehen wir auf Klassenfahrt. Da sind wir zehn Tage auf dem Land und machen lauter lustige Sachen. Ich gehe mit Nora, Zahra, Aude, Clémentine und Sophie ins Zimmer.

Zur Zeit verstehe ich mich mit allen gut, aber manche Kinder finden mich anders. Dabei sagt Mama mir immer, ich soll mich nicht anders fühlen, minderwertig. Aber ehrlich, manchmal vor dem Einschlafen kommen mir viele Fragen; ich denke an meine Vergangenheit und fühle mich machtlos, schwach, allein. Gleichzeitig wird mir schnell klar, dass ich großes Glück habe und dass ich hier bin, um mein Leben zu meistern: mein neues Leben.

Die Zeit vergeht; während ich diesen Text schreibe, bin ich längst nicht mehr zehn Jahre alt. Aber ich habe gerade ein Stück von meiner Kindheit erzählt. Jetzt gehe ich auf die Achtzehn zu, wir haben 2009. Ich bin groß geworden, wie Mama Deborah sagt, aber ich bin immer noch dieselbe. Zwischen zehn und sechzehn hatte ich ein friedliches Leben. Ich lebte in einer anderen Welt, einer so anderen Welt als zu Hause. Alles ging bestens, bis ich allmählich reifer wurde und begriff, wo in dieser Gesellschaft mein Platz ist. Angefangen hat alles in der Oberschule.

In der Schule ist die Stimmung seit ein paar Monaten sehr angespannt. Seit es dieses Jahr in den Niederlanden und in den USA Anschläge gegeben hat; in Apeldoorn wurde am 30. April die Königsfamilie angegriffen, und in der texanischen Militärbasis Fort Hood eröffnete ein



Militär palästinensischer Herkunft das Feuer; das war am 5. November, vor genau zwei Wochen.

Diese tragischen Ereignisse haben unsere schöne Stadt traurig und einsam gemacht. Die Leute sind ein bisschen desorientiert und ängstlich. Wovor sie Angst haben, weiß ich nicht so genau. Solche Ereignisse sind hier doch selten. Ich dagegen habe gesehen, wie junge Mädchen gekidnappt wurden, wie meine Eltern umgebracht wurden und meine kleine Schwester zwei Jahre lang gelitten hat. Mich berührt das alles nicht.

Seit acht Jahren bin ich in Frankreich, aber ich erinnere mich sehr gut an meine Heimat. Ich erinnere mich daran, als wäre es gestern gewesen, als wäre ich nie weggegangen. Ich erinnere mich an die guten und an die schlechten Seiten. An den Krieg, zig Tote jeden Tag und Kinder, die auf den Straßen von Aksum ausgesetzt wurden. Aber ich vergesse auch nicht die guten Zeiten mit meinen Eltern und meiner kleinen Schwester, bevor sie krank war, die Familienfeiern, die Ausflüge in den Wald, alles bevor der Krieg anfang ...

Äthiopien fehlt mir entsetzlich, nie werde ich diese großartigen Landschaften vergessen, die es jeden Tag ein bisschen schöner machten. Wie meine Großmutter sagte, wer seine Wurzeln vergisst, gelangt nie an sein Ziel.

Jetzt haben wir 2009, und die einen entwickeln ihre Einstellungen weiter, aber die anderen kommen nicht voran. In der Schule gibt es viele Diskussionen und Konflikte. Alle sind aufgeregt, wir lassen uns keine Zeit, uns wirklich anzuhören, was unsere Klassenkameraden meinen. Diese Gesellschaft hat uns machtlos gemacht und furchtbar

egoistisch im Umgang miteinander. In unserer Stadt gibt es jede Menge unterschiedliche Leute: Schwarze, Weiße, Gelbe, Christen, Muslime, Juden, und so weiter. Diese Unterschiede sollten uns einen, aber sie trennen uns, teilen uns in so kurzer Zeit. Von manchen Schülern in meiner Klasse sind die Eltern in Frankreich geboren wie meine, und doch werden wir nie Freunde sein, denn meine Eltern sind Franzosen, aber ich bin nicht hier geboren. Manche kommen auch von meinem Kontinent, und doch werden wir nie Freunde sein, denn ich bin nicht hier geboren, aber meine Eltern sind Franzosen.

Die französische Polizei, man nennt sie »Friedenshüter«, sind ungerecht zu Leuten mit etwas dunklerer Hautfarbe als die Europäer, aber vertrauen sollen wir ihnen trotzdem. Hundert Tote bei einem Anschlag in Frankreich verunsichern zehnmal mehr als täglich zweihundert Tote in Syrien, ungefähr dreitausendfünfundsiebzig Kilometer von Paris entfernt. Manche Leute fordern Respekt, ohne selbst zu respektieren. Ich will nicht behaupten, die Welt wäre grausam; grausam machen die Welt nur viele Politiker und nicht so wichtige Leute. Ja, NICHT SO WICHTIG habe ich gesagt, denn wenn man in Frankreich wenig Geld hat, gilt man schnell als nutzlos. Das Geld hat so eine Macht über die Menschen bekommen, dass manche töten oder foltern könnten für dieses glänzende weiße Edelmetall, das formbar ist und rostfrei.

Die afrikanischen Behörden werden seit Jahren manipuliert. Manche werfen den Behörden vor, dass sie Flüchtlinge ins Land lassen, weil sie nicht gut für den französischen Boden sind, dabei sind sie zum Teil sel-

ber schuld, dass bei uns alles so kompliziert ist. Es ist so nett, Buntstifte und Hefte nach Afrika zu schicken, und gleichzeitig nehmt ihr unser Gold und unsere Diamanten.

In der Schule hatten wir vor kurzem eine ziemlich heftige Diskussion. Zwei Stunden hat sie gedauert. Wir sind uns natürlich nicht alle einig, aber der Lehrer sagt, das ist normal. Wir kommen alle aus anderen Milieus, und jeder von uns ist anders erzogen. Diese Diskussion über die Gesellschaft von heute hat uns allen die Augen geöffnet. Wir haben alle geredet, sogar Sana. Sie ist im selben Jahr nach Frankreich gekommen wie ich. Auch sie ist mit dem Schiff gekommen, aber mit ihrer Familie. Sie haben die Reise alle überlebt. Sie hat eine kleine Schwester, Nora, und zwei große Brüder, Sami und Yannis. Sie kommen aus Syrien. Sie ist ein schweigsames, sehr zurückhaltendes Mädchen. Sie redet nie. Lacht nie. Sagt nie etwas. Trotzdem mag ich Sana, sie hat so etwas Geheimnisvolles, was einem Lust macht, sie besser kennenzulernen. Heute hat sie endlich vor der Klasse geredet, und zwar, um ihre Meinung über die Politik in Frankreich zu sagen. Viele Schüler, vor allem Jungs, sind wütend auf die französische Justiz. Aber Sana findet unser Gastland Frankreich großartig. Gute zehn Minuten hat sie von ihrem Heimatland geredet und immer wieder Frankreich mit Syrien verglichen. Ich kann gar nicht sagen, wie sie drauf war, sie sah aus, als würde sie so viele verschiedene Emotionen durchmachen, und das in nur sechshundert Sekunden. Sie wirkte erleichtert, dass sie zum ersten Mal vor uns allen geredet hat.

Heute bin ich gerade neunzehn. Ich bin mit der Schule fertig und will mich in der Uni einschreiben, ich will

in Paris Psychologie studieren. In fünf Jahren habe ich meinen Abschluss, und dann will ich mich in einem ganz bestimmten Fach spezialisieren: Erziehungs- und Gesundheitspsychologie. Danach will ich vielleicht in der humanitären Hilfe arbeiten. Ich würde liebend gern zurück nach Äthiopien gehen, aber diesmal nicht als Opfer, sondern um mich nützlich zu machen und anderen zu helfen. Ich bin seit meiner Flucht aus dem Land nicht mehr dort gewesen, und bisher wollte ich auch nicht hin. Aber heute ist alles anders. Ich will das Gute an diesem wunderbaren Land mitteilen. An meinem Land. Es hat so gelitten, ist so hart gebeutelt worden, so mit Trauer erfüllt. Außerdem kann ich nie vergessen, dass es die Wiege der Menschheit ist. Der Anfang einer langen Geschichte.

Und mein Herz ist so voller Liebe für meine Heimat: Afrika. Der schönste Kontinent dieser Erde. Er wurde kolonisiert, geschlagen, verraten. Die Menschen haben ihn auf kleiner Flamme ausgebrannt, ganz fertig sind sie immer noch nicht. Ich erinnere mich, wie meine Großmutter mir sagte: »Mein Kind, manchmal möchte ich deine Augen stehlen und die Welt so sehen, wie sie nicht ist.« Es stimmt, je älter man wird, desto mehr begreift man. Mehr vom Sinn des Lebens, von der Gesellschaft, in der wir zu leben verurteilt sind.

Immer wieder sagte sie mir, ich sollte den Menschen nie vertrauen, bevor ich ganz sicher bin, dass sie für mich keine Bedrohung sind. Sie sagte mir, mein Leben würde nicht einfach werden, aber ich sollte kämpfen. Ich sollte überleben, durch die Welt reisen und nie die Hoffnung aufgeben. Ich würde wieder und wieder fallen, aber ich

sollte immer wieder aufstehen. Sie hat mir immer beigebracht, stark zu sein, respektvoll und dankbar gegenüber meinen Eltern. Meine Großmutter ist mein Vorbild. Sie hat mir das Leben beigebracht.

Ich habe erst einen kleinen Teil meines Lebens hinter mir. Aber in den paar Jahren habe ich schon viel gelernt und mich entwickelt. Ich bin stolz darauf, was ich geschafft habe, und danke den Leuten, die mir geholfen haben, die mich unterstützt haben, wenn ich Erfolg hatte, aber auch, wenn es schwieriger war. Ich habe gelernt, dass der Mensch sich sehr schnell auf sein eigenes Wohlergehen beschränkt, bevor er an die anderen denkt. Aber auch, dass viele Menschen diese Welt besser machen, und ohne sie wäre sie wirklich traurig. Noch trauriger als heute. Und ich habe gelernt, dass jeder anders ist und andere Meinungen hat zur Gesellschaft, zur Religion und zur Art zu leben ...

Meine ganze Hoffnung ist, dass diese Welt sich weiterentwickelt und nicht in den Rückwärtsgang schaltet. Dass sie nicht Schritt für Schritt zurückfällt in düstere, unselige Gedanken.

Ich hoffe, dass all die guten Taten derer, die für Frieden und Gleichheit gekämpft haben wie Nelson Mandela, nicht kaputt gemacht werden, sondern dazu dienen werden, eine bessere Zukunft aufzubauen.

Ich wünsche mir Frieden und Gleichheit. Ich glaube daran ... und werde nie aufhören, daran zu glauben.

*Tigist Joris*

Van Ethiopië tot in Europa ...

uit het Frans door  
Kris Lauwerys en Isabelle Schoepen



*«We zullen nooit vriendinnen zijn,  
want mijn moeder is Française maar  
ik ben niet hier geboren, Marine »*

Ik heb een lange reis achter de rug, maar ik ben er. In tegenstelling tot de twaalf anderen ben ik in leven. Ik ben een overlevende, zoals mevrouw Fontaine het zou uitdrukken.

Ik heb de oorlog overleefd tussen mijn land, Ethiopië, en Eritrea. Ik ben met de boot naar Europa gekomen, samen met twaalf andere Ethiopiërs en twee mensensmokkelaars. Het waren allemaal volwassenen, ik was het enige kind en het enige meisje dat met hen meereisde. De reis duurde heel lang, hoeveel dagen kan ik niet precies zeggen want ik ben het tijdsbesef kwijt. De anderen hebben de tocht niet overleefd, ze zijn allemaal omgekomen. Dat ik tot hier ben kunnen komen heb ik te danken aan mijn vader. Eigenlijk had hij de kans moeten krijgen om in Europa te komen werken. Hij is vermoord en ik kreeg het geld dat hij had gespaard. Ik heb de stap dus gezet en de mensensmokkelaars stonden toe dat ik de tocht hierheen met hen maakte. Ze waarschuwden me wel dat de reisomstandigheden moeilijk zouden zijn en dat ik het risico liep om te sterven op de boot. Ik kon kiezen tussen twee dingen: in Ethiopië blijven waar ik mijn hele familie had verloren of vertrekken en mijn leven op het spel zetten. Ik had niets te verliezen dus besloot ik om op eigen risico te vertrekken. Mama is ontvoerd door Eritrese soldaten en mijn zusje Grace is in Ethiopië gestorven. Ze leed vreselijk onder een hersentumor die in Ethiopië niet kon worden verzorgd.



Ik heb in 1999 mijn land van herkomst verlaten. Ik besepte niet dat de boottocht zo afschuwelijk zou zijn. Omdat ik de kleinste van de groep was en het enige meisje, hebben ze me gebruikt. Ik ben dagenlang het object geweest van verschillende mannen en ik kreeg niet veel te eten. Daarom woog ik maar achttien kilo toen ik negen en half was.

Ik zal nooit Jemal vergeten; deze man had zo'n groot hart. Hij was de enige die lief voor me was. Alsof ik een familielid was, alsof ik zijn dochter was. Jammer genoeg heeft hij het niet overleefd, hij was de tweede die stierf na Yared. Hij was niet bestand tegen de reis, hij had te weinig kracht. De besten gaan altijd als eerste, zei mijn grootmoeder altijd.

Toen we in Europa aankwamen, zetten de mensensmokkelaars me aan wal en verdwenen weer. Vier weken lang moest ik mezelf zien te redden. Ik sliep in de straten van Catania en ik at het beetje eten dat ik elke dag stal uit de etalages en op de markten.

Op een maandag in juli hield een oude dame stil bij me en vroeg me om haar te volgen. Ik had haar al eerder gezien. Sinds acht dagen liep ze langs mij, om klokslag zeven uur 's ochtends. Als je de hele dag lang niks omhanden hebt, dan focus je op zo'n details.

Ze praatte veel met me en nam me mee naar een reusachtig groot huis. Ze noemden die plek een 'opvangcentrum'. Ik had het er heel goed, maar lang bleef ik er niet, misschien niet meer dan zeven dagen. Dezelfde dame die me naar dit centrum had gebracht legde me uit dat ik deze

plek zou verlaten om naar een groter huis te gaan met veel kinderen van mijn leeftijd. Geweldig!

Toen ik in dat huis aankwam zag ik dat het inderdaad groter was en dat er kinderen waren, kleine en grote. Zes vrouwen zorgden voor ons. Ze hadden een luisterend oor en speelden graag. Ik ben heel lang gebleven op die plek, die ze 'weeshuis' noemden. En op een ochtend kwamen twee volwassenen me opzoeken. Amanda, een van de vrouwen die voor mij en de andere kinderen zorgde, vroeg me om hen te begroeten en zei me dat ik met hen mee zou gaan, naar Frankrijk, meer bepaald naar Parijs.

Wel een uur lang legde ze me uit dat het mijn nieuwe ouders waren en dat ze voor mij zouden zorgen. Je kunt je wel voorstellen dat ik niet wist wat Frankrijk was. Ik had al horen praten over Europa, maar dat was het dan wel. Ik glimlachte dus alleen maar en ik nam afscheid van de andere kinderen.

Eigenlijk heet ik Emeliya, maar sinds ik hier ben heet ik Emilie. Emeliya, dat was te ongewoon, te moeilijk om uit te spreken voor de Europeanen, te speciaal. Ik ben net tien geworden en ik woon in Parijs. Het is hier heel anders dan thuis. De mensen zien er gelukkig uit en meestal zijn ze gastvrij. Ik mag deze plek, het is hier heel groot en er zijn veel auto's, vrachtwagens, treinen en metro's. De eerste dag kon ik me niet voorstellen dat plekken zoals deze bestonden. Bij mij thuis waren er maar een paar vrachtwagens, auto's die anders waren dan hier – in minder goede staat en ouder – en veel paarden.

Ik ben hier nu 64 dagen, sinds vier november 1999. Mijn adoptieouders zijn heel lief voor me. Ze zijn in Frank-

rijk geboren. Mama heet Deborah en papa Jonathan. Ze hebben twee kinderen maar die zie ik nooit. Ze studeren rechten in België, in Brussel. Ik ben er nog niet heen gegaan maar mama heeft me beloofd dat we deze mooie stad volgende zomer zouden bezoeken.

Ik ga naar school, ik ben dol op school. In Ethiopië ging ik niet. Ik werkte op het land met de andere meisjes en de mama's van het dorp. Sommige jongens gingen naar school maar niet de hele dag. Omdat er maar weinig plaatsen waren, gingen sommigen 's ochtends en anderen 's middags. Maar velen gingen niet, om verschillende redenen. Ofwel woonden ze te ver van de dichtstbijzijnde school, ofwel hadden ze geen geld, ofwel moesten ze – zoals ik – met hun ouders op het land werken.

Ik ga ook twee keer per week naar mevrouw Alice, ze is heel lief voor me maar ze stelt me veel vragen. Ze is psychologe, voor ik in Europa aankwam kende ik dat woord niet. Ik moet naar haar spreekkamer gaan omdat dat zou helpen. Ik moet haar opzoeken tot ik me goed voel in mijn vel, tot ik me rustig voel vanbinnen.

Ik ga van maandag tot vrijdag naar school, van acht uur 's ochtends tot vier uur 's middags. De kinderen van mijn leeftijd zitten in de vijfde klas, zoals dat hier heet. Maar ik zit in de vierde klas, ik ben een klas lager gezet omdat ik nog niet goed Frans praat. Mijn juf is mevrouw Fontaine. Ook zij is in Frankrijk geboren. Ze tekent ontzettend goed, we spelen veel spelletjes met haar, ze leest boeken voor, leert ons schrijven en lezen.

Over twee weken gaan we tien dagen op uitstap naar het platteland, waar we allerlei leuke activiteiten gaan

doen. Ik zal samen met Nora, Zahra, Aude, Clémentine en Sophie op de kamer liggen.

Voor het ogenblik schiet ik met iedereen goed op, hoewel sommige kinderen vinden dat ik anders ben dan de anderen. Mama zegt altijd dat ik me niet anders of minderwaardig hoeft te voelen. Maar ik moet toegeven dat ik me bij het slapengaan soms veel vragen stel; in mijn hoofd overloop ik mijn verleden, ik voel me machteloos, zwak, eenzaam. Toch besef ik ook dat ik veel geluk heb en dat ik hier ben om te slagen in mijn leven, mijn nieuwe leven.

De tijd springt vooruit naar het uur waarop ik deze tekst zit te schrijven, ik ben allang geen tien meer. Ik heb zonet een stuk van mijn kindertijd verteld. Ik loop nu op de achttien aan, we zijn in 2009. Ik ben groot geworden, zoals mama Deborah zegt, maar ik ben nog steeds dezelfde. Tussen mijn tien en mijn zestien heb ik een rustig leventje geleid. Ik ben opgegroeid in een andere wereld, in een levenswijze die totaal anders is dan bij mij thuis. Alles liep goed tot ik wat meer maturiteit kreeg en mijn plek in deze samenleving begon te begrijpen. In het voorlaatste jaar van de middelbare school is het allemaal begonnen.

De sfeer op school is de laatste maanden heel gespannen. Dat komt door de aanslagen in Nederland en de Verenigde Staten dit jaar: de Nederlandse koninklijke familie is aangevallen in Apeldoorn op 30 april, en een legercommandant van Palestijnse origine heeft het vuur geopend op de militaire basis van Fort Hood in Texas op 5 november, precies twee weken geleden.

Deze tragische gebeurtenissen hebben ervoor gezorgd dat onze mooie stad zich triest en verloren voelt. De inwo-

ners zijn een beetje ontredderd en bang. Bang waarvoor weet ik niet precies. Dit soort gebeurtenissen is hier zeldzaam. Maar ikzelf heb gezien hoe jonge meisjes werden gekidnapt, hoe mijn ouders werden vermoord en hoe mijn zusje twee jaar lang pijn heeft geleden. Het raakt me dus niet.

Ik ben nu acht jaar in Frankrijk, maar ik herinner me mijn land heel goed. Ik herinner het me alsof het gisteren was, alsof ik er nooit ben weggegaan. Ik heb goeie en slechte herinneringen. De oorlog, de tientallen mensen die dagelijks werden vermoord en de kinderen die in de straten van Aksum aan hun lot waren overgelaten. Maar ik vergeet de mooie momenten niet die ik beleefde met mijn ouders en mijn zusje voor ze ziek werd, de gezinsmaaltijden, de boswandelingen, al die dingen voor de oorlog uitbrak ...

Ik mis Ethiopië vreselijk en ik zal nooit de prachtige landschappen kunnen vergeten die het land van dag tot dag een beetje mooier maakten. Mijn grootmoeder zei altijd dat wie zijn wortels vergeet, nooit zijn bestemming zal bereiken.

We zijn in 2009 en de mentaliteit verandert stilaan bij sommigen terwijl anderen niet veranderen. Op school zijn er veel discussies en conflicten. Iedereen is opgewonden en we nemen niet de tijd om aandachtig te luisteren naar wat onze klasgenoten denken. Deze samenleving heeft ons machteloos en vreselijk egoïstisch tegenover elkaar gemaakt. In onze stad leven ontzettend veel verschillende mensen samen: mensen met een zwarte, blanke of gele huidskleur, christenen, moslims, Joden, om er maar een paar te noemen. Die verschillen zouden ons moeten ver-

enigen maar ze drijven ons uit elkaar en verdelen ons op zo korte tijd. Sommige van mijn klasgenoten hebben ouders die in Frankrijk zijn geboren, zoals ik, maar toch zullen we nooit vrienden worden omdat mijn ouders Fransen zijn terwijl ik niet hier ben geboren. Sommigen zijn afkomstig van hetzelfde continent als ik, maar toch zullen we nooit vrienden worden omdat ik niet hier ben geboren terwijl mijn ouders Fransen zijn.

De Franse agenten, die ‘Gardiens de la paix’, vredebezoekers, worden genoemd, gedragen zich niet rechtvaardig tegenover mensen met een huidskleur die een beetje donkerder is dan die van de Europeanen, terwijl we wel worden verondersteld vertrouwen in hen te hebben. Honderd slachtoffers van een aanslag in Frankrijk wekken tien keer meer verontwaardiging dan tweehonderd mensen die dagelijks in Syrië worden vermoord, op ongeveer drieduizend vijfenzeventig kilometer van Parijs. Sommige mensen eisen respect zonder het zelf te betonen. Ik wil u niet de indruk geven dat de wereld wreed is, een groot deel van de politici en de minder belangrijke mensen maken van deze wereld een wrede plek. Ja, ik zei wel degelijk MINDER BELANGRIJKE, want als je in Frankrijk niet veel geld hebt, word je al snel als nutteloos beschouwd. Geld heeft de mensen zo hard in z'n greep dat sommigen in staat zijn te doden of te folteren voor dit kostbare, witte, blinkende en heel smeedbare, roestvrije metaal.

De Afrikaanse autoriteiten worden al jaren gemanipuleerd. Sommigen nemen het de Franse overheid kwalijk dat ze vluchtelingen toelaat die schadelijk zouden zijn voor het Franse grondgebied, terwijl het deels hun schuld is

dat die mensen in zo'n ingewikkelde situatie zijn beland. Het is heel lief dat jullie kleurpotloden en schriftjes naar Afrika brengen, maar ondertussen pakken jullie wel ons goud en onze diamanten af.

Op school hadden we onlangs een redelijk belangrijk debat. Een discussie die twee uur heeft geduurd. We waren het natuurlijk niet altijd eens met elkaar, maar de leerkracht zei dat dat normaal is. We hebben allemaal een verschillende achtergrond en opvoeding. Dat debat over onze huidige samenleving heeft ons allemaal de ogen geopend. We deden allemaal ons zegje, zelfs Sana. Dat is een klasgenote die in hetzelfde jaar als ik in Frankrijk is gearriveerd. Ze is ook met de boot gekomen maar wel in het gezelschap van familieleden. Ze hebben de tocht allemaal overleefd. Ze heeft een zusje, Nora, en twee grote broers, Sami en Yannis. Ze komen uit Syrië. Sana is een heel stil en discreet meisje. Ze zegt nooit wat. Lacht nooit. Geeft nooit haar mening. Toch mag ik Sana graag, ze heeft iets mysterieus dat maakt dat je haar beter wilt leren kennen. Dat ze eindelijk het woord nam in de klas, was om haar mening te geven over de politiek in Frankrijk. Veel leerlingen, vooral jongens, zijn boos op het Franse gerecht. Sana daarentegen heeft veel bewondering voor Frankrijk, het land dat ons heeft opgevangen. Ze vertelde ons meer dan tien minuten lang over haar land van herkomst en ze vergeleek de hele tijd Frankrijk en Syrië. Ik zou niet kunnen zeggen hoe ze zich voelde, ik had de indruk dat ze ontzettend veel verschillende emoties voelde in die luttele zeshonderd seconden. Ik had de indruk dat

ze opgelucht was dat ze voor het eerst publiekelijk het woord had genomen.

Vandaag ben ik negentien geworden. Ik heb eindexamen gedaan en ik ben van plan me in te schrijven aan de universiteit om psychologie te studeren in Parijs. Ik wil mijn diploma halen in vijf jaar tijd en me daarna specialiseren in schoolpsychologie en gezondheidspsychologie. Misschien word ik wel humanitair psycholoog. Ik zou dolgraag teruggaan naar Ethiopië, dit keer niet om slachtoffer te zijn maar om nuttig te zijn en anderen te helpen. Ik ben er niet meer geweest sinds ik het land ben ontvlucht en tot nu toe wilde ik niet teruggaan. Maar vandaag is alles anders. Ik wil de goedheid van dit prachtige land delen met de mensen om me heen. Mijn land. Het heeft zoveel pijn geleden, het is zo zwaar op de proef gesteld, het is zo vaak in droefheid gestort. Bovendien kan ik nooit vergeten dat het de wieg van de mensheid is. Het begin van een lang verhaal.

En mijn hart voelt zoveel liefde voor het continent waar ik vandaan kom: Afrika. Het mooiste continent op deze aarde. Het is gekoloniseerd, gekwetst, verraden. De mensen hebben het stap voor stap vernietigd en ze zijn er nog niet mee klaar. Ik herinner me dat mijn grootmoeder me zei: 'Meisje van me, soms zou ik je ogen willen stelen om de wereld te zien zoals hij niet is.' Het is waar, hoe ouder je wordt, hoe meer je begrijpt. Hoe meer je de zin van het leven begrijpt, en de samenleving waarin we gedwongen zijn te leven.

Voortdurend zei ze dat ik de mensen nooit mocht vertrouwen voor ik zeker was dat ze geen bedreiging voor



me vormden. Ze zei dat mijn leven niet makkelijk zou zijn maar dat ik moest vechten. Dat ik moest overleven, de wereld moest afreizen en de hoop niet mocht opgeven. Dat ik meer dan eens zou vallen maar dat ik altijd weer moest opstaan. Ze heeft me altijd geleerd dat ik sterk moest zijn, en respectvol en dankbaar tegenover mijn ouders. Mijn grootmoeder is mijn voorbeeld. Zij heeft me het leven geleerd.

Ik heb nog maar een kort stukje van mijn levensweg afgelegd. Maar in die paar jaren heb ik veel geleerd en ben ik gegroeid. Ik ben fier op wat ik heb bereikt en ben dankbaar tegenover de mensen die me hebben geholpen en gesteund wanneer het goed ging maar ook wanneer alles tegenzat. Ik heb geleerd dat de mens zich al snel op zijn eigen welzijn concentreert en niet meer omziet naar de anderen. Maar ook dat er veel mensen zijn die deze wereld beter maken en dat zonder die mensen de wereld echt triest zou zijn. Nog triester dan vandaag.

Ik heb ook geleerd dat iedereen anders is en een andere mening heeft over de samenleving, het geloof, de manier van leven ...

Het enige wat ik hoop is dat deze wereld zal evolueren en niet rechtsomkeert zal maken. Dat hij niet geleidelijk aan terugkeert naar duistere en rampzalige ideeën.

Ik hoop dat al het goede dat is gedaan door mensen die hebben gevochten voor vrede en gelijkheid, zoals Nelson Mandela, niet teniet zal worden gedaan en dat wat ze hebben gedaan de basis kan worden voor een betere toekomst.

Ik verlang naar vrede en gelijkheid. Ik geloof erin ... en ik zal er altijd in geloven.



16 jaar, Overpelt

---

*Anna Slotboom*

Vrij



## Proloog

Ik wandel, wetend dat ik moet lopen.

Waarom wandel ik?

Tranen druppelen over mijn wangen en het licht van een lantaarnpaal schijnt in mijn ogen.

Wat is er gebeurd?

Plotseling vult mijn hoofd zich met duizenden vragen waarvan ik op geen enkele het antwoord weet. Mijn hart gaat tekeer, mijn longen staan in brand en ik voel mijn beenspieren verzuren bij elke stap die ik zet. Toch wandel ik verder, maar nog steeds heb ik geen idee waarom. Ik wandel en wandel, alsof mijn leven er vanaf hangt.

“Rosie?” hoor ik in de verte en dan ineens komt alles terug.

*Ik ga weg, denk ik en ik zet het op een lopen.*

### 1

*Wat is het leven toch vermoeiend. Wat is mijn leven toch vermoeiend, dacht ik terwijl ik met moeite mijn benen uit bed zwierde, op de rand van mijn bed ging zitten en doelloos naar de vloer staarde. Het leven, mijn leven is ook vermoeiend. Opstaan, eten, studeren, eten, studeren, eten en slapen. Altijd weer hetzelfde liedje. Het leven van een 17-jarig meisje is daarbij ook nog eens vreselijk saai, maar zoals ik al eerder gezegd heb, vooral vermoeiend.*

Mijn naam is Rosalie Carmichael, maar ik heb liever dat je me gewoon Rosie noemt. Ik vind Rosalie namelijk

echt lelijk. Ik woon in Carlisle, een van de kleinere steden in Groot-Brittannië, in een kleine flat samen met mijn vader Tom en mijn hond Bubbles. Mijn moeder Evaline is gestorven toen ik dertien jaar oud was en ik mis haar elke dag meer en meer. Nu zit ik in het laatste jaar van de middelbare school en leid ik een doodsaaï leventje. Misschien ligt het feit dat het hier zo saai is aan mij of aan de mensen om me heen, misschien aan de stad, ik weet het niet. Persoonlijk denk ik dat het meer aan de stad ligt want wanneer ik overdag of 's nachts op het balkon van de flat zit, hoor en zie ik veel auto's, maar stoppen doen ze vrijwel nooit. Ze rijden altijd verder en ze laten de stad gewoonweg achter zich, alsof ze zelfs niet eens bestaat. En God, wat wenste ik dat ik dat ook kon: de stad en alles wat daarbij hoort achterlaten. Ik zal het ook kunnen. Nog een dag en dan ben ik achttien.

*Vrij.*

Eén dag en dan ben ik weg. Weg van dit huis, weg van deze stad, weg van dit land.

*Eén dag*, denk ik bij mezelf terwijl ik naar mijn koffer, die al weken naast mijn bed staat, staar. Mijn toekomstplan is erg simpel: weggaan. Ik heb mijn vliegticket al in mijn portemonnee zitten. Mijn ticket naar vrijheid, het enige waar ik me nu geheel op focus.

## 2

Nadat ik met veel tegenzin dan eindelijk opgestaan ben, strompel ik naar de badkamer. Ik probeer de spiegel te

negeren, want ik weet gewoon dat ik er afschuwelijk uit-  
zie. Ik draai de kraan open en laat koud water over mijn  
handen stromen. Na wat water in mijn gezicht gegooit te  
hebben, draai ik de kraan weer dicht en strompel ik terug  
naar mijn slaapkamer. Onderweg kom ik mijn vader tegen,  
we zijn allebei geen ochtendmensen dus we knikken enkel  
naar elkaar. Mijn vader en ik zijn sinds mijn moeder stierf  
erg uit elkaar gegroeid. We hebben haar dood verwerkt op  
bijna dezelfde manier, namelijk door ons terug te trekken,  
muren rondom ons hart te bouwen.

*Alles is veranderd, mam. Alles.* De gedachte aan mijn  
moeder brengt me even van mijn stuk.

Na haar dood was er niemand met wie ik kon praten  
over de gevoelens die diep binnenin opgeborgen zaten.  
Niemand kende me zoals zij en ik voelde me dan ook  
ongelooflijk eenzaam. Op school keken de leerkrachten  
me voortdurend aan met medelijden, ze beschouwden me  
als een zielig kind en ze behandelden me dan ook anders  
dan de andere leerlingen. Elke dag deden ze dit opnieuw.  
Mijn resultaten begonnen eronder te lijden en na verloop  
van tijd raakte ik mezelf kwijt in gevoelens als woede,  
verdriet en pijn. Ik was woedend op mijn moeder. Hoe  
durfde ze mij hier alleen achter te laten? Verdriet zorgde  
voor oneindig veel slapeloze nachten. En tenslotte heb je  
nog pijn. Pijn was een gevoel dat ik maar al te goed kende.  
Elke keer dat een leerkracht me aankeek, voelde ik een  
steek in mijn hart die de onaangename herinnering telkens  
weer liet afspelen in mijn hoofd. Ik kon het niet langer  
verdragen en ik stortte in.

Eenmaal terug in mijn slaapkamer open ik mijn kast om kleren bijeen te zoeken. Uiteindelijk kies ik voor mijn veel te oude, donkerblauwe, gescheurde jeans – die ik eigenlijk al lang weggegooid moest hebben – een dunne, lichtgrijze, wollen trui en mijn zwarte, platte All Stars. Ik kijk snel in de lange spiegel die aan mijn kast hangt en denk bij mezelf: Rosie, wat zie je er toch weer goed uit vandaag.

In de spiegel staar ik terug naar een bleke reflectie van mezelf, die me zowel aan een trol als een zombie doet denken. Door de warboel van klitten lijkt mijn lichtbruine haar op een vogelnest, mijn gezicht lijkt vermoeid alsof ik deze nacht geen minuut slaap gehad heb en dikke, donkere wallen onder mijn groene ogen onderstrepen mijn vermoeidheid.

*Prachtig, je rockt deze trol/zombiestijl echt.*

Terwijl ik wat orde probeer te scheppen in mijn haar – onbegonnen werk trouwens – hoor ik mijn vader roepen dat het bijna acht uur is. Tijd om naar te school te gaan. Ik haast me naar de keuken, grijp mijn rugzak en telefoon die op tafel liggen en geef Bubbles een aai en mijn vader een kus op zijn wang.

“Tot straks, pap”, roep ik terwijl ik naar de deur loop.

“Tot straks, Rosalie”, hoor ik nog voor ik de deur achter me dicht doe.

*Rosalie*, denk ik terwijl ik mijn hoofd schud. Mijn vader is volgens mij de enige van wie ik het niet erg vind dat hij mij Rosalie noemt. Als hij het zegt, lijkt het zo ... normaal.

Terwijl ik de trap afloop zoek ik in de achterzak van mijn broek naar mijn oortjes, steek die in mijn telefoon en laat “Man Down” afspelen. Uitgeput door de tien trappen

waaraan ik na vier jaar nog steeds niet gewend ben geraakt, loop ik naar de fietsenstalling om mijn roestige, blauwe fiets te pakken. Een voordeel van deze flat is dat school zó dichtbij is dat ik er na vijf minuten fietsen – en ik fiets erg langzaam – al ben, wat echt handig is in vergelijking met mijn beste vriend Ethan die ongeveer een uur in de bus moet zitten voor hij op school is. Terwijl ik langs het park fiets, zet ik het volume hoger zodat ik de muziek beter kan horen. De beginklanken van een nieuw lied, “Notion”, klinken in mijn oren en zachtjes neurie ik mee. Ondertussen kijk ik naar de bomen waarvan de bladeren hier en daar geel en bruin beginnen te worden.

Bijna herfst.

Ik houd van de herfst, mijn mooiste herinneringen komen van dit seizoen. Ik herinner me dat, toen ik zeven jaar was, mijn moeder altijd warme chocolademelk voor me maakte met slagroom en kleine marshmallows er bovenop. Ook bakte ze koekjes en taarten die ik dan mocht versieren. Dat versieren leek meestal meer op een plakkerige boel maken, maar ik had de tijd van mijn leven.

Mijn moeder was een echte engel.

*Was.*

Ze was 36 jaar, brandweervrouw – een góede brandweervrouw – en vooral ook een goede moeder. Er brak vier jaar geleden brand uit in ons huis, mijn moeder wist natuurlijk hoe ze de situatie moest aanpakken. Ze was zo gefocust op het redden van dierbare spullen zoals foto’s en video’s dat ze vergat zichzelf te redden. Ze liep ernstige brandwonden op waar ze de volgende dag aan zou sterven. Ik mis haar. Elke dag weer.



Terwijl mijn gedachten stukje bij beetje terugkeren naar het hier en nu, zie ik verderop een bus met nummer 79 erop rijden.

*Ethan's bus.*

Ik fiets naar de halte en wacht tot Ethan uitstapt. Ik zie dat ook hij zijn oortjes in heeft. Eén van de redenen dat hij mijn beste vriend is, is onze gedeelde passie voor muziek. Als hij uitstapt en me ziet, trekt hij zijn bekende ik-haat-school-waarom-ben-ik-hier-blik. Ik lach naar hem en hij sprint naar me toe.

“Hebben we er ook zo'n zin in vandaag, het is een prachtige dag, nietwaar bleekscheet?” vraagt hij me plagend.

“Ach, hou je mond, dipshit”, lach ik.

“Gekwetst, diep gekwetst, Rosie”, zegt hij terwijl hij dramatisch zijn hand op zijn hart legt en me zielig aankijkt.

Ethan is zoals een oudere broer voor me. Zijn ouders en mijn ouders waren al jaren bevriend met elkaar en toen mijn moeder stierf, was hij de enige die er echt voor me was en na al deze tijd is hij er nog steeds voor me. We lopen samen verder naar school en ik luister naar hem terwijl hij praat over een nieuw lied waaraan hij bezig is. Hij zit namelijk in een band genaamd The City Royals. Zijn donkerblauwe ogen beginnen te glinsteren. Dat gebeurt altijd wanneer hij over muziek praat. We lopen het schoolgebouw binnen en ik zeg tegen Ethan dat ik nog wat boeken in mijn kluisje moet leggen. Hij geeft me een vluchtige knuffel en met veel moeite loop ik de houten trap op terwijl ik bij mezelf denk: *deze trappen worden ooit nog mijn dood.*

Nadat ik me tussen een menigte leerlingen gewurmd heb, zie ik dat David, een klasgenoot, aan mijn kluisje staat en vraag ik me af wat hij daar in hemelsnaam doet. Terwijl ik enkele boeken in mijn overvolle kluisje prop, vraag ik aan David welke vakken we allemaal hebben.

“Jij ook goeiemorgen, Rosalie. Met mij is alles goed, fijn dat je het vraagt”, merkt hij op.

“De naam is Rosie. Welke vakken?” en ik kijk hem geïrriteerd aan.

“Chemie, godsdienst, fysica en kunst”, antwoordt hij met een zucht.

“Was dat nu zó moeilijk”, vraag ik hem plagend.

“Jij bent ... onmogelijk, Rosalie.”

“Het is Rosie en weet ik!” roep ik terwijl ik met moeite mijn kluisje probeer dicht te maken en me omdraai om naar het chemielokaal te lopen. Ondertussen haal ik mijn oortjes uit mijn oren, strompel ik het lokaal binnen en ga ik op mijn plaats zitten, helemaal achteraan in de linkerhoek. Terwijl ik naar mijn plaats loop, voel ik de ogen van meneer Porter in mijn rug prikken en wanneer ik me omdraai zie ik dat hij me vol medelijden strak aankijkt.

*Hier gaan we weer.*

Ik negeer zijn blik en zie dat Ethan begripvol naar me kijkt. Ik voel een lichte steek in mijn hart die ik probeer te negeren, een vergeefse poging echter.

De les was verbazingwekkend snel om, maar dat kwam vast omdat ik voortdurend met Kate aan het praten was.

Kate en ik konden vanaf het moment dat we elkaar ontmoetten al meteen goed met elkaar opschieten en ze is sindsdien een hele goede vriendin van me geworden.

Het volgende lesuur heb ik godsdienst. Routineus slenter ik naar het godsdienstlokaal: een klein lokaal aan het einde van de gang waar het voor mensen zoals mij, met claustrofobie, niet bepaald aangenaam is. Ik vind godsdienst een enorme verspilling van tijd, maar het is een verplicht vak in deze ouderwetse, katholieke school en dus zit er niets anders op dan het maar gewoon te accepteren. Na een uur verveeld naar een of ander wonderverhaal geluisterd te hebben, ben ik vreselijk dankbaar het geluid van de bel te horen en het nauwe lokaaltje eindelijk uit te mogen. Eenmaal buiten haal ik diep adem en loop ik naar Ethan die een eindje verderop staat. Terwijl ik naar hem toe loop, voel ik plots iets op mijn schouder. Geschrokken slaak ik een kreet, draai ik me om en zie ik dat het Kim is.

“Meid, rustig”, begint ze en ze steekt haar handen in de lucht als een teken van overgave.

“Jezus Kim, laat me niet zo schrikken”, antwoord ik terwijl ik mijn hand op mijn hart leg om mijn hartslag te voelen en hem te kalmeren. Ik haat, ik herhaal, ik haat het wanneer mensen me plotseling aanraken of veel te dicht bij me staan. Ik krijg er een claustrofobisch gevoel van en ik schrik me in negentig procent van de gevallen dan ook (zo goed als) dood.

“Je komt morgen toch wel naar het feest, hè?” vraagt Kim me, haar smaragdgroene ogen vol verwachting.

Euhm ...

*Feest?*

“Rosie, dit meen je niet, ik heb dit feest al wekenlang gepland en ik heb zoveel moeite gedaan”, oppert ze, haar ogen smeken me naar het feest te komen.

Morgen vertrek ik. Natuurlijk kan ik eerst nog even langsgaan voor ik ga. Dat kan toch geen kwaad, nietwaar?

Ineens ben ik in volle tweestrijd met mezelf, maar dan herinner ik me dat Kim nog steeds voor me staat.

“Euhm, ik zal erover nadenken”, mompel ik uiteindelijk.

“Rosie, ik verwacht dat je er bent, al is het maar voor vijf seconden. Je aanwezigheid is verplicht”, en ze benadrukt de zin op haar typische je-doet-wat-ik-zeg-toon. Ik grinnik en zie dat Kim zich omdraait en naar Kate loopt. Ik hoor nog dat ze over het feest begint voordat Ethan me ineens vraagt of alles wel goed met me gaat omdat ik volgens hem nóg bleker ben dan normaal.

“Ja, alles gaat prima, ik ben alleen een beetje duizelig.”

“Wil je even zitten?” vraagt hij bezorgd.

Ineens wordt mijn zicht vaag en lijkt zijn stem heel ver te zijn.

“Ethan, volgens mij ga ik flauwvall ...” probeer ik nog uit te brengen voor mijn lichaam verslapt en ik voel dat twee armen me nog net op tijd ondersteunen voor ik op de grond val. Dan wordt alles zwart.

Wanneer ik wakker word, lig ik in mijn eigen bed. Ethan zit in de stoel langs mijn bed en springt op.

“Bleekscheet, goed geslapen?” vraagt hij me, in een poging om de sfeer wat luchtiger te maken.

“Dipshit, ik heb fantastisch geslapen”, antwoord ik met een ietwat geforceerde glimlach die meer op een grimas lijkt.

“Wat is er precies gebeurd?” vraag ik terwijl ik rechtop probeer te zitten.

“Je viel ineens flauw. Natuurlijk waren mijn sterke, gespierde armen net op tijd om je op te vangen”, grinnikt hij.

“Ego”, probeer ik subtiel uit te brengen terwijl ik ondertussen een beetje kuch.

Ik kijk op mijn horloge en zie dat het zeven uur is.

“Heb ik zo lang geslapen?” vraag ik geschrokken.

“Blijkbaar had je lichaam de slaap dringend nodig”, en hij kijkt me ernstig aan. Door zijn bezorgde blik twijfel ik even of ik hem over mijn plan wil vertellen, maar ik besluit mijn mond te houden.

*Hij zou het moeilijker maken dan het al is. Het is beter zo.*

“Alles gaat prima”, maar ik zie aan zijn blik dat het niet echt overtuigend klinkt. Ethan lijkt er echter niet verder op in te gaan en de rest van de avond praten we met elkaar over allerlei dingen. Ondertussen check ik mijn telefoon af en toe en zie dat mijn vader me een sms gestuurd heeft: hij moet overwerken en zal dus heel laat thuiskomen.

*Arme pap.*

Ethan stelt voor dat hij me dan maar gezelschap zal houden en we besluiten drie pizza's te bestellen zodat mijn vader de restjes eventueel kan opeten wanneer hij thuiskomt. Terwijl we eten, kijken we samen naar mijn meest favoriete film.

“Rosie, je maakt me nog gek met die films van je”, zucht Ethan wanneer hij erachter komt dat ik ‘Sweet Home Alabama’ opgezet heb. Ik ben zó verliefd op Josh Lucas. Zijn ogen zijn om in te verdrinken, letterlijk.

“Ten eerste”, begin ik op een bazige toon, “je bent al gek en ten tweede, je bent in mijn huis en volgt dus mijn regels. Niet zeuren, maar eten en kijken.”

“Ayay, kapitein”, zegt Ethan terwijl hij salueert en naar me knipoogt.

Idioot, denk ik lachend en de eerste scène begint terwijl Ethan en ik met een stuk pizza in onze hand aandachtig voor de televisie zitten.

Wanneer de film afgelopen is, is het bijna middernacht en lig ik met mijn hoofd op Ethans schoot. Ik ben vreselijk moe ook al heb ik bijna heel de dag geslapen en ik hoor Ethan nog fluisteren: Slaap wel Rosie, droom zacht.

Ik wil nog een “Jij ook” terug mompelen, maar voor ik er de kans voor krijg, dommel ik weg in een diepe slaap.

Plots word ik wakker door het zonlicht dat door de ramen naar binnen schijnt en ik kijk op mijn horloge en zie dat het zeven uur is. Ik lig nog steeds met mijn hoofd op Ethans schoot.

*Arme knul. Hij heeft vast niet al te geweldig geslapen in deze positie.*

Zonder al te veel te bewegen en Ethan wakker te maken, probeer ik me recht te zetten. Dat mislukt en plots schieten Ethans ogen open.

“Haay“, begint Ethan terwijl hij zich uitstrekt.

“Speciale dag vandaag, nietwaar?” gaat hij verder.

“Oh, ja?” vraag ik alsof ik geen idee heb waar hij het over heeft.

“Oh, ja”, antwoordt hij met een brede grijns.

“Gefeliciteerd, Rosie”, zegt hij terwijl hij me in zijn armen trekt om me een knuffel te geven.

Dan komt mijn vader de woonkamer binnengelopen.

“Goeiemorgen, pap”, antwoord ik met een glimlach.

“Proficiat, kleine roos van me”, antwoordt hij terwijl hij een klein, gouden doosje in mijn handen schuift.

“Je mag dan wel achttien jaar zijn, maar je zal altijd mijn kleine meid blijven”, zegt hij verlegen. “Evaline... je moeder zou zo trots op je geweest zijn”, voegt hij er nog stotterend aan toe en ik doe mijn best om niet verdrietig worden bij het horen van haar naam.

Ik open het doosje en zie een zilveren ketting waaraan een roosje met vleugels hangt.

“Pap, hij is prachtig.” En ik geef hem een knuffel

Hij helpt me de ketting om te doen en meteen loop ik naar mijn kamer om mezelf in de spiegel te bekijken.

“Hij is perfect”, roep ik vanuit mijn slaapkamer.

Ethan komt naar me toegelopen en ik zie dat ook hij een doosje vastheeft.

“Dipshit, wat is dat?” vraag ik hem nieuwsgierig wijzend naar zijn handen.

“Een cadeautje voor je verjaardag”, antwoordt hij met een scheve glimlach, “toe, maak open.”

En ik zie de ring die ik een paar weken geleden bij de juwelier gezien had. Het was een dunne, zilveren ring die een maansteen in de vorm van een maantje droeg, maar hij was net iets te duur.

“Ethan, hoe heb je dit in hemelsnaam betaald?” vraag ik hem terwijl hij me de ring omdoet.

“Gewoon wat geld gespaard, hier en daar gewerkt”, antwoordt hij.

“Ik vind hem geweldig”, en ik voel dat mijn gezicht een brede glimlach vertoont.

Vervolgens ontbijt ik samen met mijn vader en Ethan. Voor ik naar school vertrek, kleed ik me vlug nog om. Ik kijk even in de spiegel en zie er – zoals gewoonlijk – bleek en vermoeid uit. Even later roept Ethan dat we moeten vertrekken. Ik loop naar mijn vader, geef hem een knuffel en bedank hem nogmaals voor het cadeautje. Dan lopen Ethan en ik de oh zo vermoeiende trappen af en zijn we onderweg naar school. Eenmaal aangekomen gaan we elk onze eigen weg omdat we vandaag geen enkele les samen hebben.

De lessen gingen tot mijn grootste verbazing allemaal snel om en ik fiets naar huis wetend dat het de laatste keer ooit is. Wanneer ik thuis ben is het vijf uur en in mijn hoofd maak ik een hele planning voor de volgende uren. Ik heb besloten om toch nog even bij Kim langs te gaan voor ik vertrek.

*Heel even maar.*



Mijn vader komt over twee uur thuis, het feest van Kim begint om negen uur, mijn vlucht vertrekt om elf uur, maar ik moet voor kwart na tien ingecheckt zijn.

Terwijl ik langer en meer nadenk, voel ik de zenuwen in me opborrelen.

*Het is bijna zover.*

Ik besluit de laatste spullen nog in te pakken en dan het avondeten voor mijn vader en mij te koken.

Mijn vader hier alleen laten is één van de moeilijkste dingen, dat meen ik. Ik was niet de enige die de dood van mijn moeder zwaar te verduren had. Mijn vader verloor niet alleen zijn vrouw, maar ook een deel van zichzelf en dat begreep ik maar al te goed.

Wanneer mijn vader thuis komt, eten we samen het avondeten terwijl ik vertel over het feest van Kim. Mijn vader spoort me meteen aan om te gaan omdat het mijn achttiende verjaardag is en ik hoor te feesten op deze bijzondere dag. Na het eten maak ik me klaar en trek ik een skinny jeans en een zwart truitje aan. Wanneer ik op mijn horloge kijk, zie ik dat het inmiddels al half negen geworden is.

*Dat ging snel, denk ik, veel te snel.*

Ik werp nog een laatste blik in de spiegel en kijk naar de ketting die mijn vader me vandaag gegeven heeft.

*Hier gaan we dan.*

Ik loop naar Bubbles die in de woonkamer op de grote, zachte mat ligt en ga heel eventjes langs hem liggen terwijl ik hem stevig knuffel en aai.

“Ik ga je missen kleintje.”

Dan loop ik naar mijn vader. Ook hem geef ik een stevige knuffel en ik doe extreem hard mijn best om niet in tranen uit te barsten.

“Veel plezier, Rosalie”, hoor ik nog voor ik de deur uit ben.

En wanneer ik de deur achter me hoor sluiten, beginnen de tranen op te wellen. Rustig loop ik de trap af met mijn koffer in mijn handen.

*Vaarwel.*

## 5

Ik loop naar Kims huis en ik kan de luide muziek al van ver horen. Eenmaal op de oprit zie ik dat het huis met slingers en lichtjes versierd is.

*Kim heeft écht veel moeite gedaan.*

Opeens twijfel ik of ik wel echt binnen wil gaan.

Als ik iedereen zie, wil ik dan nog wel vertrekken?

Ik voel dat mijn ogen zich opnieuw beginnen te vullen met tranen en ik besluit niet naar binnen te gaan.

*Het is beter zo.*

Ik draai me om en begin naar het vliegveld te lopen, het is immers niet zo ver van hier. Ik veronderstel dat het ongeveer twee kilometer is? Ik slenter door de straten die enigszins nog een beetje verlicht worden door de lantaarnpalen. Het enige wat ik hoor, is het geluid van de rolletjes onder mijn koffer. Ik voel me vreselijk en de eerste tranen beginnen over mijn wang te rollen.

Ik wandel verder, wetend dat ik moet lopen.

Waarom wandel ik?

Tranen druppelen over mijn wangen en het licht van een lantaarnpaal schijnt in mijn ogen.

Wat is er gebeurd?

Plotseling vult mijn hoofd zich met duizenden vragen waarvan ik op geen enkele het antwoord weet. Mijn hart gaat tekeer, mijn longen staan in brand en ik voel mijn beenspieren verzuren bij elke stap die ik zet. Toch wandel ik verder, maar nog steeds heb ik geen idee waarom. Ik wandel en wandel, alsof mijn leven er vanaf hangt.

“Rosie?” hoor ik in de verte en dan ineens, komt alles terug.

Ik ga weg, denk ik en ik zet het op een lopen.

Achter me hoor ik een stem die me bekend voorkomt.

*Ethan?*

“Rosie?”

*Ethan.*

Ik blijf stilstaan, draai me om en zie dat Ethan voor me staat.

“Rosie? Waar ga je naartoe? Waarom heb je je koffer...?” vraagt hij me met een verdwaalde blik.

“Ik ga, weg van hier”, stamel ik.

“Maar waar naartoe dan?” vraagt hij onbegrijpend.

“Weg van hier. Ik trek het hier niet meer. Ik...”

Maar mijn poging tot uitleg is geen succes en er valt een stilte die oneindig lang lijkt te duren. We staan ongeveer vijf meter van elkaar en ineens komt Ethan naar me toege- lopen. Hij trekt me in zijn armen, begraaft me als het ware in zijn borst en dan komt het. Tranen beginnen sneller te vloeien en ik voel mijn hart in duizend stukjes breken.

“Ethan”, snik ik en hij trekt me nòg steviger in zijn armen.

“Ik weet dat je een hekel hebt aan deze stad en ik begrijp...” fronst hij en ik zie aan zijn blik dat hij naar de juiste woorden probeert te zoeken.

Natuurlijk begrijpt hij me, hij heeft me altijd begrepen.  
*Altijd.*

Dan laat hij me los en met enorm veel moeite stamel ik een “Vaarwel”. Vervolgens draai ik me verdwaasd om en loop ik verder zonder om te kijken. Het kost me daadwerkelijk alles om niet terug naar Ethan te lopen en ik voel in mijn hart dat ik hem kwijt ben.

Na een twintigtal minuten wandelen, zie ik in de verte een bord met in grote letters Carlisle Airport erop.

*Ik ben er bijna.*

Ik loop door de draaideur en blijf staan voor het scherm waar alle vluchten met hun tijden weergegeven worden. Veel vluchten zijn er niet omdat het vliegveld ook maar klein is. De vlucht vertrekt om elf uur en ik moet bij gate 18 zijn. Ik kijk op mijn horloge, het is iets na tien.

*Nog een uur.*

Ik loop naar de balie en check mijn koffer in. Daarna loop ik richting de beveiliging – waar ik een enorme hekel aan heb – en leg mijn telefoon en iPod in een aparte mand samen met mijn jas. Vervolgens geeft een hostess me het teken dat ik door de securityscan mag lopen. Als ik eenmaal door de beveiliging ben, ga ik op zoek naar een café en wacht ik af tot ik mag boarden. Ik start mijn telefoon op en zie dat ik één nieuw bericht heb. Het is van Ethan.

Ik weiger het hier en nu te lezen, want ik weet dat ik, nadat ik het gelezen heb, niets anders wil dan naar hem toe gaan. Ik zet mijn telefoon uit en laat mijn gedachten afdwalen naar Ethan. Wanneer ik even later op mijn horloge kijk, zie ik dat het inmiddels kwart voor elf geworden is.

*Tijd om te gaan.*

Ik pak mijn tas en kuier naar de gate. Hoe dichterbij de gate nader, hoe sneller mijn hart begint te kloppen. Ik sluit achteraan in de rij aan en terwijl de zenuwen me de baas worden, beginnen mijn handen klam te worden. Bij elke stap die ik zet, lijkt ik meer moeite te hebben met de volgende.

“Goedenavond”, begroet een hostess me op vriendelijke wijze.

Ik probeer een woord uit te brengen, maar het lukt me niet dus schenk ik haar een kleine glimlach.

“Fijne vlucht.”

“Dank u”, stamel ik met moeite.

Terwijl ik door de gang loop, zoek ik op het vliegticket naar het nummer van mijn stoel en rechts onderaan zie ik 37 D staan.

*Rosie, je bent dit echt aan het doen.*

*Mam, doe ik wel het juiste?*

Vragen flitsen door mijn hoofd. Na enkele minuten zie ik het vliegtuig en het voelt alsof mijn benen mijn gewicht niet meer kunnen dragen alsof ik elk moment kan doorzakken. Fronsend zoek ik naar stoelnummer 37 D. Wanneer ik bij de juiste rij ben, zie ik dat er al een jongen in het midden zit.

“Welke letter heb je?” vraagt hij me vriendelijk terwijl ik nog enkele spullen in mijn tas stop.

“D”, fluister ik omdat mijn keel ineens kurkdroog voelt.

“Dan zit je aan het raam”, antwoordt hij terwijl hij opstaat. “Ik ben Ian.”

En dan zie ik het, het moment dat ik in zijn ogen kijk. Zijn ogen, donkerblauw. Net zoals die van Ethan.

*Ethan.*

Ik schud mijn hoofd alsof ik de gedachte aan Ethan zagezegd ook wegschud, schraap mijn keel en vertel hem dat ik Rosalie heet.

“Rosalie”, herhaalt hij vervolgens, “mooie naam”.

“Oh, ik heb eigenlijk liever dat je me gewoon Rosie noemt.”

“Rosie”, herhaalt hij langzaam, “aangenaam kennis te maken.”

Ik glimlach verlegen en ga op mijn stoel zitten. Ondertussen kijk ik naar buiten en adem ik een paar keer diep in en uit.

*Blijven ademen.*

Dan hoor ik de piloot door de microfoon praten en hij wenst ons een fijne vlucht. Het vliegtuig begint sneller te rijden en ik weet dat het bijna zover is. Na enkele seconden krijg ik kriebels in mijn buik en komt een bekend gevoel in me op. Het gevoel wanneer het vliegtuig, net van de grond, de lucht ingaat, het gevoel van vrijheid. Terwijl ik uit het raam kijk, denk ik aan mijn vader, Bubbles en Ethan.

*Het spijt me, maar ik moest weg.*

En dat klopt, ik moest ook weg. Ik trok het niet meer in die stad. Te veel pijnlijke herinneringen.

*Ook voor jou mam*, denk ik ook terwijl ik buiten naar de stadsverlichting van Carlisle kijk.

Mijn moeder heeft altijd gewild dat ik mijn dromen achterna zou gaan, de wereld zou ontdekken en dingen zou doen waar zij nooit de kans voor gekregen heeft. Weggaan deed ik niet alleen voor mezelf, ook voor haar. Na haar dood voelde het alsof een deel van haar in mij verder leefde en ik verplichtte mezelf vanbinnen dat ik de dingen waar zij van droomde, ooit zou doen. Ik steek mijn oortjes in mijn telefoon, scroll door mijn muziekbibliotheek en zet uiteindelijk 'Gravity' van Edén op. Ik sluit mijn ogen en verzink in gedachten, waarbij één specifieke gedachte voortdurend in mijn hoofd springt. Ik ben vrij.

*Eindelijk.*

*Anna Slotboom*

Libre

du néerlandais par  
Sandrine Maufroy





## Prologue

Je marche, consciente que je dois avancer.

Pourquoi suis-je en train de marcher ?

Des larmes ruissellent sur mes joues et la lumière d'un réverbère me tombe droit dans les yeux.

Que s'est-il passé ?

Tout à coup, ma tête s'emplit de milliers de questions dont je ne connais pas la réponse. Mon cœur bat la chamade, mes poumons sont en feu et je sens les muscles de mes jambes se crisper à chaque pas. Pourtant je continue de marcher ; pourquoi, je n'en ai toujours pas la moindre idée. Je marche, je marche, comme si ma vie en dépendait.

« Rosie ? » entends-je au loin, et subitement tout me revient.

*Je m'en vais.* A cette pensée, je me mets à courir.

### 1

*Comme la vie est fatigante. Comme ma vie est fatigante,* pensais-je en extirpant à *grand-peine* mes jambes des couvertures, en m'asseyant sur le bord de mon lit et en fixant sans raison le plancher. La vie, *ma* vie est *également* fatigante. Se lever, manger, *étudier*, manger, *étudier*, manger et dormir. Toujours le même refrain. La vie d'une fille de dix-sept ans est en plus de cela terriblement ennuyeuse, mais comme je viens de le dire, elle est surtout fatigante.

Mon nom est Rosalie Carmichael, mais je préfère qu'on m'appelle simplement Rosie. Car je trouve que Rosalie,

c'est affreux. J'habite à Carlisle, une des villes les plus petites de Grande-Bretagne, dans un petit appartement, avec mon père Tom et mon chien Bubbles. Ma mère Evaline est morte quand j'avais treize ans et elle me manque chaque jour davantage. Maintenant, je suis en dernière année de lycée et je mène une petite vie mortellement ennuyeuse. Peut-être cet ennui vient-il de moi ou des gens, peut-être vient-il de la ville, je ne sais pas. Personnellement, je pense qu'il vient plutôt de la ville, parce que lorsque je suis assise sur le balcon, le jour ou la nuit, j'entends et je vois beaucoup de voitures, mais elles ne s'arrêtent presque jamais. Elles continuent toujours leur route et laissent tout simplement la ville derrière elles, comme si celle-ci n'existait même pas. Et mon Dieu, comme je souhaiterais pouvoir le faire aussi : laisser derrière moi cette ville et tout ce qui s'y rattache. Et je vais pouvoir le faire. Encore un jour et j'aurai dix-huit ans.

*Libre.*

*Un jour* et je suis partie. Partie de cette maison, partie de cette ville, partie de ce pays.

*Un jour.* J'y pense les yeux fixés sur ma valise, qui est posée à côté de mon lit depuis déjà plusieurs semaines. Mon projet d'avenir est très simple : partir. J'ai déjà mon billet d'avion dans mon portefeuille. Mon billet pour la liberté, la seule chose sur laquelle je me concentre pleinement à présent.

Après avoir fini, bien à contre-cœur, par sortir de mon lit, je me dirige d'un pas vacillant vers la salle de bain. J'essaie d'ignorer le miroir, car je sais déjà que je suis affreuse. J'ouvre le robinet et fait couler de l'eau froide sur mes mains. Après m'être aspergé un peu d'eau sur le visage, je referme le robinet et retourne dans ma chambre en vacillant. En chemin, je croise mon père ; nous ne sommes du matin ni l'un ni l'autre et nous contentons donc d'un signe de tête réciproque. Mon père et moi nous sommes beaucoup éloignés l'un de l'autre depuis que ma mère est morte. Nous avons réagi à sa mort à peu près de la même façon, en nous repliant sur nous-mêmes, en élevant des murailles autour de notre cœur.

*Tout a changé, mam'. Tout.* Penser à ma mère me laisse un moment désorientée.

Après sa mort, il n'y avait personne à qui j'aurais pu parler de mes sentiments les plus intimes. Personne ne me connaissait aussi bien qu'elle et je me suis sentie terriblement seule. Au collège, les professeurs ne cessaient de me jeter des regards de pitié, ils me considéraient comme une pauvre enfant et me traitaient différemment des autres élèves. Et chaque jour ils recommençaient. Mes résultats se sont mis à en souffrir et au bout d'un certain temps, je me suis perdue dans des sentiments comme la colère, le chagrin et la douleur. J'étais en colère contre ma mère. Comment avait-elle osé me laisser ici toute seule ? Le chagrin m'a valu des nuits et des nuits d'insomnie. Et puis il

y a aussi la douleur. La douleur était un sentiment que je ne connaissais que trop bien. Chaque fois qu'un professeur me regardait, je sentais un élanement au cœur, qui faisait repasser le souvenir pénible en boucle dans ma tête. J'ai fini par ne plus pouvoir le supporter et me suis effondrée.

De retour dans ma chambre, j'ouvre mon armoire pour choisir des vêtements. Finalement, j'opte pour mon jean déchiré bleu marine beaucoup trop vieux — il y a déjà longtemps que j'aurais dû le jeter —, un pull fin en laine gris clair et mes tennis plates *All Star* noires. Je jette un coup d'œil au grand miroir de mon armoire et me dis à moi-même : Rosie, comme tu es belle aujourd'hui. Dans le miroir, je rends mon regard à un blême reflet de moi-même, qui me fait autant penser à un troll qu'à un zombie. Pleine de nœuds qui s'entremêlent, ma chevelure châtain clair ressemble à un nid d'oiseau, mon visage a l'air aussi fatigué que si je n'avais pas dormi de la nuit et sous mes yeux verts, d'épais cernes sombres soulignent ma fatigue.

*Génial, tu as ce look troll/zombie jusqu'au bout des ongles.*

Alors que j'essaie de mettre un peu d'ordre dans ma chevelure — entreprise désespérée — j'entends mon père crier qu'il est presque huit heures. L'heure d'aller au lycée. J'entre en hâte dans la cuisine, attrape mon sac à dos et mon téléphone posés sur la table, donne une caresse à Bubbles et un baiser sur la joue à mon père.

« A tout à l'heure, pap' — je le crie tout en gagnant la porte d'entrée.

— A tout à l’heure, Rosalie », entends-je juste avant de fermer la porte derrière moi.

*Rosalie*, pensé-je en secouant la tête. Mon père est, je crois, le seul qui puisse m’appeler Rosalie sans m’exaspérer. Quand il le dit, cela a l’air tellement... normal.

Tout en descendant l’escalier, je sors mes écouteurs de la poche arrière de mon pantalon, les branche sur mon téléphone et mets *Man Down*. Épuisée par les dix étages de l’escalier auquel je ne me suis toujours pas habituée depuis quatre ans, je me dirige vers le local à bicyclettes pour y prendre mon vélo bleu rouillé. Cet appartement a l’avantage d’être si proche du lycée qu’il me suffit de cinq minutes de vélo pour faire le trajet — et je pédale très lentement —, ce qui est très pratique en comparaison de mon meilleur ami Ethan qui est obligé de passer à peu près une heure dans le bus avant d’arriver au lycée. En pédalant le long du parc, je monte le volume pour mieux entendre la musique. Les premières notes d’une nouvelle chanson, *Notion*, résonnent à mes oreilles et je me mets à la fredonner doucement, tout en regardant les arbres dont les feuilles commencent à jaunir et à brunir ici et là.

Bientôt l’automne.

J’aime l’automne, c’est là que j’ai mes meilleurs souvenirs. Je me rappelle que quand j’avais sept ans, ma mère me faisait toujours du chocolat chaud recouvert de crème chantilly et de *marshmallows*. Elle préparait aussi des biscuits et des gâteaux que j’avais le droit de décorer ensuite. En général, mes décorations avaient plutôt l’air d’un magma gluant, mais c’étaient les plus beaux jours de ma vie.

Ma mère était vraiment un ange.

*Était.*

Elle avait trente-six ans, était sapeur-pompier — un très bon sapeur-pompier — et surtout une très bonne mère. Il y a quatre ans, un incendie a éclaté dans notre maison, ma mère savait bien sûr ce qu'il fallait faire dans une telle situation. Elle s'est tellement concentrée sur le sauvetage des objets précieux (photos, vidéos, etc.) qu'elle a oublié de se sauver elle-même. Elle a eu de graves brûlures, dont elle est morte le lendemain. Elle me manque. Chaque jour.

Peu à peu, mes pensées reviennent à la réalité présente, et j'aperçois à quelque distance un bus qui porte le numéro 79.

*Le bus d'Ethan.*

J'avance jusqu'à l'arrêt de bus et attends qu'Ethan descende. Je vois que lui aussi a mis ses écouteurs. Une des raisons pour lesquelles il est mon meilleur ami, c'est notre passion commune pour la musique. Il m'aperçoit en descendant du bus et ses yeux prennent l'expression « je-hais-le-collège-pourquoi-suis-je-ici » que je lui connais bien. Je lui souris et il pousse un sprint dans ma direction.

« On y va avec toujours autant d'enthousiasme aujourd'hui ? C'est une journée magnifique, pas vrai, visage pâle ? me taquine-t-il.

— Oh, la ferme, pâle crétin, dis-je en riant.

— Vexé, profondément vexé, Rosie » — il pose la main sur son cœur d'un geste théâtral et me regarde d'un air malheureux.

Ethan est comme un grand frère pour moi. Nos parents étaient amis depuis des années et quand ma mère est morte, il est le seul qui ait vraiment été à mes côtés,

et depuis tout ce temps il est toujours à mes côtés. Nous continuons à marcher ensemble vers le lycée et je l'écoute parler d'une nouvelle chanson qui l'occupe en ce moment. Il fait partie d'un groupe qui s'appelle The City Royals. Ses yeux bleu foncé se mettent à briller — comme chaque fois qu'il parle de musique. Nous entrons dans le bâtiment et je dis à Ethan qu'il faut encore que je dépose quelques livres dans mon casier. Il me donne une rapide embrassade et je gravis à grand-peine l'escalier de bois en pensant : *un jour, ces escaliers me tueront.*

### 3

Après m'être faufilée à travers la foule d'élèves, je vois David, un camarade de classe, debout devant mon casier et je me demande ce qu'il peut bien faire là. Tout en entassant quelques livres dans mon casier surchargé, je demande à David quelles matières nous avons aujourd'hui.

« Bonjour à toi aussi, Rosalie. Je vais très bien, c'est gentil de ta part de me le demander, remarque-t-il.

— Rosie. Quelles matières ? — et je lui jette un regard irrité.

— Chimie, religion, physique et art, soupire-t-il.

— C'était donc si difficile, dis-je sur le ton de la plaisanterie.

— Tu es... impossible, Rosalie.

— C'est Rosie et je sais ! ». Tout en lui répondant, j'essaie à grand-peine de fermer mon casier et me retourne pour aller en salle de chimie. Entretemps, je retire mes



écoutateurs, puis j'entre d'un pas vacillant dans la salle et vais m'asseoir à ma place, tout au fond à gauche, en bout de rangée. Pendant que je m'avance vers ma place, je sens les yeux de monsieur Porter pointés dans mon dos et au moment où je me retourne, je vois qu'il me regarde fixement, les yeux pleins de pitié.

*Et c'est reparti.*

J'ignore son regard et vois qu'Ethan m'observe avec sympathie. Je sens un léger élanement au cœur que j'essaie d'ignorer — vaine tentative.

Le cours a passé à une vitesse étonnante, mais c'est sûrement parce que je n'ai pas arrêté de parler avec Kate. Kate et moi nous sommes bien entendues dès le premier instant et depuis, elle est devenue une très bonne amie.

Ensuite, j'ai religion. Comme d'habitude, je vais d'un pas traînant dans la salle de religion : une petite salle en bout de couloir qui n'a rien de particulièrement agréable pour les gens sujets à la claustrophobie comme moi. Je trouve que le cours de religion est une perte de temps énorme, mais c'est une matière obligatoire dans cette école catholique ringarde et il n'y a donc pas d'autre solution que de l'accepter. Après m'être ennuyée pendant une heure à écouter tel ou tel récit miraculeux, je suis infiniment reconnaissante d'entendre la sonnerie retentir et d'avoir enfin le droit de quitter l'atmosphère oppressante de cette toute petite salle. Une fois sortie, je respire profondément et vais voir Ethan qui se trouve un peu plus loin. Alors que je m'avance vers lui, je sens subitement quelque chose

sur mon épaule. Effrayée, je pousse un cri, me retourne et vois Kim.

« Cool, relax — elle lève les mains en l'air en signe de reddition.

— Pitié, Kim, ne me fais pas peur comme ça ! » Je pose la main sur ma poitrine pour sentir les battements de mon cœur et les calmer.

Je déteste, je le répète, je déteste que les gens me touchent sans prévenir ou viennent se placer trop près de moi. Cela me rend claustrophobe et dans quatre-vingt-dix pour cent des cas j'en meurs (pour ainsi dire) de frayeur.

« Tu viens bien demain à ma petite fête, hein ? » me demande Kim, ses yeux vert émeraude remplis d'espoir.

Hmm...

*Petite fête ?*

« Rosie, tu plaisantes, je prépare cette fête depuis des semaines et je me suis donné tant de mal ! » Ses yeux me supplient de venir à sa fête.

Demain, je m'en vais. Bien sûr, je peux passer chez elle avant de partir. Ça ne peut pas faire de mal, n'est-ce pas ?

Me voilà soudain en plein dilemme, mais je me rappelle à temps que Kim se tient encore devant moi.

« Hmm, je vais y réfléchir, finis-je par marmonner.

— Rosie, je t'attends de pied ferme, ne serait-ce que pour cinq secondes. Ta présence est obligatoire », insiste-t-elle sur le ton « tu-fais-ce-que-je-dis » dont elle est coutumière. Je ris légèrement et vois Kim se retourner et s'approcher de Kate. Juste au moment où je l'entends se remettre à parler de sa petite fête, Ethan me demande

subitement si tout va bien parce que je suis encore plus pâle que d'habitude.

« Oui, tout va très bien, j'ai seulement un peu le vertige.

— Tu veux t'asseoir ? » me demande-t-il d'un ton inquiet.

Tout à coup, ma vue se trouble et sa voix semble venir de très loin.

« Ethan, je crois que je vais m'éva... » — à peine ai-je tenté de prononcer ces mots que mon corps se ramollit et que je sens deux bras me retenir juste à temps de tomber par terre. Puis tout devient noir.

#### 4

Quand je me réveille, je suis dans mon propre lit. Ethan est assis sur la chaise placée à côté de mon lit et se lève d'un bond.

« Bien dormi, visage pâle ? me demande-t-il dans une tentative pour détendre l'atmosphère.

— Pâle crétin, j'ai dormi magnifiquement », dis-je avec un sourire un peu forcé qui ressemble plutôt à une grimace. J'essaie de me redresser et demande :

« Qu'est-ce qui s'est passé exactement ?

— Tu t'es évanouie d'un seul coup. Il va sans dire que mes bras forts et musclés étaient là pour te rattraper juste à temps, répond-il avec un petit rire.

— Ego », essayé-je d'énoncer subtilement entre quelques accès de toux.

Je regarde ma montre et vois qu'il est sept heures.

« J'ai dormi si longtemps ? dis-je effrayée.

— Apparemment, ton corps avait un besoin urgent de sommeil » — et il me regarde avec gravité. Devant son regard inquiet, je me demande si je ne veux pas lui parler de mon projet, mais je décide de ne rien dire.

*Il rendrait les choses encore plus difficiles qu'elles ne le sont déjà. C'est mieux ainsi.*

« Tout va très bien », mais je vois à son regard que ce n'est pas très convaincant. Ethan semble cependant ne pas vouloir approfondir la question et nous passons le reste de la soirée à parler de tout et de rien. Je jette de temps en temps un coup d'œil à mon téléphone et vois que mon père m'a envoyé un SMS : il a plus de travail que prévu et rentrera donc très tard à la maison.

*Pauvre pap'.*

Ethan propose de me tenir compagnie et nous décidons de commander trois pizzas pour que mon père puisse éventuellement finir les restes quand il rentrera. En mangeant, nous regardons ensemble mon film préféré.

« Rosie, tu vas me rendre fou avec tes films », soupire Ethan quand il s'aperçoit que j'ai mis *Fashion victime*. Je suis *tellement* amoureuse de Josh Lucas. On se noierait dans ses yeux, littéralement.

« Premièrement — je prends un ton autoritaire — tu es déjà fou, et deuxièmement, tu es dans *ma* maison et c'est donc *moi* qui décide. Ne te plains pas, mange et regarde.

— A vos ordres, capitaine », répond Ethan avec un salut militaire et un clin d'œil.

Idiot, me dis-je en riant, et quand la première scène commence, Ethan et moi sommes assis devant la télévision, attentifs, une part de pizza dans la main.

Quand le film se termine, il est presque minuit et je suis allongée, la tête sur les genoux d'Ethan. Je suis terriblement fatiguée bien que j'aie dormi presque toute la journée et j'entends Ethan murmurer : Dors bien, Rosie, fais de beaux rêves.

Je voudrais marmonner un « Toi aussi » en réponse, mais avant d'en avoir le loisir, je m'assoupis et plonge dans un sommeil profond.

Tout à coup, je suis réveillée par la lumière du soleil qui pénètre par les fenêtres ; je regarde ma montre et vois qu'il est sept heures. Je suis toujours allongée, la tête sur les genoux d'Ethan.

*Pauvre garçon. Il n'a pas dû trop bien dormir dans cette position.*

J'essaie de me redresser sans trop bouger ni réveiller Ethan. C'est un échec et les yeux d'Ethan s'ouvrent subitement.

« Haay, s'écrie Ethan en s'étirant. Une journée toute particulière, pas vrai ?

— Ah oui ? Je pose la question comme si je n'avais aucune idée de ce qu'il veut dire.

— Ah oui ! » répond-il avec un large sourire.

« Bon anniversaire, Rosie » dit-il en me prenant dans ses bras pour m'embrasser.

Mon père entre dans la salle de séjour.

« B'jour, pap' dis-je avec un sourire.

— Joyeux anniversaire, ma petite rose à moi », répond-il en glissant une petite boîte dorée dans mes mains.

« Tu peux bien avoir dix-huit ans, tu resteras toujours ma toute petite fille, dit-il, embarrassé. Evaline... ta mère aurait été si fière de toi », balbutie-t-il encore et je fais tout mon possible pour ne pas devenir triste en entendant son nom. J'ouvre la petite boîte et y découvre une chaîne en argent avec une petite rose ailée en pendentif.

« Pap', elle est superbe. » Et je l'embrasse.

Il m'aide à mettre la chaîne et je vais immédiatement dans ma chambre me regarder dans le miroir.

« Elle est parfaite » — je le crie de ma chambre.

Ethan s'approche de moi et je vois qu'il tient lui aussi une petite boîte.

« Pâle crétin, qu'est-ce que c'est que ça ? — je montre ses mains avec curiosité.

— Un cadeau pour ton anniversaire, répond-il avec un sourire oblique, allez, ouvre. »

Et je découvre la bague que j'ai vue il y a quelques semaines chez le bijoutier. C'était une fine bague en argent, ornée d'une pierre de lune en forme de petite lune, mais elle était un tout petit peu trop chère.

« Mais Ethan, comment as-tu fait pour la payer ? dis-je en passant la bague.

— Economisé un peu d'argent, travaillé ici et là, répond-il.

— Je la trouve magnifique », et je sens mon visage s'épanouir en un large sourire.

Ensuite, je déjeune avec mon père et Ethan. Avant de partir pour le lycée, je me change rapidement. Je jette un

regard au miroir et y ai l'air — comme d'habitude — blême et fatiguée. Un peu plus tard, Ethan crie qu'il faut y aller. Je vais voir mon père, l'embrasse et le remercie encore une fois pour son cadeau. Puis Ethan et moi descendons l'escalier oh combien fatigant et nous voilà en route pour le lycée. Une fois arrivés, chacun part de son côté car nous n'avons pas de cours commun aujourd'hui.

A mon grand étonnement, tous les cours ont passé très vite et je rentre à vélo à la maison, consciente que c'est la toute dernière fois. A mon arrivée, il est cinq heures, et dans ma tête, j'établis tout un planning pour les heures à venir. J'ai décidé de passer quand même chez Kim avant de partir.

*Rien qu'un bref moment.*

Mon père sera dans deux heures à la maison, la fête de Kim commence à neuf heures, mon avion décolle à onze heures, mais je dois avoir enregistré mes bagages avant dix heures un quart.

Plus j'y réfléchis, plus je me sens nerveuse.

*J'y suis presque.*

Je décide de finir mes bagages, puis de préparer le dîner pour mon père et moi.

Laisser mon père ici tout seul est l'une des choses les plus difficiles, vraiment. Je ne suis pas la seule à avoir souffert de la mort de ma mère. Mon père n'a pas perdu seulement sa femme, mais aussi une partie de lui-même et je ne le comprends que trop bien.

Quand mon père rentre à la maison, nous dînons ensemble et je lui parle alors de la fête de Kim. Mon père m'incite tout de suite à y aller parce que c'est mon dix-hui-

tième anniversaire et qu'il faut que je fasse la fête en ce jour si particulier. Après le repas, je me prépare et j'enfile un jean skinny et un petit pull noir. Quand je regarde ma montre, je vois qu'il est maintenant huit heures et demie.

*C'est passé vite, pensé-je, beaucoup trop vite.*

Je jette un dernier regard au miroir et regarde la chaîne que mon père m'a donnée aujourd'hui.

*C'est parti.*

Je vais voir Bubbles, qui est couché dans la salle de séjour, sur le grand tapis moelleux ; je m'allonge un court instant à côté de lui, l'embrasse et le caresse de toutes mes forces.

« Tu vas me manquer, petit. »

Puis je vais voir mon père. Lui aussi, je l'embrasse de toutes mes forces, et je fais tout mon possible pour ne pas fondre en larmes.

« Amuse-toi bien, Rosalie », entends-je juste avant de sortir.

Et quand j'entends la porte se fermer derrière moi, les larmes me montent aux yeux. Calmement, je descends l'escalier, ma valise à la main.

*Adieu.*

## 5

Je marche vers la maison de Kim et de loin, j'entends déjà la musique forte.

Une fois dans l'allée, je vois que la maison est décorée de guirlandes et de petites lumières.

*Kim s'est vraiment donné du mal.*



Subitement, je ne sais plus si je veux vraiment y entrer.  
Quand je verrai tout le monde, voudrai-je encore partir ?

Je sens que mes yeux recommencent à se remplir de larmes et je décide de ne pas entrer.

*C'est mieux ainsi.*

Je me retourne et me mets à marcher vers l'aéroport, il n'est d'ailleurs pas si loin d'ici. Je suppose qu'il est à peu près à deux kilomètres ? Je déambule dans les rues qui sont encore un peu éclairées par les réverbères. La seule chose que j'entende est le bruit des roulettes de ma valise. Je me sens effroyablement mal et les premières larmes commencent à couler sur mes joues.

Je continue de marcher, consciente que je dois avancer.  
Pourquoi suis-je en train de marcher ?

Des larmes ruissellent sur mes joues et la lumière d'un réverbère me tombe droit dans les yeux.

Que s'est-il passé ?

Tout à coup, ma tête s'emplit de milliers de questions dont je ne connais pas la réponse. Mon cœur bat la chamade, mes poumons sont en feu et je sens les muscles de mes jambes se crispier à chaque pas. Pourtant je continue de marcher ; pourquoi, je n'en ai toujours pas la moindre idée. Je marche, je marche, comme si ma vie en dépendait.

« Rosie ? » entends-je au loin, et subitement, tout me revient.

*Je m'en vais.* A cette pensée, je me mets à courir.

Derrière moi, j'entends une voix qui me semble connue.

*Ethan ?*

« Rosie ? »

*Ethan.*

Je m'arrête, me retourne et vois Ethan debout devant moi.

« Rosie? Où vas-tu ? Pourquoi as-tu ta valise... ? me demande-t-il, le regard perdu.

— Je pars, loin d'ici, dis-je en balbutiant.

— Mais où ? demande-t-il sans comprendre.

— Loin d'ici. Je n'en peux plus, ici. Je... »

Mais ma tentative d'explication ne réussit pas et il se fait un silence qui semble infini. Nous sommes à peu près à cinq mètres l'un de l'autre et tout à coup, Ethan s'approche de moi. Il me prend dans ses bras, m'enfouis dans sa poitrine et il arrive ce qui devait arriver. Les larmes se mettent à couler plus vite et je sens mon cœur se briser en mille morceaux.

« Ethan — je sanglote et il resserre son étreinte.

— Je sais que tu as cette ville en horreur et je comprends... » dit-il en fronçant les sourcils et je vois à son regard qu'il essaie de chercher les mots justes.

Bien sûr qu'il me comprend, il m'a toujours comprise.

*Toujours.*

Il me lâche et je m'efforce à grand-peine de balbutier un « Adieu ». Puis je me retourne, égarée, et j'avance sans me retourner. Il me coûte réellement une peine infinie de ne pas retourner vers Ethan et je sens dans mon cœur que je l'ai perdu.

Au bout d'une vingtaine de minutes de marche, je vois au loin un panneau sur lequel est écrit en lettres majuscules « Carlisle Airport ».

*J'y suis presque.*

Je passe dans la porte tambour et m'arrête devant l'écran où sont indiqués tous les vols avec leurs horaires. Il n'y en a pas beaucoup — ce n'est qu'un petit aéroport. Mon avion décolle à onze heures et je dois me présenter à la porte 18. Je regarde ma montre, il est un peu plus de dix heures.

*Encore une heure.*

Je m'approche du comptoir et fais enregistrer ma valise. Puis je me dirige vers le poste de sécurité — qui me fait réellement horreur — et pose mon téléphone et mon iPod dans un panier spécial, avec mon manteau. Une hôtesse m'indique que je peux passer dans le scanner. Une fois les contrôles de sécurité terminés, je me mets à la recherche d'un café et attends l'embarquement. J'allume mon téléphone et vois que j'ai un nouveau message. D'Ethan. Je refuse de le lire ici et maintenant, car je sais qu'après l'avoir lu, je ne voudrai rien d'autre que retourner vers lui. J'éteins mon téléphone et laisse mes pensées dériver vers Ethan. Plus tard, quand je regarde de nouveau ma montre, je vois qu'il est maintenant onze heures moins le quart.

*L'heure d'y aller.*

Je prends mon sac et me dirige tranquillement vers la porte d'embarquement. Plus j'approche de la porte, plus mon cœur bat vite. Je prends place dans la file d'attente ; envahie par la nervosité, je sens mes mains devenir moites. A chacun de mes pas, il semble que le suivant me demande plus de peine.

« Bonsoir », me salue gentiment une hôtesse.

J'essaie de prononcer un mot, mais je n'y parviens pas et lui adresse donc un petit sourire.

« Bon voyage.

— Merci », dis-je à grand-peine en bredouillant.

Tout en avançant dans le couloir, je cherche mon numéro de siège sur mon billet d'avion et lis 37 D en bas à droite.

*Rosie, tu es vraiment en train de le faire.*

*Mam', est-ce que j'ai raison de le faire ?*

Les questions fusent dans ma tête. Quelques minutes plus tard, j'aperçois l'avion et il me semble que mes jambes ne peuvent plus soutenir mon poids, que je peux m'effondrer à tout moment. Je fronce les sourcils et cherche le siège 37 D. En arrivant en face de la bonne rangée, je vois un garçon assis au milieu.

« Quelle lettre as-tu ? me demande-t-il gentiment pendant que je range quelques affaires dans mon sac.

— D, dis-je dans un murmure parce que j'ai la gorge subitement très sèche.

— Alors, tu es près de la fenêtre, répond-il en se levant. Je m'appelle Ian. »

Et c'est alors que je m'en aperçois, au moment où je le regarde dans les yeux. Ses yeux, bleu foncé. Comme ceux d'Ethan.

*Ethan.*

Je secoue la tête comme pour évacuer le souvenir d'Ethan, me racle la gorge et lui dis que je m'appelle Rosalie.

« Rosalie, répète-t-il, c'est un beau prénom.

— Oh, en fait je préfère qu'on m'appelle simplement Rosie.

— Rosie, répète-t-il lentement, enchanté de faire ta connaissance. »

Je souris, embarrassée, et m'assieds à ma place. Ce faisant, je regarde à l'extérieur, et j'inspire et expire plusieurs fois profondément.

*Continuer à respirer.*

Puis j'entends le pilote parler dans le micro, il nous souhaite un agréable vol. L'avion commence à accélérer et je sais que le moment est bientôt venu. Quelques secondes plus tard je sens des picotements dans le ventre et une sensation bien connue m'envahit. La sensation qu'on a quand l'avion vient de quitter le sol et s'élance dans le ciel, la sensation de liberté. Je regarde par le hublot et pense à mon père, à Bubbles et à Ethan.

*Je suis désolée, mais il fallait que je parte.*

Et c'est vrai, il fallait que je parte. Je n'en pouvais plus, dans cette ville. Trop de souvenirs douloureux.

*Pour toi aussi, mam',* pensé-je en regardant par le hublot les lumières de la ville de Carlisle.

Ma mère a toujours voulu que je poursuive mes rêves, que je parte à la découverte du monde et accomplisse des choses qu'elle n'a jamais eu la chance de faire. Partir, je ne l'ai pas fait seulement pour moi-même, mais aussi pour elle. Après sa mort, j'ai eu l'impression qu'une partie d'elle-même continuait de vivre en moi, et intérieurement, je me suis donnée l'obligation d'accomplir un jour les choses dont elle rêvait. Je branche mes écouteurs sur mon téléphone, fais défiler les titres de ma bibliothèque musicale et finis par mettre *Gravity* d'Eden. Je ferme les yeux et me perds dans mes pensées — et une pensée particulière ne cesse de bondir dans ma tête. Je suis libre.

*Enfin.*

*Anna Slotboom*

Frei

aus dem Niederländischen von  
Isabel Hessel



## Prolog

Ich gehe, obwohl ich eigentlich laufen müsste.

Warum gehe ich?

Tränen laufen mir über die Wangen, das Licht einer Straßenlaterne blendet mich.

Was ist passiert?

Auf einmal habe ich tausend Fragen im Kopf und weiß auf keine von ihnen eine Antwort. Ich habe Herzklopfen, meine Lungen brennen, ich spüre, wie sich meine Beinmuskulatur bei jedem Schritt den ich mache, verkrampft. Trotzdem gehe ich weiter, ohne wirklich zu wissen, warum. Ich gehe und gehe, als hinge mein Leben davon ab.

„Rosie?“, höre ich aus der Ferne, und plötzlich ist alles wieder da.

*Ich gehe fort, denke ich und renne los.*

### 1

*Wie anstrengend das Leben doch ist. Wie anstrengend mein Leben doch ist, dachte ich, während ich versuchte, meine Beine aus dem Bett zu schwingen, mich auf den Bettrand setzte und einfach vor mich auf den Boden starrte. Das Leben, mein Leben ist schon anstrengend. Aufstehen, essen, lernen, essen und schlafen. Immer das Gleiche. Das Leben einer 17-jährigen ist außerdem auch noch schrecklich langweilig, aber wie ich schon sagte, vor allem anstrengend.*



Mein Name ist Rosalie Carmichael, aber ich werde lieber einfach Rosie genannt. Rosalie finde ich nämlich ganz schön hässlich. Ich wohne in Carlisle, das ist eine der kleineren Städte in Großbritannien, in einer kleinen Mietwohnung, zusammen mit meinem Vater Tom und meinem Hund Bubbles. Meine Mutter Evaline ist gestorben, als ich dreizehn war, sie fehlt mir jeden Tag mehr. Ich gehe in die letzte Klasse der Oberstufe, mein Leben ist todlangweilig. Vielleicht liegt es ja an mir oder an den Leuten um mich herum oder an der Stadt selbst, dass es hier so langweilig ist, keine Ahnung. Ich persönlich glaube, es liegt eher an der Stadt, denn wenn ich tagsüber oder nachts auf unserem Balkon sitze, höre und sehe ich viele Autos, aber die halten fast nie an. Sie fahren einfach weiter und lassen die Stadt hinter sich, als existiere sie gar nicht. Mein Gott, wie sehr ich mir wünsche, ich könnte das auch: Die Stadt mit allem was dazugehört hinter mir lassen. Ich werde es auch können. Nur noch einen Tag, dann bin ich achtzehn.

*Frei.*

Noch ein Tag, dann bin ich hier weg. Weg von diesem Haus, von dieser Stadt, raus aus diesem Land.

*Noch ein einziger Tag*, denke ich bei mir, während ich meinen Koffer anstarre, der schon seit Wochen neben meinem Bett steht. Mein Plan für die Zukunft ist ganz simpel: weggehen. Das Flugticket habe ich schon in meinem Geldbeutel. Mein Ticket in die Freiheit, das einzige, woran ich im Augenblick denken kann.

Nachdem ich widerwillig endlich aufgestanden bin, taumele ich ins Badezimmer. Dem Spiegel versuche ich auszuweichen, weil ich schon weiß wie furchtbar ich aussehe. Ich drehe den Wasserhahn auf, lasse einen kalten Strahl über meine Hände laufen. Nachdem ich mir etwas Wasser ins Gesicht gespritzt habe, drehe ich den Hahn wieder zu und taumele zurück in mein Zimmer. Auf dem Gang begegne ich meinem Vater, keiner von uns ist ein Morgenmensch, also nicken wir einander nur zu. Mein Vater und ich haben uns seit dem Tod meiner Mutter ziemlich voneinander entfremdet. Wir haben ihren Tod fast auf dieselbe Weise verarbeitet, nämlich, indem wir uns zurückgezogen und Mauern um unsere Herzen errichtet haben.

*Alles hat sich geändert, Mam. Alles.* Der Gedanke an meine Mutter bringt mich für einen Augenblick aus dem Konzept.

Nach ihrem Tod gab es keinen, mit dem ich über meine Gefühle reden konnte, die ich tief in mir verbarg. Keiner kannte mich so gut wie sie, ich fühlte mich unglaublich einsam. In der Schule sahen mich die Lehrer ständig mitleidig an, sie fanden mich bedauernswert und behandelten mich deswegen auch anders als die anderen Schüler. Jeden Tag taten sie es wieder. Meine Noten wurden langsam schlechter, mit der Zeit verlor ich mich selbst in Gefühlen wie Wut, Trauer und Schmerz. Ich war wütend auf meine Mutter. Wie konnte sie mich nur hier alleine lassen? Trauer ließ mich unzählige Nächte nicht schlafen. Und

dann war da der Schmerz. Das war ein Gefühl, das ich nur allzu gut kannte. Jedes Mal, wenn mich ein Lehrer oder eine Lehrerin ansah, bekam ich einen Stich im Herzen, der die schmerzliche Erinnerung immer wieder in meinem Kopf hochkommen ließ. Ich konnte das nicht länger aushalten und brach zusammen.

Sobald ich wieder in meinem Zimmer bin, öffne ich den Schrank, um meine Kleider zusammenzusuchen. Ich entscheide mich schließlich für meine viel zu alte dunkelblaue zerrissene Jeans – ich hätte sie eigentlich längst aussortieren müssen – einen dünnen hellgrauen Wollpulli und meine flachen schwarzen All Stars. Ich schaue rasch in den langen Spiegel an meiner Schranktür und denke bei mir: Wie gut du heute wieder aussiehst, Rosie. Ich starre einer blassen Reflexion meiner selbst entgegen und muss an eine Mischung aus Troll und Zombie denken. Wegen der vielen Hexen haben meine hellbraunen Haare etwas von einem Vogelnest, mein Gesicht sieht erschöpft aus, als hätte ich die ganze Nacht kein Auge zugetan. Schwere dunkle Ränder unter meinen grünen Augen betonen meine Erschöpfung.

*Klasse, du rockst echt diesen Troll-meets-Zombie-Stil.*

Während ich etwas Ordnung in meine Haare zu bringen versuche – das hat eh keinen Sinn – höre ich meinen Vater rufen, es sei kurz vor acht. Zeit, zur Schule zu gehen. Ich eile in die Küche, nehme schnell meinen Rucksack und mein Handy vom Tisch, streichle Bubbles über den Kopf, meinem Vater gebe ich einen Kuss auf die Wange.

„Bis nachher, Paps“, rufe ich auf dem Weg zur Tür.

„Bis nachher, Rosalie“, höre ich noch, bevor ich die Tür hinter mir zuziehe.

*Rosalie* ... Ich schüttelte den Kopf. Mein Vater ist vermutlich der einzige, bei dem es mich nicht stört, dass er mich Rosalie nennt. Wenn er Rosalie sagt, klingt es so ... normal.

Während ich die Treppe nach unten gehe, suche ich in der Po-Tasche meiner Hose nach meinem Kopfhörer, stöpsle ihn in mein Handy und klicke auf ‚Man Down‘. Erschöpft von den zehn Etagen, an die ich mich auch nach vier Jahren immer noch nicht gewöhnt habe, haste ich zum Fahrradschuppen, aus dem ich mein verrostetes blaues Rad herausnehme. Einer der Vorteile dieses Appartements ist, dass die Schule wirklich derart in der Nähe ist, dass ich mit dem Rad nach fünf Minuten – und ich radle wirklich langsam – schon da bin, was echt praktisch ist, wenn man es mit meinem besten Freund Ethan vergleicht, der ungefähr eine Stunde im Bus sitzen muss, um zur Schule zu kommen. Während ich am Park entlangradle, stelle ich die Musik lauter, damit ich sie besser hören kann. Die ersten Klänge eines neuen Liedes, ‚Notion‘, dringen mir in die Ohren. Leise summe ich mit. Dabei schaue ich mir die Bäume an, deren Blätter langsam hier und da braun werden. Bald ist Herbst.

Ich mag den Herbst, meine schönsten Erinnerungen verbinde ich mit dieser Jahreszeit. Ich erinnere mich, dass meine Mutter, als ich sieben war, immer warmen Kakao mit Sahne und kleinen Marshmallows für mich machte. Sie buk auch Plätzchen und Kuchen, die ich verzieren durfte. Verzieren bedeutete meistens eher, dass ich eine

Matschpampe daraus machte, aber ich hatte die Zeit meines Lebens.

Meine Mutter war ein richtiger Engel gewesen.

*War.*

Sie war 36 Jahre alt und Feuerwehrfrau – und was für eine – aber sie war vor allem auch eine gute Mutter. Vor vier Jahren war in unserem Haus ein Brand ausgebrochen, meine Mutter wusste natürlich, wie sie die Situation angehen musste. Sie war so darauf bedacht, Dinge mit emotionalem Wert wie Fotos und Videos zu retten, dass sie vergaß, sich selbst zu retten. Sie zog sich schwere Brandverletzungen zu, an denen sie am folgenden Tag schließlich starb. Ich vermisse sie. Jeden Tag aufs Neue.

Während meine Gedanken nach und nach ins Hier und Jetzt zurückkehren, sehe ich in einiger Entfernung einen Bus mit der Nummer 79.

*Ethans Bus.*

Ich fahre zur Haltestelle und warte, bis Ethan aussteigt. Er hat, wie ich, Kopfhörer im Ohr. Einer der Gründe, weshalb er mein bester Freund ist, weil wir beide große Musikfans sind. Als er mich beim Aussteigen bemerkt, setzt er seinen typischen Ich-hasse-Schule-was-mache-ich-hier-Blick auf. Ich lache ihn an und er rennt auf mich zu.

„Na, auch so viel Lust auf heute? Wir haben prima Wetter, stimmt’s, Bleichgesicht?“, fragt er frotzelnd.

„Ach, halt den Mund, Dumpfbacke“, lache ich.

„Autsch, das tat weh, Rosie“, sagt er, indem er sich theatralisch die Hand aufs Herz legt und mich wie ein begossener Pudel anschaut.

Ethan ist für mich wie ein großer Bruder. Seine und meine Eltern waren seit Jahren befreundet, und als meine Mutter starb, war er der einzige, der wirklich für mich da war, und das ist er nach der langen Zeit immer noch. Wir gehen den restlichen Schulweg zusammen. Ich höre ihm zu, während er von einem neuen Lied erzählt, an dem er gerade arbeitet. Er ist nämlich in einer Band, genannt ‚The City Royals‘. Ethans dunkelblaue Augen leuchten jetzt. Das tun sie immer, wenn er über Musik redet. Als wir in der Schulhalle stehen, sage ich ihm, ich müsse noch ein paar Bücher in mein Schließfach legen. Er umarmt mich flüchtig, dann kämpfe ich mich die Holztreppe nach oben und denke mir: *Diese Treppen werden irgendwann noch mein Tod.*

### 3

Nachdem ich mich durch eine Schülertraube hindurchgezwängt habe, sehe ich David, einen Klassenkameraden, vor meinem Spind stehen und wundere mich, was er da um alles in der Welt tut. Während ich ein paar Bücher in mein übervolles Schließfach stopfe, frage ich David, welche Unterrichtsfächer wir heute haben.

„Dir auch einen guten Morgen, Rosalie. Mir geht es prima. Nett, dass du fragst“, merkt er an.

„Ich heiße Rosie. Welche Fächer?“, frage ich mit irritiertem Blick.

„Chemie, Religion, Physik und Kunst“, antwortet er seufzend.

„War das jetzt wirklich so schwierig?“, frage ich ihn zum Spaß.

„Du bist ... unmöglich, Rosalie.“

„Ich heiße Rosie und das weiß ich!“ rufe ich, während ich mich abmühe, meinen Spind abzuschließen. Dann drehe ich mich um in Richtung Chemiezimmer. Auf dem Weg ziehe ich mir die Kopfhörer aus den Ohren, eiere in den Klassenraum und setzte mich auf meinen Platz, ganz hinten links in der Ecke. Dabei spüre ich Herrn Porters Blick genau in meinem Rücken und als ich mich umdrehe, sehe ich, wie er mich mitleidig anstarrt.

*Nicht schon wieder.*

Ich ignoriere seinen Blick, Ethan sieht mich verständnisvoll an, bemerke ich. Ich bekomme einen leichten Stich im Herzen, den ich lieber nicht beachte, was mir aber nicht gelingt.

Die Stunde war erstaunlich schnell vorbei, was bestimmt daran lag, dass ich die ganze Zeit mit Kate geplaudert habe. Kate und ich haben uns seit unserer ersten Begegnung prima verstanden, seitdem ist sie eine sehr gute Freundin.

Die nächste Unterrichtsstunde ist Religion. Routiniert schlendere ich zum Reli-Zimmer: ein kleines Zimmer am Ende des Gangs, wo es für Leute wie mich, das heißt mit Klaustrophobie, nicht sonderlich angenehm ist. Ich finde Religionsunterricht totale Zeitverschwendung, aber es ist in dieser altmodischen katholischen Schule ein Pflichtfach, darum bleibt mir nichts anders übrig, als es einfach zu akzeptieren. Nachdem ich mir eine Stunde lang irgend

so eine Wundergeschichte angehört habe, bin ich unheimlich dankbar, als der Gong ertönt und ich endlich aus diesem beengten Raum herausdarf. Draußen hole ich sofort tief Luft und gehe direkt zu Ethan hinüber, der etwas weiter drüben steht. Plötzlich spüre ich etwas an meiner Schulter. Vor Schreck schreie ich laut auf, drehe mich um und erkenne Kim.

„Keine Panik, Rosie“, sagt sie und hält die Hände in die Luft, als ob sie sich ergeben würde.

„Mensch Kim, erschreck mich doch nicht so“, antworte ich, während ich eine Hand auf mein Herz lege, um sein Pochen zu spüren und um es zu beruhigen. Ich hasse es, ich wiederhole, ich hasse es, wenn Leute mich einfach so anfassen oder mir zu sehr auf die Pelle rücken. Ich kriege dann Klaustrophobie und erschrecke mich zu neunzig Prozent wirklich (fast) zu Tode.

„Du kommst doch morgen auch auf die Feier, oder?“, fragt Kim, ihre smaragdgrünen Augen leuchten erwartungsvoll.

Ähm ...

*Feier?*

„Rosie, das ist nicht dein Ernst, ich habe die Feier seit Wochen geplant und mir richtig viel Mühe gegeben, entgegenet sie. Ihre Augen flehen mich geradezu an, zur Feier zu kommen.

Morgen gehe ich weg. Natürlich kann ich vorher dort noch kurz vorbeischaun. Das kann ja nicht schaden, oder?

Plötzlich stecke ich ein in einem Zwiespalt mit mir selbst, doch dann wird mir klar, dass Kim ja noch vor mir steht.



„Ähm, ich überleg's mir noch“, murmele ich schließlich.

„Rosie, ich erwarte dich dort, auch wenn's nur für fünf Sekunden ist. Deine Anwesenheit ist Pflicht“, sagt sie in dem für sie typischen Du-tust-was-ich-sage-Ton. Ich grinsse, dann dreht Kim sich um und geht zu Kate. Ich kriege noch mit, dass es um die Feier geht, als Ethan auf einmal von mir wissen will, ob es mir auch gut gehe, ich sähe seiner Ansicht nach noch blasser aus als sonst.

„Ja, alles prima, mir ist nur etwas schwindelig.“

„Willst du dich kurz hinsetzen?“, fragt er besorgt.

Auf einmal verschwimmt alles vor meinen Augen, Ethans Stimme wirkt weit weg.

„Du, mir ist plötzlich so schwindelig ...“ versuche ich noch herauszubringen, bevor mein Körper nachgibt und ich spüre, dass ich gerade noch rechtzeitig von zwei Armen aufgefangen werde, bevor ich auf den Boden falle. Dann wird alles schwarz.

#### 4

Als ich aufwache, liege ich in meinem eigenen Bett. Ethan sitzt auf dem Stuhl neben meinem Bett und federt hoch.

„Na, Bleichgesicht, gut geschlafen?“, fragt er, um die Atmosphäre etwas aufzulockern.

„Ich habe herrlich geschlafen, Dumpfbacke“, antworte ich mit einem leicht gezwungenen Lächeln, das eher wie eine Grimasse aussieht.

„Was ist eigentlich passiert?“ frage ich, während ich versuche, mich aufzurichten.

„Du bist in Ohnmacht gefallen. Natürlich kamen meine starken, muskulösen Arme gerade recht, um dich aufzufangen“, grinst er.

„Macho“, versuche ich subtil herauszubringen und hüstele ein wenig dabei.

Ich werfe einen Blick auf meine Armbanduhr, die sieben Uhr anzeigt.

„Hab ich so lange geschlafen?“, frage ich erschrocken.

„Dein Körper hatte den Schlaf anscheinend dringend nötig.“ Dabei blickt er mich ernst an. Weil er so ein besorgtes Gesicht macht, überlege ich einen kurzen Moment, ob ich ihn in meinen Plan einweihen soll, entscheide dann aber doch, meinen Mund zu halten.

*Er würde alles nur noch schwerer machen, als es schon ist. Es ist besser so.*

„Mir geht's gut“, aber ich sehe ihm an, dass ich nicht sehr überzeugend klinge. Ethan will anscheinend nicht weiter darauf eingehen, den Rest des Abends reden wir über alles Mögliche. Währenddessen werfe ich ab und zu einen Blick auf mein Handy. Mein Vater hat mir eine SMS geschickt: Er muss Überstunden machen, wird also sehr spät nach Hause kommen.

*Armer Paps.*

Ethan schlägt vor, mir stattdessen Gesellschaft zu leisten und wir beschließen, drei Pizzen zu bestellen, damit mein Vater eventuell die Reste aufessen kann, wenn er heimkommt. Während wir essen, schauen wir uns zusammen meinen Lieblingsfilm an.

„Du machst mit noch verrückt mit deinen Filmen, Rosie“, stöhnt Ethan, als ihm klar wird, dass ich ‚Sweet Home Alabama‘ eingelegt habe. Ich bin ja so verliebt in Josh Lucas. In seinen Augen kann man buchstäblich ertrinken.

„Erstens“, sage ich ein bisschen chefmäßig, „bist du schon verrückt und zweitens bist du in meinem Haus, also gelten hier meine Regeln. Nicht meckern, sondern essen und gucken.“

„Aye, aye, Käpt’n“, salutiert Ethan und zwinkert mir zu.

Idiot, denke ich lachend. Die erste Szene beginnt, während wir jeweils mit einem Stück Pizza in der Hand andächtig auf den Fernseher schauen.

Als der Film zu Ende ist, ist es fast Mitternacht, ich liege mit dem Kopf auf Ethans Schoß. Ich bin so schrecklich müde, obwohl ich fast den ganzen Tag geschlafen habe und höre Ethan noch flüstern: „Schlaf gut Rosie, träum was Schönes.“

Ich will gerade ‚Du auch‘ murmeln, sinke aber vorher schon in einen tiefen Schlaf.

Plötzlich werde ich vom Sonnenlicht geweckt, das durch die Fenster ins Zimmer hineinfällt. Ich schaue auf meine Armbanduhr, es ist sieben Uhr. Mein Kopf liegt immer noch auf Ethans Schoß.

*Armer Kerl. Er hat sicher nicht gerade gut geschlafen in dieser Position.*

Ohne mich groß zu bewegen, weil ich Ethan sonst aufwecken würde, versuche ich mich aufzurichten. Das funktioniert aber nicht, er macht auf einmal die Augen auf.

„Heey“, macht Ethan und streckt sich.

„Ein besonderer Tag heute, stimmt's?“, sagt er dann.

„Ah, ja?“, frage ich, als hätte ich keine Ahnung, wovon er redet.

„Ah, ja“, antwortet er mit einem fetten Grinsen.

„Herzlichen Glückwunsch, Rosie“, sagt er und zieht mich an sich, um mich zu drücken.

Jetzt kommt auch mein Vater ins Wohnzimmer herein.

„Guten Morgen, Paps“, begrüße ich ihn lächelnd.

„Gratuliere dir, meine kleine Rose“, antwortet er, während er mir ein goldenes Schächtelchen hinschiebt.

„Auch wenn du jetzt achtzehn bist, wirst du doch immer mein kleines Mädchen bleiben“, sagt er verlegen.

„Evaline ... deine Mutter wäre stolz auf dich gewesen“, fügt er stammelnd hinzu und ich bemühe mich nach Kräften, nicht traurig zu werden, als ich ihren Namen höre.

Ich öffne die Schachtel, in der eine Silberkette mit einem Anhänger liegt: eine kleine Rose mit Flügeln.

„Die ist wunderschön, Paps.“ Ich nehme ihn fest in die Arme.

Er hilft mir, die Kette anzulegen. Ich renne gleich in mein Zimmer, um mich im Spiegel zu betrachten.

„Sie ist perfekt“, rufe ich von dort.

Ethan geht auf mich zu, er hält ebenfalls eine Schachtel in den Händen.

„Dampfbacke, was ist denn das?“, frage ich ihn neugierig und deute auf seine Hände.

„Ein Geburtstagsgeschenk für dich“, antwortet er mit schiefem Lächeln, „los, mach schon auf.“

Ich schaue auf den Ring, den ich vor ein paar Wochen beim Juwelier entdeckt hatte. Es war ein feiner Silberring

mit einem Mondstein in Form eines Mondes, aber er war leider etwas zu teuer gewesen.

„Ethan, von was hast du den denn um Himmelswillen bezahlt?“, frage ich ihn, während er mir den Ring ansteckt.

„Na, hab ein bisschen gespart und mir etwas hinzuverdient“, antwortet er.

„Ich finde ihn phantastisch.“ Ich spüre, dass ich ein breites Grinsen im Gesicht habe.

Danach frühstücke ich mit meinem Vater und Ethan. Bevor ich zur Schule gehe, ziehe ich mich noch rasch um. Ich werfe einen Blick in den Spiegel und sehe – wie so oft – blass und müde aus. Ein wenig später ruft Ethan, dass wir jetzt los müssen. Ich eile zu meinem Vater, drücke ihn und sage noch einmal Danke für das Geschenk. Dann gehen Ethan und ich die ach so anstrengenden Treppen nach unten und sind auf dem Schulweg. Dort angekommen, gehen wir beide unserer Wege, weil wir heute kein einziges Fach zusammen haben.

Der Unterricht ist zu meinem größten Erstaunen nur so vorbeigeflogen. Ich fahre mit dem Rad nachhause und bin mir dessen bewusst, dass dies das letzte Mal ist. Als ich zu Hause bin, ist es fünf Uhr. Ich gehe in Gedanken die folgenden Stunden durch. Ich werde doch noch kurz bei Kim vorbeischauen, bevor ich gehe.

*Nur für einen Moment.*

Mein Vater kommt in circa zwei Stunden nach Hause, Kims Feier fängt um neun Uhr an, mein Flug geht um elf Uhr, aber ich muss vor viertel nach zehn eingecheckt

sein. Je länger und je mehr ich nachdenke, umso nervöser fühle ich mich.

*Bald ist es so weit.*

Ich beschließe, schnell die letzten Sachen einzupacken, bevor ich für mich und meinen Vater Abendessen mache.

Meinen Vater hier alleine zu lassen, ist eines der schwierigsten Dinge, wirklich. Ich war nicht die einzige, die sehr unter dem Tod meiner Mutter gelitten hat. Mein Vater verlor nicht nur seine Frau, sondern auch einen Teil seiner selbst, was ich nur allzu gut verstand.

Als mein Vater nach Hause kommt, essen wir gemeinsam zu Abend, während ich von Kims Feier erzähle. Mein Vater ermuntert mich gleich, hinzugehen, schließlich ist es mein achtzehnter Geburtstag und ich müsse an so einem besonderen Tag doch feiern. Nach dem Essen mache ich mich fertig, ich ziehe eine hautenge Jeans und darüber einen schwarzen Pulli an. Der Blick auf die Uhr sagt, dass es inzwischen schon halb neun geworden ist.

*Das ging schnell, denke ich, viel zu schnell.*

Ich schaue noch ein letztes Mal in den Spiegel, betrachte die Kette, die mir mein Vater heute gegeben hat.

*Jetzt ist es soweit.*

Ich gehe zu Bubbles, der auf der großen, weichen Matte im Wohnzimmer liegt und lege mich einen kurzen Moment neben ihn, um ihn zu knuddeln.

„Ich werd dich vermissen, Kleiner.“

Dann gehe ich zu meinem Vater. Auch ihn schließe ich fest in die Arme und muss ganz schön an mich halten, damit ich nicht in Tränen ausbreche.

„Viel Spaß, Rosalie“, höre ich noch, bevor ich zur Tür heraus bin.

Sobald ich sie ins Schloss fallen hören, kommen mir die Tränen. Schritt für Schritt gehe ich die Treppe mit meinem Koffer in der Hand nach unten.

*Lebewohl.*

## 5

Ich gehe zu Kims Haus, man hört schon von Weitem laute Musik. In der Auffahrt sehe ich, dass das Haus mit Girlanden und Lichtern verziert ist.

*Kim hat sich wirklich viel Mühe gegeben.*

Plötzlich zweifle ich, ob ich tatsächlich hineingehen will.

Wenn ich gleich alle sehe, will ich dann überhaupt noch weggehen?

Ich spüre, dass mir schon wieder die Tränen kommen und beschließe, lieber nicht hineinzugehen.

*Es ist besser so.*

Ich mache kehrt und gehe zum Flughafen, der ist nämlich in der Nähe. Ich schätze circa zwei Kilometer? Ich schlendere durch die Straßen, die wenigstens ein bisschen von Laternenmasten beleuchtet werden. Das einzige, was ich höre, ist das Geräusch der Röllchen unter meinem Koffer. Ich fühle mich schrecklich und die ersten Tränen laufen jetzt über meine Wangen.

Ich gehe weiter, obwohl ich eigentlich laufen müsste. Warum gehe ich?

Tränen laufen mir über die Wangen, das Licht einer Straßenlaterne blendet mich.

Was ist passiert?

Auf einmal habe ich tausend Fragen im Kopf und weiß auf keine von ihnen eine Antwort. Ich habe Herzklopfen, meine Lungen brennen, ich spüre, wie sich meine Beinmuskulatur bei jedem Schritt, den ich mache, verkrampft. Trotzdem gehe ich weiter, ohne wirklich zu wissen, warum. Ich gehe und gehe, als hinge mein Leben davon ab.

„Rosie?“, höre ich aus der Ferne, und plötzlich ist alles wieder da.

*Ich gehe fort*, denke ich und renne los.

Hinter mir höre ich eine Stimme, die mir bekannt vorkommt.

*Ethan?*

„Rosie?“

*Ethan.*

Ich bleibe stehen, drehe mich um. Ethan steht vor mir.

„Rosie? Wohin gehst du hin? Wieso hast du einen Koffer...?“, fragt er mich perplex.

„Ich geh fort von hier“, stammele ich.

„Aber wohin denn?“ fragt er verständnislos.

„Fort von hier. Ich halte es hier nicht mehr aus. Ich ...“

Aber mein Erklärungsversuch hat wenig Erfolg, das Schweigen danach fühlt sich an wie eine Ewigkeit. Wir stehen etwa fünf Meter voneinander entfernt, als Ethan einfach auf mich zuläuft. Er zieht mich zu sich heran, begräbt mich geradezu in seinen Armen und da passiert es. Mir kommen die Tränen und ich spüre, wie mein Herz in tausend kleine Teile zerbricht.



„Ethan“, schluchze ich, er drückt mich noch fester an sich.

„Ich weiß, dass du diese Stadt nicht ausstehen kannst und ich verstehe ja ...“ sagt er mit gerunzelter Stirn. Ich sehe ihm an, dass er nach den richtigen Worten sucht.

Natürlich versteht er mich, er hat mich schon immer verstanden.

*Immer.*

Dann lässt er mich los. Mit unendlich viel Mühe stammele ich ‚Lebewohl‘. Durcheinander wie ich bin, drehe ich mich um und gehe weiter, ohne mich noch einmal umzuschauen. Es kostet mich alle Kraft der Welt, nicht zu Ethan zurückzugehen und mein Herz sagt mir, dass ich ihn verloren habe.

Nachdem ich ungefähr zwanzig Minuten so gegangen bin, sehe ich in der Ferne ein Schild, auf dem in Großbuchstaben Carlisle Airport steht.

*Ich bin fast da.*

Ich gehe durch die Drehtür, bleibe vor dem Bildschirm stehen, auf dem sämtliche Flüge mit ihren Zeiten angekündigt werden. Viele sind es nicht, es ist nur ein kleiner Flughafen. Mein Flug geht um elf Uhr, ich muss bei Gate 18 sein. Meine Armbanduhr zeigt kurz nach zehn an.

*Noch eine Stunde.*

Ich begeben mich zum Schalter, gebe meinen Koffer auf. Dann gehe ich Richtung Sicherheitskontrolle – die ich immer furchtbar finde – und lege mein Handy, meinen iPod zusammen mit meiner Jacke in einen gesonderten Behälter. Danach signalisiert mir die Hostess, dass ich

durch den Sicherheitsscan gehen darf. Nachdem ich durch die Kontrollschranke gegangen bin, suche ich mir ein Café und warte ab, bis ich an Bord darf. Ich schalte mein Telefon an und sehe, dass ich eine neue Nachricht bekommen habe. Sie ist von Ethan. Ich will sie jetzt nicht lesen, weil ich weiß, dass ich, falls ich es tue, nichts anderes will, als zu ihm zu gehen. Also schalte ich mein Handy wieder aus, lasse meine Gedanken zu Ethan wandern. Als ich wenig später auf die Uhr schaue, sehe ich, dass es inzwischen viertel vor elf geworden ist.

*Zeit zu gehen.*

Ich nehme meine Tasche und schlendere zum Gate. Je mehr ich mich dem Gate nähere, umso schneller klopft mein Herz. Ich stelle mich ans Ende der Warteschlange und bekomme vor lauter Nervosität feuchte Hände. Bei jedem einzelnen Schritt kommt mir der folgende anstrengender vor.

„Guten Abend“, begrüßt mich eine Hostess im freundlichen Ton.

Ich versuche, ein Wort herauszubringen, aber es gelingt mir nicht, also schenke ich ihr ein Lächeln.

„Schönen Flug.“

„Danke“, kann ich gerade noch sagen.

Während ich durch den Gang laufe, suche ich auf dem Flugticket nach meiner Sitzplatznummer. Rechts unten in der Ecke lese ich 37 D.

*Rosie, du machst das jetzt wirklich.*

*Mam, tue ich wirklich das Richtige?*

Fragen schießen mir durch den Kopf. Nach wenigen Minuten sehe ich das Flugzeug. Mir ist, als könnten meine

Beine mein Gewicht nicht mehr tragen und ich jeden Moment in die Knie gehen. Mit zusammengekniffenen Augen suche ich nach Sitz Nummer 37 D. Als ich die richtige Reihe gefunden habe, sitzt da bereits ein Junge in der Mitte.

„Welchen Buchstaben hast du?“, fragt er mich freundlich, während ich noch ein paar Sachen in meine Tasche stecke.

„D“, flüstere ich, weil mein Hals sich auf einmal ganz trocken anfühlt.

„Dann sitzt du am Fenster“, sagt er und steht auf. „Ich heiße Ian.“

Und dann sehe ich es, in dem Moment, als ich ihm in die Augen schaue. Seine Augen – dunkelblau. Genau wie die von Ethan.

*Ethan.*

Ich schüttele den Kopf, als würde ich damit auch den Gedanken an Ethan wegschütteln, räuspere mich und erzähle dem Jungen, dass ich Rosalie heiße.

„Rosalie“, wiederholt er, „hübscher Name.“

„Oh, eigentlich fände ich es schöner, wenn du mich einfach Rosie nennst.“

„Rosie“, wiederholt er langsam, „schön, dich kennenzulernen.“

Ich lächele verlegen, setze mich auf meinen Platz. Inzwischen schaue ich nach draußen, atme ein paar Mal tief ein und aus.

*Weiteratmen.*

Der Pilot sagt jetzt etwas über den Lautsprecher, er wünscht uns einen angenehmen Flug. Das Flugzeug

nimmt Fahrt auf, ich weiß, dass es gleich soweit ist. Nach wenigen Sekunden habe ich so ein Kribbeln im Bauch, ein vertrautes Gefühl macht sich in mir breit. Das Gefühl, wenn das Flugzeug, das gerade den Boden verlassen hat, in die Luft steigt. Das Gefühl der Freiheit. Während ich aus dem Fenster schaue, denke ich an meinen Vater, an Bubbles und an Ethan.

*Es tut mir leid, aber ich musste gehen.*

Und es stimmt, ich musste tatsächlich weg. Ich habe es in dieser Stadt nicht mehr ausgehalten. Zu viele schmerzhafteste Erinnerungen.

*Auch dir zuliebe, Mama, denke ich, während ich mir das beleuchtete Carlisle ansehe.*

Meine Mutter hatte immer gewollt, dass ich meinen Träumen folge, die Welt entdecke und Dinge tue, die sie nie hatte tun können. Ich gehe nicht nur wegen mir weg, sondern auch für sie. Nach ihrem Tod war es, als lebe ein Teil von ihr in mir weiter, und ich sah es als meine Pflicht an, die Dinge, von denen sie geträumt hatte, eines Tages zu tun. Ich stöpsle den Kopfhörer in mein Handy, scrolle durch meine Musikbibliothek und entscheide mich für ‚Gravity‘ von Eden. Ich schließe die Augen und gebe mich meinen Gedanken hin, wobei ein ganz bestimmter ständig in mir aufkommt. Ich bin frei.

*Endlich.*





17 Jahre, Euskirchen

---

*Simone Dahmen*

Wohnungssuche

*für Ling Na*

Wie ihre Hand gerade warm sein konnte, war mir ein Rätsel. Meine eigene war klamm von dem scharfen Wind draußen, der kalten Novemberregen auf alles drückte, was nicht von ihrem gelben Regenschirm geschützt gewesen war.

Als sich die Türen der U-Bahn hinter uns schlossen und den stürmischen Novemberabend aussperrten, hatte sie den Regenschirm geschlossen und die freigewordene Hand hatte sich direkt in meine vor Kälte zitternde geschoben. Ohne sich von zurückgebliebenen Regentropfen irritieren zu lassen, hatte sie zugepackt.

Ich ließ mich erschöpft auf einen freien Sitz fallen und zog sie mit, sodass sie vor mir stand und munter auf mich herunterblickte.

„Du brauchst echt einen guten Mantel.“ brach sie sanft die relative Stille.

Ich hatte nicht gemerkt, dass meine Zähne klapperten, aber meine Kiefermuskeln entkrampften sich erheblich, als sie mich an sich zog und den freien Arm samt Regenschirm um mich legte. Als nächstes würde sie mir einen Kuss auf die Haare drücken. Da war es auch schon.

Dabei hatte sie ja recht. Seitdem ich aus meinem langjährigen Lieblingsmantel herausgewachsen war, was für eine asiatisch-stämmige Person durchaus keine schlechte Leistung war, hatte ich mir nie eine andere dicke Jacke besorgt. Aber im November noch in einer Sweatshirt-Jacke herumzulaufen und sich durchnässen zu lassen, war dann sogar mir zu riskant.

Ich seufzte und freute mich darauf, diesen Winter weniger wegen Kälte als wegen Nikotin-Mangel zu zittern.



Damals in der Schule hatte das noch etwas anders ausgesehen. Es war dieselbe U-Bahn Linie gewesen, aber am anderen Ende der Stadt. Ein viel zu heißer Morgen im April, die Feuchtigkeit der vergangenen Frühlingsnacht noch in der Luft hängend und dunkle Wolken am morgendlich belichteten Himmel.

Die drohende Wolkenfront passte zu meiner Montagstimmung, und die schwüle Feuchtigkeit, die von den Straßen kommend die Luft verdickte, unterstrich die Schwere der verschwendeten Ferien, die hinter mir lagen. Mit derart düsterem Gedankengut stand ich an der Straßenbahn-Hauptachse und wartete auf die Linie zur Schule.

Wie mir in dem Getümmel von Pendlern, Senioren und Mitschülern der gelbe Regenschirm ins Auge gefallen war, konnte ich nie sagen. Doch da war er, fröhlich an ihrer Hand baumelnd. Normalerweise war ich mit meiner ausländischen Erscheinung in einer Menschenmasse ein auffälliges Augenmerk. Doch obwohl sogar der Regenschirm nichts Besonderes war, fiel sie mir auf.

Plötzlich befürchtend, dass ich sie in der Menschenmasse verlieren könnte, wühlte ich mich durch eine Gruppe grauer Panther in ihre Richtung. Mit Ellenbogenhieben links und rechts schaffte ich es Minuten später, mich in der gleichen Tür hineinzuschieben, in die sie eingestiegen war.

Wie sie dann zwei Mitschüler weiter, mir den Rücken zugewandt und aus dem Fenster auf vorbeifliegende Gebäude stierend, vor mir stand, fragte ich mich, ob ich die Sweatshirt-Jacke heute wirklich brauchen würde. Ob

es an ihr lag, an meinem unruhig schlagenden Herzen oder an der ungewöhnlich erdrückenden Temperatur, mir war heiß.

Als dann endlich die Haltestelle meiner Schule die Bahn zu einem quietschenden Halt brachte, presste die Menschenmenge mich aus der Doppeltür. Für einen kurzen Moment verlor ich sie aus den Augen, und fühlte mehr Stress als nur eine halbe Stunde zuvor, als ich verspätet das Haus verlassen hatte. Mir rann es heiß und kalt den Rücken herunter, während ich von der Haltestellenplattform taumelte und mich in Richtung Schule wandte. Die Bahn fuhr durch mein Blickfeld und ich hoffte, einen gelben Regenschirm hinter den Scheiben zu sehen.

Tatsächlich sah ich den Regenschirm nicht, bevor er gegen meine Brust prallte. Wie genau das anatomisch passieren konnte, ist mir unklar, aber anscheinend hatte sie mich überholen wollen und ich mich genau in diesem Moment in ihren Regenschirm gedreht.

Sie entschuldigte sich nicht, ich hatte es ehrlich gesagt auch nicht erwartet, sondern schritt unbeirrt weiter. Auch sie bog in die Schuleinfahrt, und ich folgte, unsicher, ob ich zu ihr aufschließen und ein Gespräch anfangen sollte oder nicht.

Im Schulgebäude wurde ich rasch von meinen wenigen Freunden in Anspruch genommen, und verlor sie schon wieder. Diesmal bereitete mir dies aber erheblich weniger Unbehagen als bei der Straßenbahn. Wenn sie in der Schule war, würde sie hier bestimmt noch bis zur nächsten

Pause bleiben. In der Zeit konnte ich sie finden. Vor allem wenn, wie ich gerade erfuhr, meine erste Stunde ausfiel.

Unsicher, wo ich mit meiner Odyssee anfangen sollte, schritt ich aus einer der Flügeltüren der Schule in Richtung der Raucherecke. In just diesem Moment jedoch schob sich eine blonde Silhouette durch die danebenliegende Tür ins Gebäude.

Von Erkenntnis getroffen, wirbelte ich herum, wobei mir die wegen Hitze hochgebundenen Haare um die Ohren flogen. Ich starrte für einen Moment unschlüssig die Silhouette an, wie sie das Foyer durchquerte, bis ich mich anschickte, ihr zu folgen. Ja gut, vielleicht hätte ich davor durch die Türe wieder hereintreten sollen.

Mit einer tauben Nase holte ich also zu ihr auf, was immerhin der Weg zum Sekretariat war, und stand, weiterhin ohne ein Wort mit ihr gewechselt zu haben, daneben, wie sie die Sekretärin fragte, „wo zum Arsch denn die Toiletten wären.“

Daraufhin wurde ihr angepisst mitgeteilt, dass ihre Freundin ihr das doch zeigen könnte. Damit lag der Blick der Sekretärin dann auf mir. Und bevor noch eine von den beiden die Blutspuren unter meiner Nase kommentieren konnte, nickte ich ambitioniert und winkte ihr zu, mir zu folgen.

Wie ich so neben ihr her durch das Schulgebäude lief, war ich einerseits froh, dass mir die Sekretärin den Aufwand des Vorstellens erspart hatte und andererseits genau deswegen peinlich beklemmt. Trotz zentral-gesteuerter Klimaanlage war mir unangenehm heiß mit ihr neben

mir und ich war mehr als erleichtert, vor den Toiletten stehen bleiben zu können.

Freudig erregt, dass ich nun alleine sein würde und mich fragen könnte, was ich eigentlich von ihr wollte, schaute ich zu ihr auf. Doch sie regte sich nicht, selbst der Regenschirm war noch unverändert unter ihrem Arm eingeklemmt. Dieser war seltsamerweise von einer dunklen Strickjacke überdeckt. War ihr denn nicht heiß, wollte ich mich wundern, bis ich mich erinnerte, dass ich meine Sweatshirt-Jacke immer noch trug.

„Hat sich erledigt, danke“, sprach sie dann auf einmal und drehte sich weg. Ich könnte schwören, dass sie so etwas wie „ich hab kein Bock noch mehr Blut zu sehen“ murmelte, bevor sie den Flur zurückging.

Ich brauchte einen Moment, um mich zu sammeln. Für einen Moment war ich wütend gewesen, dass ich ihr umsonst einen Rundgang durch die Schule gegeben hatte, aber das kühlte sich schnell auf eine eisige Enttäuschung ab und das Bild, wie sie von mir wegging, verschwand erst, als ich mir kaltes Wasser ins Gesicht klatschte. Natürlich nur, um mich endlich um das vergangene Nasenbluten zu kümmern.

Den Rest der ausgefallenen Stunde, der mir nach einer stark benötigten Zigarette dann noch blieb, verbrachte ich produktiv damit, Löcher in staubig heiße Luft zu starren.

Beim wiederholten Betreten des Gebäudes, diesmal mit weniger geprellten Nasen, hatte ich mich soweit gesammelt, dass ich die Sweatshirt-Jacke auszog. Nach kurzer Raumsuche, ein verbreitetes Phänomen nach Ferien, fand

ich mich knapp pünktlich in der letzten Reihe meines Deutschraumes ein.

Ich dachte an einen schlechten Scherz, als ich einen gelben Regenschirm im Türrahmen neben dem Lehrer sah. Während ich mich im Raum nach versteckten Kameras in bester „Verstehen Sie Spaß“-Manier umsah, trat sie vor die Klasse und wurde vom Lehrer angekündigt.

Normalerweise würden neue Schüler nur zwischen Halbjahren auf die Schule kommen und die gesamte Peinlichkeit, sich vor den Kursen persönlich vorstellen zu müssen, käme gar nicht erst zustande. Dies war aber kein normaler Tag, und sie stand vor dem Kurs und hatte nicht einmal begonnen zu reden aber war bereits zerfleischt und eingeordnet von den Schulkameraden, die sie weniger lang kannten als ich.

„Ich bin Emma. Ich bin kurzfristig hergezogen.“ Es folgte das schlechteste falsche Lächeln, was ich in meinem Leben gesehen hatte, und ich war mir ziemlich sicher, dass es auch so unecht aussehen sollte, „Ich freue mich darauf, mit euch zu arbeiten.“

Bisher über meinem Tisch auf die Jacke gelegt, richtete ich mich nun auf. Sie hatte echt Eier. Und sie hatte perfekt klargemacht, dass sie mit keinem der hier Anwesenden etwas zu tun haben wollte. Obwohl das auch mich betraf, musste ich ihr Selbstbewusstsein anerkennen.

Mit sichtlich gemischten Gefühlen wurde sie dann vom Lehrer aufgefordert, sich hinzusetzen. Was sie tat.

Neben mir. Die ganze letzte Reihe war frei und hätte sie gefragt, hätte ich ihr gerne die letzte Reihe komplett überlassen, aber sie setzte sich neben mich.

Ich habe sie wohl angesehen wie ein Auto, denn sie zuckte ihre Schultern in meine Richtung.

Nach zehn Minuten Stille in Form von endlos scheinenden Monologen des Lehrers an der Tafel, an denen niemand von uns gedanklich teilnahm, war ich soweit, eine Konversation zu versuchen.

Es war heiß und mir war langweilig, das Interessanteste im Raum war die Person neben mir, die bei mittlerweile dreiundzwanzig Grad ihre Jacke stur anbehielt.

„Wenn dir kalt ist, kann ich dir meine Jacke anbieten“, war das Kreativste, wozu ich mich befähigt fühlte. Gar nicht schlecht dafür, dass ich nur eine Minute darüber nachgedacht hatte, bevor ich es aussprach.

„Das ist sehr freundlich, denn ich finde es schrecklich kalt hier drin“, erwiderte sie, eindeutig ironisch dadurch, dass sie sich mit einem Blatt kühle Luft zufächelte.

Ich tat dasselbe, und als sie sprach, beschleunigte ich das Fächern, denn irgendwie wurde mir heißer, wenn ich ihre Lippen in Bewegung sah. So war ich zu beschäftigt, um mir eine schlaue Antwort zu überlegen.

„Also mir ist heiß.“

„Ja, aber das liegt an mir.“ Und ich fächerte noch schneller.

Sie war heiß. Der Sommer, den wir hatten, war viel zu heiß. Und was wir in diesem Sommer taten, hätte die Pole geschmolzen, wenn diese näher gelegen hätten.

Doch nichts besaß die Hitze, sich derart in meine Erinnerung zu brennen, wie der Schlag ins Gesicht, den mein

Vater mir verpasste, als ich ihm Emma einen Monat später als meine Freundin vorgestellt hatte.

Mit seinem mangelhaften Verstand hatte er erst verstanden, nachdem er uns Arm in Arm auf meinem Bett fand. Dann war dem Wackelpudding in seinem Schädel kalte Berechnung gewichen und tatsächlich hatte diese gereicht, bis Emma gegangen war.

Ahnungslos wie ich von seiner bisherigen Gleichgültigkeit veranlasst war, traf mich seine Hand mitsamt dem Ring einer gescheiterte Ehe wie aus dem Nichts und was blieb mir, als einzustecken.

Mit der Verwirrtheit eines Viehs, das man soeben gebrandmarkt hatte, trottete ich in mein Zimmer, fand nicht einmal den Nerv, abzuschließen, und am nächsten Morgen in die Schule.

Tatsächlich gebrandmarkt hatte er mich nicht. Die Hitze war schnell aus der Wange geschwunden. Nicht einmal die Stelle, wo Ehering auf Kiefer gestoßen war, hatte den Anstand, blau zu werden, obwohl das noch Tage später wehtat.

Nur hatte mein Vater mich durch diese Demonstration von Hitze desillusioniert. Meine komplette Wahrnehmung veränderte sich in den folgenden Wochen. Ein beklemmend kühler Abend draußen war nun erfrischend frei. Heimelige Wärme war in meinem Leben vollkommen fremd gewesen und falls ich meiner Seele ein häusliches Feuer gönnen wollte, war Emma für mich da.

Häusliches Feuer hin oder her, der Sommer war viel zu heiß, wir fuhren bei jeder finanziellen Gegebenheit raus ins Freibad, um uns abzukühlen. Tatsächlich war die

Fahrt in klimatisierten Straßenbahnen oft der Höhepunkt des Tages. Das Freibad selber war überfüllt und durch die sportliche Betätigung konnte von kalt nicht die Rede sein.

Manchmal konnte ich Emma dazu überreden, das kühle Nass zu verlassen. Sie mochte das gar nicht, es erlaubte freie Sicht auf sie. Manchmal überredete sie mich dazu, am Kiosk ein Eis zu kaufen. Obwohl ich mein Geld viel lieber für Zigaretten ausgab und Eis vor allem als Geldverschwendung betrachtete, bekam sie die größten Teile des gefrorenen Zuckersaftes.

Manchmal war es auch Milcheis. Bei diesen Gelegenheiten kam mir der freibadliche Toilettensitz um Dimensionen erfrischender vor als das Eis, was meinen Sprint zur den Sanitäreinrichtungen erst veranlasste. Am kältesten an diesen Tagen war dann jedoch Emmas Lachen, wenn ich geschlagen und verrichteten Geschäften zu ihr zurückkehrte.

Auf meinem von Scham geröteten Gesicht fühlte sich das Wasser dann tatsächlich kalt an.

Irgendwann im Sommer haben wir beschlossen, uns eine gemeinsame Wohnung zu suchen.

Der schwüle Dunst war nicht genug, um mich aufzuwärmen, obwohl er von innen wirkte, wie ich da nervös vorm Dom stand und wartete, in dem einen viel zu dünnen Handschuh nicht wie gewohnt eine Marlboro, in der anderen Emmas. Daran hielt ich fest, als hinge mein Leben von ihr ab, und keiner dieser Umstände schaffte es, mich in die Welt der Lebenden zurückzuholen. Ich war ja darauf vorbereitet gewesen, dass es diesen Dezember



keine Zigaretten geben würde, aber nicht auf ein Treffen mit meinem Vater, wofür ich das Nikotin in meinem Blut gut gebrauchen könnte. Zu sehr hatte ich mich bereits mit dem Gedanken angefreundet, bald mit Emma zusammen zu wohnen, glatt hatte ich vergessen, das ich immer noch mit der garstigen Person meines Vaters unter einem Dach lebte und seinen Bestellungen Folge leisten musste.

Meine klammen Ängste ließen mich genauso wenig los wie ich eines der beiden. Selbst das bisschen symbolischer Wärme, das von ihrer Hand zu mir durchdrang, konnte nicht durch den Nebel vor meinen Augen brechen.

Ich hätte einfach durch die Nase atmen können wie die Menschenmenge um uns herum, doch dann hätten mir die frostigen Temperaturen des Winterabends glatt die Nasenhaare weg gesengt. Wäre ich ehrlich mit mir gewesen, hätte ich eingesehen, dass ich vor Angst außer Atem war, dass mir die Furcht vor diesem Mann schlimmer zusetzte als jeder Minusgrad. Ihn vor meinem inneren Auge zu sehen war atemberaubender als der Anblick von tanzenden Schneeflocken um uns herum.

Emma hatte ja recht. Ich lebte mein ganzes Leben lang mit diesem Menschen zusammen und das seit sechs Monaten in dem Wissen, dass er einen großen Teil von mir, den ich gerade am Handschuh hielt, verachtete. Heute Morgen noch war ich ihm mindestens dreimal unter die Augen getreten. Keineswegs freiwillig.

Ich fühlte mich diesem Mann sehr abgekapselt, doch wenn er sich entschied, mich von Emma zu entfernen, konnte ich als Minderjährige nichts tun. Die gefühlte Abkapselung ließ mich, als er auf einmal zwei Meter vor

mir stand, wie durch einen zu schnellen Impuls unkontrolliert nach hinten taumeln.

Er kommentierte dies nicht, vielmehr schaute er Emma dabei zu, fast mitgerissen zu werden und setzte nach eingehendem Herumstolpern ein Willkommenslächeln auf, wovon ich seinesgleichen zuletzt vor Jahren gesehen hatte. Tatsächlich hörte er gar nicht mehr auf zu lächeln. Nicht mal als Emma sich einen Glühwein an einem der vielen Stände auf dem Weihnachtsmarkt, an dem wir rasteten, bestellte, zuckte er mit der Wimper.

Natürlich bot Emma mir einen Schluck an, „um mich aufzuwärmen“, aber ich konnte nur schlotternd den Kopf schütteln. Ich fror unter dem sonnigem Blick meines Vaters und selbst wenn Alkohol eine Option wäre, hätte es nichts geholfen. Wieso sagte er denn nicht einfach, was er von mir wollte. Es gab keinen gescheiten Grund, meinen Samstagabend mit diesem Menschen auf dem Weihnachtsmarkt zu verschwenden. Sogar Emma konnte an dieser Tatsache nichts ändern, eigentlich machte ihre Anwesenheit es eher schlimmer. Wieso hatte ich sie denn auch hier reingezogen?

„Ich bin selbst mitgekommen, vergiss das nicht“, schnurrte Emma neben mir und stupste liebevoll ihre kühle Nasenspitze an meine Wange. Sie hatte ja recht. Eine kurze Welle Optimismus wusch über mich, bevor ich begriff, dass die gegebene Lage sich dadurch kein bisschen verbesserte. Wenn ich den Blick heben würde, fände ich sein selbstgefälliges Lächeln unverändert sonnig vor.

„Ich habe gute Neuigkeiten ...“, sprach mein Vater schließlich, nachdem ich gefühlte fünf Minuten seine wibbelig positive Stimmung zu ignorieren versuchte.

Na ja. Gute Neuigkeiten an sich waren durchaus nicht zu verachten. „Was denn?“ fragte ich, in meiner Stimme ernsthaftes Interesse mitschwingend. Auch Emma neben mir zeigte eine ehrliche Gespanntheit. In diesem Moment wiegte ich mich in dem wohligen Gedanken, dass sie sich bei angenehmen Entwicklungen für mich freuen würde. Meine Hand pellte ihre blind von dem Glühwein, als ich meine Liebe mit ihr zu teilen suchte. Emma fröstelte, als sich meine klammen Finger mit ihren verwebten, aber erwiderte meine Annäherung, indem sie das Handknäuel an die lächelnden Lippen zog. Dies passierte so schnell, dass wir noch Zeit hatten, die Blicke voreinander loszureißen, bevor mein Vater von seinem rosa Wölkchen plumpsen und die Stimmung kippen konnte.

„Also. Ich hatte ein Gespräch mit dem Chef ...“, begann er langsam, um Spannung aufzubauen, die nur er kaum aushielt.

„Beförderung!“ platzte er dann heraus. Zuerst war ich von seinem Tonfall überrascht, dann sackten seine Worte in meinen Nikotin-lechzenden Verstand. Tatsächlich freute ich mich. Beförderung, das hieß mehr Geld. Eventuell längere Arbeitszeiten. Vielleicht konnte ich ja doch noch einmal Emma einladen. Ich tauschte erfreute Blicke mit ihr aus.

Gestärkt durch unsere Begeisterung strahlte mein Vater in die Runde (das Dreieck).

„Es macht mich wirklich glücklich, dass ihr euch für mich freut!“ und es machte mich wirklich glücklich, dass er „uns“ als eine Einheit sah. Damit gehörte Emma fast zur Familie.

Ich merkte gar nicht, wie ich aufhörte zu schlottern. Mein Hirn war wie warm in Watte eingepackt, als mein Vater weitersprach. Die gedämpfte Anerkennung von Emma, die meine Hand drückte. Erst spät kam bei mir an, wieso.

„Berlin, aber ich weiß, dass ihr hier studieren werdet. Oder sowas.“ war der Punkt, wo ich wieder in seinen Monolog einstieg. „Von daher wäre Jin dann ja sowieso alleine in der Wohnung. Da könnt ihr genauso gut zusammen wohnen. Ich ... habe da kein Problem mit.“

Das Wattegefühl machte Platz für etwas Größeres. Ich konnte es zuerst nicht einordnen. Bis Emma um den Tisch herum trat, mich alleine stehen ließ und ich meine Gefühle wie heiße Kohlen in ihren Augen glühen sah, als sie spontan meinen Vater drückte.

Was da in mir brodelte, war nichts als Glück und Euphorie über die Aussicht, wegen der Unterstützung meines Vaters mit meiner Lieben leben zu können.

Endlich taute ich auf. Meine Hände als erstes, sie wurden schweißnass. Mir lief es heiß und kalt den Rücken runter, bis ich auf Kohlen um den Tisch lief und meinen Vater zum ersten Mal aufrichtig in den Arm nahm. Er sagte, er hätte da kein Problem mit. Heiße Tränen sogen sich in meinen neuen Mantel. Wolken pufften aus drei Mündern in die Winterluft, ich schniefte erleichtert, bevor

ich ruhig genug Atem nehmen konnte, um zumindest kurz etwas zu sagen.

„Danke, Papa.“

Zum Glück hatten wir schon länger gewartet, als die Bahn kam. Obwohl wir beide unsere neuen Winterjacken abgelegt und gegen Cosplay-Schuluniformen eingetauscht hatten, machte uns die frische Abendluft des endenden Frühlingstages nichts aus.

Spätestens dadurch, dass sich um uns herum die Abendpendler drängten. Sie pressten uns in den bereits gefüllten Wagon, aber anders als ein Jahr zuvor waren wir nicht voneinander zu trennen. Wieder bemerkte ich ihren gelben Regenschirm, diesmal jedoch aus dem Grund, dass er sich oft zwischen unseren Beinen verhedderte, da wir nah zusammen standen. Nicht, dass es möglich wäre, nicht nah beisammen zustehen, mit meinen Armen auf ihrer Hüfte, während sie uns an der Festhaltestange sicherte.

Weder Nähe, die mangelnde Atemluft noch die erdrückenden Menschenmassen hielten uns davon ab, hitzig über die Messe zu schnattern, von der wir nun zurückkehrten.

Erst als wir die leere Linie, die uns direkt nach Hause bringen würde, umgestiegen waren, beim Umsteigen hatte es spontane Nostalgie-Anfälle gegeben. Die Zeiten, in denen uns das etwas ausgemacht hätte, waren allerdings lange vorbei. Wenn man zusammen lebte, gab es schnell nichts mehr zu reden. So standen wir einfach in gegenseitig friedlicher Stille.

Als sie mich dann schmunzelnd in den Sitz vor sich drückte, erinnerte ich mich auch. Bisher hatte ich nur an unsere allererste Bahnfahrt zusammen gedacht. Jedoch hatte es seitdem unzählige andere gegeben. Dass da überhaupt noch etwas herausstach, wunderte mich selbst. Zurückblickend war es ein krasses Gegenteil zu der momentanen Situation. Damals waren wir bereit, Kompromisse zu machen und in ein dunkles und kaltes Loch zu ziehen. Und nun verzichteten wir freiwillig auf den teuren Wintermantel, weil es wieder Frühling wurde, weil Papa versuchte, uns zu verstehen und zu unterstützen und die Wohnung, die uns erwartete, gut geheizt war.



*Simone Dahmen*

Woningzoektocht

uit het Duits door  
Kris Lauwerys en Isabelle Schoepen



*voor Ling Na*

Het was me een raadsel hoe haar hand net nu warm kon zijn. Mijn eigen hand was verkleumd van de bijtende wind buiten en van de koude novemberregen die alles neerdrukte wat niet door haar gele paraplu beschut was geweest.

Toen de deuren van het metrostel achter ons dichtgingen en de stormachtige novemberavond buitensloten, had ze haar paraplu dichtgedaan en was haar vrijgekomen hand meteen in de mijne gegleden die bibberde van de kou. Ze had me vastgepakt zonder zich te storen aan achtergebleven regendruppels.

Ik liet me uitgeput neervallen op een vrije plek en trok haar mee, zodat ze voor me kwam te staan en vrolijk vanuit de hoogte op me neerkeek.

‘Je hebt echt een dikke jas nodig,’ verbrak ze zachtjes de relatieve stilte.

Ik had niet gemerkt dat ik klappertandde maar mijn kaakspieren ontspanden beduidend toen ze me tegen zich aan trok en haar vrije arm met de paraplu om me heen sloeg. Nu zou ze een kus op mijn haar drukken. Daar was hij al.

Bovendien had ze gelijk. Sinds ik uit mijn oude lievelingsjas was gegroeid, wat voor iemand van Aziatische origine sowieso al een behoorlijke prestatie was, had ik nooit een nieuwe dikke jas gekocht. Maar in november nog in een jas in sweatshirtstof rondlopen en zich doornat laten regenen, vond zelfs ik te riskant.

Ik zuchtte en keek ernaar uit om deze winter minder van de kou dan door nicotinegebrek te bibberen.

Vroeger op school had het er nog lichtjes anders uitgezien. Het was dezelfde metrolijn geweest, maar aan het andere eind van de stad. Een veel te warme ochtend in april, met de vochtigheid van de voorbije lentedacht nog in de lucht, donkere wolken en ochtendlicht.

De dreigende wolken pasten bij mijn maandagochtendstemming, de zwoele vochtigheid die van de straten opsteeg en de lucht zwaar maakte, onderstreepte de zwaarte van de verpestte vakantie die achter me lag. Met het hoofd vol van dat soort zwarte gedachten stond ik bij de halte te wachten op de lijn die me naar school zou brengen.

Ik kon niet zeggen hoe het kwam dat de gele paraplu me in het gewoel van pendelaars, senioren en medeleerlingen was opgevallen. Maar daar was hij, vrolijk bungelend aan haar hand. Gewoonlijk viel ik met mijn buitenlandse uiterlijk op in een menigte. Maar hoewel haar paraplu niet bijzonder was, viel zij me op.

Opeens was ik bang dat ik haar uit het oog zou verliezen in de menigte, daarom wroette ik me door een groep grijze panters in haar richting. Met ellebogenwerk links en rechts slaagde ik er een paar minuten later in me te laten binnenglijden langs de deur waarlangs zij ook was ingestapt.

Toen ze dan twee medeleerlingen verderop met haar rug naar me toe uit het raam naar voorbijflitsende gebouwen stond te staren, vroeg ik me af of ik mijn jas in sweatshirtstof vandaag echt nodig zou hebben. Of het nu aan haar lag, of aan mijn onrustig bonzende hart of aan de buitengewoon drukkende temperatuur, ik had het warm.

Toen de tram dan eindelijk knarsend stilhield bij de halte voor mijn school, werd ik door de menigte de dubbele deur uit geduwd. Heel even verloor ik haar uit het oog en voelde me gestresster dan nauwelijks een halfuur voordien, toen ik thuis te laat was vertrokken. Het koude zweet liep in straaltjes langs mijn rug toen ik van het tramplatform af wankelde en naar de school liep. De tram reed voor mijn ogen weg en ik hoopte nog een glimp op te vangen van de gele paraplu.

Maar ik zag de paraplu pas toen hij tegen me aan stootte. Hoe dat precies anatomisch kon gebeuren is me niet duidelijk, maar blijkbaar had ze me willen voorbijsteken en had ik me precies op dit moment omgedraaid tegen haar paraplu.

Ze verontschuldigde zich niet, ik had dat eerlijk gezegd ook niet verwacht, maar liep onverstoord voort. Ook zij liep de schoolpoort door en ik volgde, niet goed wetend of ik naast haar moest gaan lopen en een gesprek moest aanknopen of niet.

Binnen in de school werd mijn aandacht snel opgeëist door mijn niet zo talrijke vrienden en verloor ik haar alweer uit het oog. Maar dit keer paniekte ik daar aanzienlijk minder over dan op de tram. Als ze in het schoolgebouw was, zou ze er vast ook nog tot de eerstvolgende pauze blijven. In de tussentijd kon ik haar vinden. Temeer omdat mijn eerste lesuur wegviel, zoals iemand me zei.

Ik wist niet zeker waar ik mijn odyssee moest beginnen en stapte dan maar door een van de vleugeldeuren van de school in de richting van de rokershoek. Maar precies op

dat moment liep een blond silhouet door de deur ernaast de school binnen.

Ik draaide van puur plezier in de rondte, waarbij mijn vanwege de warmte hoog opgestoken haar me om de oren vloog. Een moment lang staarde ik besluiteloos naar hoe het silhouet door de hal stapte, en zette me dan op weg om haar te volgen. Het was wellicht beter geweest dat ik door de deur was gelopen en niet ertegenaan.

Met een verdoofde neus haalde ik haar in op haar weg naar het secretariaat, en stond er, zonder ook nog maar één woord met haar te hebben gewisseld, bij toen ze aan de secretaresse vroeg 'waar verdomme de toiletten waren'. Daarop kreeg ze het pijnlijk antwoord dat haar vriendin haar dat wel kon laten zien. Waarbij de secretaresse mijn kant op keek. En nog voor een van beiden commentaar kon leveren op de bloedsporen onder mijn neus, knikte ik ambitieus en gebaarde dat ze me moest volgen.

Toen ik zo naast haar door het schoolgebouw liep, was ik enerzijds blij maar anderzijds precies daarom ook gestresst. Ondanks de centrale airconditioning had ik het onaangenaam warm naast haar, en ik was meer dan opgelucht buiten te kunnen blijven staan bij de toiletten.

Ik was blij dat ik nu even alleen was en me kon afvragen wat ik eigenlijk van haar wilde. Toen ze weer buitenkwam, keek ik naar haar omhoog. Maar zij verroerde zich niet, zelfs haar paraplu zat nog onveranderd geklemd onder haar arm. Die was vreemd genoeg bedekt door een gebreid vestje. Had ze het dan niet warm, vroeg ik me bijna verwonderd af, tot ik me herinnerde dat ik mijn jas in sweatshirtstof nog steeds aanhad.

‘Klus geklaard, dank je,’ zei ze vervolgens en ze draaide zich om. Ik zweer dat ze voor ze weer de gang in stapte nog iets mompelde als ‘Ik heb geen zin om nog meer bloed te zien.’

Ik had wat tijd nodig om weer tot mezelf te komen. Even was ik woedend dat ik haar voor niets een rondleiding door de school had gegeven, maar die woede koelde snel af tot een stalen ontgoocheling en het beeld van zij die wegstapte verdween pas toen ik koud water in mijn gezicht plenste. Uiteraard alleen maar om me te ontfermen over mijn bloedneus die niet meer bloedde.

De rest van het weggefallen lesuur dat nog overbleef na een erg noodzakelijke sigaret hield ik me productief bezig met het gaten staren in stoffig hete lucht.

Toen ik het gebouw weer binnen ging, dit keer met een minder gekneusde neus, was ik in die mate tot mezelf gekomen dat ik mijn jas in sweatshirtstof uittrok. Na een korte zoektocht naar het juiste leslokaal, een bekend fenomeen na de vakantie, ging ik net op tijd in de laatste rij van mijn lokaal voor Duits zitten.

Ik moest denken aan een slechte grap toen ik een gele paraplu in de deuropening naast de leraar zag staan. Terwijl ik het lokaal in de beste *Candid camera*-stijl naar verborgen camera's afzocht, kwam zij voor de klas staan en werd door de leraar voorgesteld.

Normaal gesproken kwamen er enkel halverwege het jaar nieuwe leerlingen op school aan, en het pijnlijke gedoe om je voor het begin van de lessen zelf te moeten voorstellen, kwam al helemaal nooit voor. Maar dit was geen gewone dag, en zij stond voor de klas en had nog geen

woord gezegd of ze was al aan stukken gereten en in een hokje geduwd door de medeleerlingen die haar minder lang kenden dan ik.

‘Ik ben Emma. Ik ben onlangs hier komen wonen.’ Daarop volgde de meest mislukte valse glimlach die ik ooit had gezien, en ik was tamelijk zeker dat dat ook de bedoeling was; ‘ik kijk ernaar uit met jullie samen te werken.’

Ik had tot nog toe op mijn jas op tafel gelegen, maar nu ging ik overeind zitten. Die had echt ballen. En ze had perfect duidelijk gemaakt dat ze met niemand van de aanwezigen iets te maken wilde hebben. Hoewel dat ook mij betrof, moest ik erkennen dat dat van een groot zelfbewustzijn getuigde.

Met zichtbaar gemengde gevoelens werd ze vervolgens door de leraar gevraagd om te gaan zitten. Wat ze ook deed.

Naast mij. De hele laatste rij was vrij en als ze het had gevraagd, had ik met plezier de hele rij aan haar overgelaten, maar ze ging naast mij zitten.

Ik moet haar als een auto hebben aangekeken, want ze haalde haar schouders naar me op.

Na tien minuten stilte in de vorm van eindeloos lijkende monologen van de leraar bij het bord, waar niemand van ons met zijn gedachten bij was, was ik klaar om een gesprek aan te knopen.

Het was warm en ik verveelde me, het interessantste in het klaslokaal was de persoon naast me, die bij inmiddels drieëntwintig graden koppig haar vest aanhield.

‘Als je het koud hebt, kan ik je mijn jas aanbieden,’ was het creatiefste waartoe ik me in staat voelde. Helemaal niet

slecht bovendien, temeer omdat ik maar een minuut had nagedacht voor ik het zei.

‘Dat is heel lief, want ik vind het hier vreselijk koud,’ antwoordde ze, duidelijk ironisch, omdat ze zich met een vel papier frisse lucht zat toe te wapperen.

Ik deed hetzelfde, en terwijl ze sprak ging ik sneller wapperen, want op de een of andere manier kreeg ik het warmer als ik haar lippen zag bewegen. Daarom had ik het te druk om over een slim antwoord na te denken.

‘Tjonge, heb ik het warm!’

‘Ja, maar dat ligt aan mij.’ En ik wapperde nog sneller.

Ze was heet. De zomer die we beleefden was veel te heet. En wat we in die zomer deden zou de polen hebben doen smelten, als ze dichterbij hadden gelegen.

Maar maar niets brandde zich met zo veel hitte in mijn geheugen als de klap die mijn vader me in mijn gezicht gaf toen ik Emma een maand later als mijn vriendin aan hem voorstelde.

Met zijn gebrekkige verstand had hij het pas door toen hij ons arm in arm op mijn bed zag liggen. Toen was de blubberpudding in zijn schedel geweken voor koele berekening en die was net voldoende geweest tot Emma weg was.

Omdat ik tot nu toe argeloos was geweest door zijn onverschilligheid, trof zijn hand met de ring uit een gestrand huwelijk me als uit het niets, en wat moest ik anders dan incasseren?

Ik sjokte naar mijn kamer, ontredderd zoals een stuk vee dat net is gebrandmerkt, had niet eens het lef om mijn



kamerdeur op slot te doen, en de volgende ochtend sjokte ik naar school.

Maar echt gebrandmerkt had hij me niet. De warmte was al snel uit mijn wang weggetrokken. De plek waar zijn trouwring tegen mijn kaak was gesmakt verwaardigde zich niet eens om blauw te worden, hoewel ik nog dagenlang pijn had.

De heethoofdigheid van mijn vader had me alleen maar in hem ontgoocheld. In de weken die erop volgden veranderde mijn hele waarnemingszin. Een beklemmend koude avond buiten voelde nu verfrissend vrij. Knusse warmte was iets wat ik tot dan nooit had gekend en als ik nu mijn ziel wilde warmen aan een huiselijk vuurtje, dan was Emma er voor me.

Huiselijk vuurtje klinkt mooi, maar de zomer was veel te heet, bij de minste financiële ademruimte trokken we naar het openluchtwembad om af te koelen. De rit in een tramstel met airconditioning was inderdaad vaak het hoogtepunt van de dag. Het openluchtwembad zelf was overvol en door de sportbeoefening kon van afkoelen geen sprake zijn.

Soms kon ik Emma ervan overtuigen het koele nat te verlaten. Ze hield daar niet van, iedereen had zo vrij zicht op haar. Soms overhaalde zij me ertoe een ijsje te kopen aan het ijskraampje. Hoewel ik mijn geld veel liever besteedde aan sigaretten, en ijs hoofdzakelijk beschouwde als geldverspilling, kreeg zij het grootste part van het bevroren suikersap.

Soms kochten we ook roomijs. Op die momenten leken de toiletten van het openluchtwembad me pakken frisser

dan het ijs waardoor ik ernaartoe moest sprinten. Maar het koelste op die dagen was nog Emma's lach, als ik na gedane zaken uitgeput weer bij haar kwam.

Op mijn wangen die bloosden van het schaamrood voelde het water dan echt koud aan.

Ergens in de loop van die zomer besloten we te gaan samenwonen.

De zwoele nevel volstond niet om me op te warmen, hoewel hij van binnen kwam, terwijl ik zenuwachtig stond te wachten voor de Dom met in mijn ene veel te dunne handschoen anders dan gewoonlijk een Marlboro, in mijn andere Emma's hand. Daar klampte ik me aan vast, alsof mijn leven ervan afhing, en niets bracht me terug naar de wereld van de levenden. Ik was er weliswaar op voorbereid geweest dat ik in december geen sigaretten zou hebben, maar ik was niet voorbereid op een ontmoeting met mijn vader, een ontmoeting waarvoor ik best wat nicotine in mijn bloed kon gebruiken. Ik was inmiddels zo vertrouwd met de gedachte dat ik weldra met Emma zou samenwonen, dat ik glad was vergeten dat ik voorlopig nog met de beroerde persoon van mijn vader onder één dak leefde en me naar hem moest plooiën.

Mijn klamme angsten lieten me net zomin los als ik mijn sigaret of Emma's hand. Zelfs het beetje symbolische warmte dat haar hand me gaf kon de nevel voor mijn ogen niet doen oplossen.

Ik had gewoon door mijn neus kunnen ademen zoals de mensen om ons heen, maar dan zouden de vriestemperaturen van de winteravond mijn neushaar hebben ver-

schroeid. Als ik eerlijk was geweest met mezelf, dan had ik ingezien dat ik buiten adem was van de angst, dat ik meer last had van mijn angst voor deze man dan van elke graad vriestemperatuur. Hem voor mijn geestesoog zien verschijnen benam me meer de adem dan de aanblik van de sneeuwvlokken die om ons heen dansten.

Emma had gelijk. Ik leefde al heel mijn leven met deze man samen en sinds zes maanden bovendien in de wetenschap dat hij een groot deel van mij, dat ik op dit moment in mijn handschoen hield, verachtte. Deze ochtend nog was ik hem op z'n minst drie keer onder ogen gekomen. En niet bepaald uit eigen beweging.

Ik voelde me heel afgesneden van deze man, maar als hij besliste dat hij me bij Emma weg wilde houden, dan kon ik daar als minderjarige niets tegen beginnen. Diezelfde afstand deed me, toen hij plots twee meter voor me stond, als door een te snelle impuls ongecontroleerd achterover vallen.

Hij gaf er geen commentaar op, hij keek eerder toe hoe Emma bijna werd meegesleurd en na het uitvoerige gestruikel zette hij een verwelkomingsglimlachje op zoals ik dat al jaren niet meer van hem had gezien. Hij hield zelfs niet meer op met glimlachen. Zelfs toen Emma bij een van de talloze kraampjes op de kerstmarkt waar we halt hadden gehouden een glühwein bestelde, gaf hij geen kik.

Uiteraard bood Emma me een slokje aan, 'om me op te warmen', maar ik kon alleen maar trillend het hoofd schudden. Ik bevroor onder de zonnige blik van mijn vader en zelfs al was alcohol een optie, dan nog zou dat niets hebben geholpen. Waarom zei hij niet gewoon wat hij van

me wilde? Er was geen enkele zinnige reden te bedenken om mijn zaterdagavond met deze vent op de kerstmarkt te verknoeien. Zelfs Emma kon daar niets aan veranderen, eigenlijk maakte haar aanwezigheid het zelfs erger. Waarom had ik haar hier dan ook mee naartoe gesleurd?

‘Ik ben zelf meegekomen, vergeet dat niet’, fluisterde Emma in mijn oor terwijl ze liefdevol haar frisse neus tegen mijn wang aandrukte. Ze had gelijk. Ik voelde een kleine golf van optimisme maar snapte al snel dat dat de toestand geen moer vooruithielp. Als ik mijn ogen opsloeg, zou ik onveranderd zijn zonnige zelfingenomen glimlachje zien.

‘Ik heb goed nieuws...’, zei mijn vader ten slotte, nadat ik voor mijn gevoel al vijf minuten had geprobeerd om zijn jolige humeur te negeren.

Nu ja. Goed nieuws was op zich niet te versmaden. ‘Wat dan?’ vroeg ik, terwijl ik in mijn stem echte interesse liet klinken. Ook Emma naast mij toonde oprechte nieuwsgierigheid. Op dit moment koesterde ik me in de behaaglijke gedachte dat ze bij gunstige ontwikkelingen blij zou zijn voor me. Beneveld door de glühwein kneep mijn hand de hare plat in een poging mijn liefde aan haar mee te delen. Emma rilde toen mijn verkleumde vingers zich met de hare verstrengelden, maar beantwoordde mijn toenadering door het kluwen van onze handen naar haar glimlachende lippen te brengen. Dat ging zo snel dat we net de tijd hadden om onze blikken van elkaar los te rukken voor mijn vader van zijn roze wolk kon tuimelen en de stemming kon doen omslaan.

‘Goed. Ik had een gesprek met mijn baas...’ stak hij traag van wal, om de spanning op te bouwen die alleen hij nauwelijks uithield.

‘Promotie!’ riep hij ineens uit. Eerst was ik verrast door zijn toon, daarna drongen zijn woorden door tot mijn naar nicotine snakkende brein. Ik was inderdaad blij. Promotie, dat betekende meer centen. Misschien langere werkdagen. Misschien kon ik Emma toch nog eens uitnodigen. Ik wisselde opgetogen blikken met haar.

Aangemoedigd door onze enthousiaste reactie keek mijn vader stralend in de rondte (de driehoek). ‘Ik ben echt heel gelukkig dat jullie blij zijn voor me!’ en mij maakte het echt gelukkig dat hij ‘ons’ als een eenheid zag. Zo hoorde Emma haast bij ons gezin.

Ik merkte hoegenaamd niet dat ik niet meer trilde. Mijn brein leek warm in watten ingepakt, toen mijn vader voortging. De impliciete aanvaarding van Emma, die in mijn hand kneep. Pas later kreeg ik het door.

‘– Berlijn, maar ik weet dat jullie hier gaan studeren. Of zoiets’ was het punt waarop ik weer aanpikte bij zijn monoloog. ‘En dus zou Jin dan sowieso alleen in huis blijven. Dan kunnen jullie net zo goed samenwonen. Ik ... heb daar geen problemen mee.’

Het wattengevoel maakte plaats voor iets groters. Ik kon het eerst niet goed plaatsen. Tot Emma om de tafel heen liep, me alleen liet staan en ik mijn gevoelens als hete kooltjes in haar ogen zag branden, toen ze spontaan mijn vader omhelsde.

Wat daar in me opborrelde was niets anders dan geluk en euforie bij het vooruitzicht om met de steun van mijn vader met mijn geliefde te kunnen samenleven.

Eindelijk ontdooide ik. Eerst mijn handen, ze werden nat van het zweet. Er liepen warme en koude rillingen over mijn rug, tot ik op hete kolen om de tafel heen liep en mijn vader voor het eerst oprecht omhelsde. Hij zei dat hij er geen problemen mee had. Hete tranen doorweekten mijn nieuwe jas. Wolkjes kwamen uit drie monden de winterlucht in geblazen, ik snotterde opgelucht, voor ik rustig genoeg kon ademen om minstens iets korts te zeggen.

‘Dank je, papa.’

Gelukkig hadden we al een tijdje staan wachten toen de tram eraan kwam. Hoewel we allebei onze nieuwe winterjassen hadden verruild voor Cosplay-schooluniformen, kon de koele avondlucht van de lentedag die op zijn eind liep ons niet deren.

Al was het maar omdat de avondpendelaars zich om ons heen verdrongen. Ze duwden ons het al overvolle tramstel binnen, maar anders dan een jaar geleden kon niets of niemand ons scheiden. Opnieuw viel haar gele paraplu me op, maar dit keer vanwege het feit dat hij vaak tussen onze benen vastraakte omdat we te dicht bij elkaar stonden. Niet dat het mogelijk was geweest om niet dicht bij elkaar te staan, met mijn armen om haar heupen en haar handen aan de stangen om ons vast te houden.

Noch die nabijheid, noch het gebrek aan frisse lucht, noch de verstikkende menigte weerhielden ons ervan om

flink te kwetteren over de jaarmarkt waar we zonet van terugkwamen.

We vielen pas stil toen we waren overgestapt op de lege lijn die ons recht naar huis zou brengen, bij het overstappen hadden we een spontane aanval van nostalgie gekregen. De tijden waarin dat zwijgen ons zorgen had gebaard lagen ver achter ons. Als je samenleefde, was er al gauw niets meer om over te praten. Zo stonden we eenvoudigweg alletwee vredig te zwijgen.

Toen ze me met een fijn lachje neerduwde op de stoel voor haar, herinnerde ik het me ook. Tot nu toe had ik alleen maar gedacht aan onze allereerste tramrit samen. Maar sindsdien waren er talloze andere geweest. Dat daar überhaupt nog iets bovenuit stak, verwonderde me zelf. Terugblikkend was het contrast met de huidige situatie enorm. Destijds waren we bereid compromissen te sluiten en onze intrek te nemen in een koud en donker hok. En nu deden we uit eigen beweging onze dure winterjassen uit, omdat het weer lente werd, omdat papa zijn best deed om ons te begrijpen en te steunen en omdat de woning die op ons wachtte goed verwarmd was.

*Simone Dahmen*

A la recherche d'un logement

de l'allemand par  
Olivier Mannoni



*à Ling Na*

Comment se faisait-il que sa main puisse être chaude à ce moment précis ? C'était pour moi une énigme. La mienne était froide et humide à cause du vent mordant qui soufflait dehors, la pluie froide de novembre pesait sur tout ce qui n'était pas protégé par son parapluie jaune.

Lorsque les portes du métro se refermèrent derrière nous et bloquèrent à l'extérieur cette soirée de tempête, elle avait replié son parapluie, et sa main ainsi libérée s'était directement glissée dans la mienne, qui tremblait de froid. Elle l'avait fait sans prendre garde aux gouttes de pluie restantes.

Je me laissai tomber, épuisée, sur un siège libre, et l'entraînai à ma suite, si bien qu'elle se retrouva debout devant moi, posant dans ma direction un regard plein d'allégresse.

« Il te faut vraiment un bon manteau », lâcha-t-elle en brisant avec douceur le silence relatif.

Je n'avais pas remarqué que mes dents tremblaient, mais les muscles de ma mâchoire se détendirent considérablement quand elle m'attira contre elle et passa autour de moi son bras droit, celui qui portait le parapluie. À l'étape suivante, elle me déposerait un baiser sur les cheveux. D'ailleurs c'était déjà le cas.

Et puis elle avait bien raison. Depuis que j'étais devenue trop grande pour mon manteau préféré, celui que j'avais porté pendant de longues années, ce qui était loin d'être une piètre performance pour une personne d'origine asiatique, je ne m'étais jamais procuré d'autre veste épaisse. Mais se promener encore au mois de novembre en sweatshirt à capuche, et laisser la pluie vous tremper, c'était trop risqué, même pour moi.

Je soupirai et me réjouis de moins trembler de froid, cet hiver-là, que du manque de nicotine.

Au lycée, dans le temps, ça n'était pas tout à fait la même chose. La même ligne de métro, mais à l'autre extrémité de la ville. Un matin d'avril beaucoup trop chaud où l'humidité de la nuit de printemps précédente était encore en suspension dans l'air, et des nuages sombres accrochés au ciel dans la lumière matinale.

Le front nuageux menaçant convenait à mon humeur du lundi, et l'humidité torride qui, remontant des rues, épaississait l'air, soulignait la lourdeur des vacances que je venais de gâcher. C'est fort de ces sombres pensées que j'attendais, sur l'axe principal, la ligne qui me conduirait à l'école.

Je n'ai jamais su dire comment, dans cette cohue de personnes qui faisaient la navette pour aller à leur travail, de seniors et d'autres étudiants, le parapluie jaune m'avait sauté aux yeux. Et pourtant il était là, se balançant joyeusement à la main de la fille. Normalement, avec mes traits exotiques, c'est moi qui attirais les regards dans une foule. Le parapluie n'avait rien de particulier, et pourtant je l'avais remarqué.

Craignant soudain de la perdre dans la foule, je me suis frayé un chemin dans sa direction à travers un groupe de panthères grises. Donnant du coude de droite et de gauche, je suis parvenue, quelques minutes plus tard, à me glisser par la porte qu'elle avait empruntée pour monter dans la rame.

Au moment où elle se tenait avec deux condisciples devant moi, me tournant le dos et regardant par la fenêtre les bâtiments qui défilaient devant nous, je me demandais si j'aurais vraiment besoin ce jour-là de mon sweat à capuche. Je ne sais pas si c'était à cause d'elle, de mon cœur palpitant ou de la température inhabituellement oppressante, mais j'avais très chaud.

Quand, enfin, l'arrêt situé devant mon lycée a conduit le tram à s'arrêter en couinant, la foule m'a poussée et m'a fait passer par la double porte. Pour un bref instant je l'ai perdue, et cela m'a valu plus de stress que celui que j'avais ressenti à peine une demi-heure plus tôt, quand j'avais quitté la maison en retard. De la sueur chaude et froide me coulait dans le dos tandis que je descendais en titubant de la plate-forme du tram et prenais la direction du lycée. Le tram a traversé mon champ de vision et j'espérai voir un parapluie jaune derrière ses vitres.

En fait, je n'ai pas vu le parapluie avant qu'il ne me heurte la poitrine. Je ne saurais dire de quelle manière précise cela avait pu se produire, d'un point de vue anatomique, mais apparemment elle avait voulu me dépasser et je m'étais retournée exactement au même instant pour buter dans son pépin.

Elle ne m'a pas présenté d'excuses – et pour être sincère je n'en attendais pas non plus – mais poursuivit son chemin, imperturbable. Elle a aussi franchi le porche du lycée et je l'ai suivie, sans trop savoir si je devais la rejoindre et entamer une discussion, ou non.

Une fois dans les locaux scolaires, mes quelques amis n'ont pas tardé à m'accaparer et je l'ai de nouveau perdue.

Mais cette fois, cela m'a mis bien moins mal à l'aise que dans le tram. Si elle était dans ce lycée, elle y resterait sûrement encore jusqu'à la pause suivante. À ce moment-là, je pourrais la trouver. Surtout si, comme je venais de l'apprendre, ma première heure de cours était annulée.

Ne sachant par quel bout je devais entamer mon *Odysée*, je suis sortie du bâtiment par l'une des portes latérales et me suis dirigée vers le coin réservé aux fumeurs. Mais à ce moment précis, une silhouette blonde s'est faufilée dans l'édifice par la porte voisine.

Touchée au vif par cette découverte, je me suis mise à tourbillonner sur moi-même, et mes cheveux, que j'avais relevés à cause de la chaleur, m'ont volé autour des oreilles. J'ai passé un moment à regarder, indécise, cette silhouette qui traversait le foyer, et j'ai fini par choisir de la suivre. Bon, d'accord, j'aurais peut-être dû me décider plus tôt à franchir les portes.

Le nez engourdi par le choc, j'ai tenté de la rattraper sur son chemin, qui était celui du secrétariat, et me suis retrouvée à côté d'elle, toujours sans avoir échangé le moindre mot, quand elle a demandé à la secrétaire « où étaient ces foutues toilettes ».

Sur quoi on lui a répondu d'une voix rogue que son amie pouvait bien le lui montrer. Au même instant, le regard de la secrétaire s'est posé sur moi. Et avant que l'une des deux ne puisse commenter les traces de sang sous mon nez, j'ai hoché la tête d'un air ambitieux et lui ai fait signe de me suivre.

Quand j'ai traversé le bâtiment à côté d'elle, j'étais d'un côté heureuse que la secrétaire m'ait épargné l'effort de

me présenter, et j'éprouvais, de l'autre, pour cette raison même, une gêne désagréable. En dépit de la climatisation centralisée je ressentais une chaleur déplaisante avec cette fille à côté de moi et fus plus que soulagée de pouvoir rester debout devant les toilettes.

Prise d'une joyeuse excitation à l'idée que j'allais à présent être seule et pourrais me demander ce que je lui voulais au juste, j'ai levé les yeux dans sa direction. Mais elle n'a pas bougé, même le parapluie était resté coincé sous son bras, tel quel. Elle portait, bizarrement, une veste en tricot sombre. J'allais lui demander d'un air étonné si elle n'avait pas chaud quand je me suis rappelée que pour ma part j'avais toujours mon sweat à capuche.

« C'est réglé, merci », dit-elle ensuite d'un trait avant de tourner les talons. J'aurais pu jurer qu'elle avait murmuré quelque chose comme « aucune envie de voir encore plus de sang » avant de remonter le couloir dans l'autre sens.

Il m'a ensuite fallu un moment pour rassembler mes esprits. L'espace d'un instant, j'avais été furieuse de lui avoir offert à l'œil une visite de l'établissement, mais ma colère s'est rapidement refroidie pour se muer en une solide déception, et l'image du moment où elle me laissait sur place ne s'est dissipée qu'au moment où je me suis aspergé le visage avec de l'eau froide, bien sûr, pour m'occuper enfin du saignement de nez dont j'avais souffert un peu plus tôt.

Quant au reste de l'heure de cours que nous n'avions pas eue, enfin ce qu'il me restait de cette heure après avoir fumé la cigarette dont j'avais grand besoin, je l'ai passé de

manière productive à regarder fixement le vide dans l'air chaud et poussiéreux.

En entrant une nouvelle fois dans le bâtiment, cette fois le nez moins cabossé, je m'étais suffisamment reprise pour ôter mon sweat-shirt à capuche. Après un bref instant d'égaré topographique, phénomène courant après les vacances, je me suis retrouvée, juste à l'heure, au dernier rang de ma salle d'allemand.

J'ai cru à une mauvaise blague en voyant un parapluie jaune sur le seuil de la porte, à côté de l'enseignant. Tandis que je regardais dans la salle pour y trouver l'un des fameux ustensiles de la *Caméra invisible*, elle s'est installée debout devant la classe et le professeur l'a présentée.

Normalement, on n'admettait de nouveaux élèves dans l'établissement qu'au moment des changements de semestre, ce qui évitait l'embarras de venir personnellement décliner son identité devant la classe. Mais ce n'était pas une journée normale, elle se tenait devant les élèves, elle n'avait même pas commencé à parler, mais déjà des condisciples qui la connaissaient moins que moi la découpaient en morceaux et en catégorie.

« Je suis Emma. Je suis arrivée ici récemment. » Suivit le pire sourire factice que j'aie vu de toute ma vie, et j'étais à peu près certaine qu'il était vraiment fait pour paraître aussi peu authentique – « Je suis heureuse de pouvoir travailler avec vous. »

Jusqu'alors allongée sur ma veste posée sur la table, je me suis redressée. Cette fille-là avait des couilles. Et elle avait clairement fait comprendre qu'elle ne voulait rien avoir à faire avec aucune des personnes présentes dans la

salle. J'étais dans le lot, c'est vrai, mais j'étais tout de même bien forcée de reconnaître qu'elle avait du cran.

L'enseignant, dont les sentiments étaient visiblement mêlés, l'a ensuite invitée à s'asseoir. Ce qu'elle a fait.

À côté de moi. Tout le dernier rang était libre et si elle me l'avait demandé je le lui aurais volontiers abandonné intégralement, mais elle s'est assise à côté de moi.

Je l'avais sans doute regardée d'un air ahuri, car elle a haussé les épaules dans ma direction.

Après dix minutes de calme, qui ont pris la forme d'un monologue de l'enseignant au tableau, une interminable tirade à laquelle aucun d'entre nous ne prit part mentalement, j'ai tenté d'essayer d'engager une conversation.

Il faisait chaud et je m'ennuyais, le plus intéressant, dans cette salle, était la personne qui se trouvait à côté de moi et qui gardait obstinément sa veste en dépit des quelques vingt-trois degrés qui y régnaient à présent.

« Si tu as froid, je peux te proposer ma veste », ce furent les mots les plus imaginatifs dont je me sois cru capable. Ça n'était pas mauvais du tout, eu égard au fait que je n'y avais réfléchi qu'une minute avant de les prononcer.

« C'est très aimable, car je trouve qu'il fait terriblement froid là-dedans », a-t-elle répondu avant d'exprimer son ironie en s'éventant avec une feuille de papier.

Je l'ai imitée ; quand elle parlait j'accélérais le mouvement de mon éventail, car pour je ne sais quelle raison, j'avais plus chaud quand je voyais ses lèvres bouger. J'étais donc trop occupée pour concocter une réponse futée.

« Enfin, moi, j'ai chaud. »



« Oui, mais c'est à cause de moi. » Et j'ai agité ma feuille encore plus fort.

Elle était brûlante. L'été que nous avons passé était beaucoup trop chaud. Et ce que nous avons fait cet été-là aurait fait fondre les pôles s'ils avaient été plus près de nous.

Mais rien n'était assez brûlant pour se graver au fer rouge dans mon souvenir autant que la gifle que m'asséna mon père lorsque je lui eus présenté Emma, un mois plus tard, en lui disant que c'était ma compagne.

Avec son intelligence limitée, il n'avait compris qu'après nous avoir trouvées bras-dessus bras-dessous sur mon lit. Alors, le plum-pudding qu'il avait dans le cerveau s'était transformé dans son crâne en une calculatrice froide, qui avait suffi pour faire partir Emma.

Sa main, et avec elle l'alliance d'un mariage raté, m'a atteinte comme si elle était venue de nulle part – et que pouvais-je faire d'autre qu'encaisser ? Je ne me doutais de rien, et l'indifférence dont il avait fait preuve jusqu'alors n'y était pas pour rien.

Aussi confuse que du bétail tout juste marqué au fer, j'ai filé dans ma chambre, je n'ai même pas trouvé l'influx nerveux nécessaire pour la fermer à clef, et je suis revenue au lycée le lendemain matin.

En fait, il ne m'avait pas vraiment marquée au fer. La chaleur s'était vite dissipée de ma joue. Même l'endroit où sa bague avait heurté ma mâchoire n'a pas eu la décence de devenir bleu, bien que la douleur y ait encore été présente plusieurs jours plus tard.

Seulement en se laissant emporter par son coup de sang, mon père m'avait fait perdre toutes mes illusions. Au cours des semaines suivantes, c'est l'ensemble de ma perception des choses qui se modifia. Une soirée d'une froideur oppressante, à l'extérieur, me paraissait désormais d'une liberté rafraîchissante. Ma vie n'avait jamais connu la chaleur du foyer, et si je voulais offrir un âtre à mon âme, Emma était là pour moi.

Âtre ou pas, l'été était beaucoup trop chaud, nous allions nous rafraîchir à la piscine de plein air à chaque fois que nous en avions les moyens. En réalité, le trajet dans les tramways climatisés était souvent l'apogée de la journée. La piscine elle-même était surpeuplée, et compte tenu de notre activité sportive il n'était pas question de froid.

Il m'arrivait de pouvoir convaincre Emma de quitter le milieu liquide et frais. Elle n'aimait pas du tout ça, cela la dévoilait totalement aux regards. Parfois elle me persuadait d'aller acheter une glace à la guérite. Bien que j'aie préféré, et de loin, consacrer mon argent aux cigarettes, bien que j'aie surtout considéré la glace comme un gaspillage d'argent, c'est elle qui recevait des plus grandes parts du sorbet sucré.

Parfois c'était aussi de la vraie glace au lait. En de telles occasions, la lunette des toilettes de la piscine en plein air me paraissait considérablement plus rafraîchissante que la glace, ce qui était le seul motif de mon sprint en direction des sanitaires. Mais le plus froid, au cours de ces journées, était le rire d'Emma quand je revenais auprès d'elle, abattue, mission accomplie.

Alors, sur mon visage rouge de honte, l'eau donnait effectivement l'impression d'être froide.

À un moment, au cours de l'été, nous avons décidé de nous chercher un appartement commun.

La vapeur brume lourde et chaude n'était pas suffisante pour me réchauffer, bien qu'elle ait agi de l'intérieur, quand je me retrouvai à attendre nerveusement devant la cathédrale, une main, contrairement à mon habitude, ne tenant pas de Marlboro, dans un gant beaucoup trop mince, et dans l'autre la main d'Emma. Je m'y accrochais comme si ma vie dépendait d'elle, et aucune de ces circonstances ne put me ramener dans le monde des vivants. Je m'étais il est vrai préparée à ce qu'il n'y ait pas de cigarettes ce mois de décembre, mais pas à la rencontre avec mon père, pour laquelle une dose de nicotine dans le sang n'était pas superflue. Je m'étais déjà trop faite à l'idée d'habiter bientôt avec Emma, j'avais simplement oublié que je vivais toujours sous le même toit que la répugnante personne de mon père et que je devais suivre ses instructions.

Mes angoisses glacées me lâchaient tout aussi peu que moi-même, la cigarette ou la main. Même le peu de chaleur symbolique qui me parvenait de la main d'Emma ne pouvait déchirer le brouillard qui se trouvait devant mes yeux.

J'aurais pu simplement respirer par le nez, comme la foule autour de nous, mais dans ce cas les températures glaciales de cette soirée d'hiver m'auraient tout simplement grillé les poils des narines. Si j'avais vraiment été honnête avec moi-même, j'aurais compris que la peur me coupait

le souffle, que la crainte que m'inspirait cet homme m'atteignait plus que les degrés au-dessous de zéro, aussi nombreux soient-ils. Me l'imaginer me coupait plus le souffle que la vue de flocons neigeux dansant autour de nous.

Emma avait raison. J'avais vécu toute ma vie avec cette personne, et pendant les six derniers mois en sachant qu'il méprisait une grande partie de moi-même, celle que je tenais justement par ma main gantée. Ce matin encore, je lui étais passé au moins trois fois sous les yeux. Et ça n'avait rien eu de volontaire.

Je me sentais très coupée de cet homme-là, mais s'il décidait de m'éloigner d'Emma, je ne pouvais rien faire, moi, la mineure. Quand il s'est trouvé tout d'un coup à deux mètres devant moi, cette sensation de coupure m'a fait tituber vers l'arrière, sans contrôle, comme sous le coup d'une impulsion trop rapide.

Il n'a pas fait pas de commentaires, mais a regardé Emma se laisser presque emporter puis, après que nous lui avons tourné autour d'un pas incertain, a affiché un sourire de bienvenue que je ne lui avais pas vu depuis des années. En réalité, il n'a plus arrêté de sourire. Il n'a même pas cillé quand Emma s'est commandé un vin chaud à l'un des nombreux stands du marché de Noël où nous avons fait des haltes.

Emma m'en a bien entendu proposé une gorgée « pour me réchauffer », mais je n'ai pu que secouer la tête en tremblant. J'étais glacée sous le regard ensoleillé de mon père, et même si l'alcool était une option il n'aurait servi à rien. Pourquoi ne disait-il donc pas simplement ce qu'il me voulait ? Il n'y avait aucune raison rationnelle de dila-

pider mon samedi soir avec cet homme sur le marché de Noël. Même Emma ne pouvait rien y changer, en réalité sa présence aggravait encore les choses. D'ailleurs pourquoi l'avais-je entraînée dans cette histoire ?

« C'est moi qui ai voulu t'accompagner, ne l'oublie pas », ronronna Emma à côté de moi en me donnant une gentille bourrade du nez contre la joue. Elle avait raison. Une brève vague d'optimisme s'abattit sur moi avant que je comprenne que cela n'améliorait pas la situation d'un iota. Si je levais les yeux, je retrouverais son sourire infatué et toujours aussi radieux.

« J'ai de bonnes nouvelles », a fini par dire mon père après que j'aie tenté, pendant ce qui m'a paru durer cinq minutes, d'ignorer son humeur positive et agitée.

Allons donc. En soi, il n'y avait aucune raison de mépriser les bonnes nouvelles. « Et c'est quoi ? » ai-je demandé en laissant vibrer dans ma voix un intérêt authentique. Emma, à côté de moi, a elle aussi montré un intérêt sincère. À cet instant, je me suis bercée de l'idée bienfaitante qu'elle se réjouirait pour moi en cas de développements agréables. Ma main, aveuglément, a détaché la sienne du vin chaud quand j'ai tenté de partager mon amour avec elle. Emma a frissonné quand mes doigts froids et humides se sont noués aux siens, mais a répondu à ma tentative de rapprochement en soulevant la pelote de mains vers ses lèvres souriantes. Ce fut si rapide que nous eûmes encore le temps de détacher nos regards l'une de l'autre avant que mon père ne puisse tomber lourdement de son petit nuage rose, et que l'ambiance ne risque de basculer.

« Bon. J'ai eu une conversation avec le patron... » a-t-il lentement commencé, pour installer une tension qu'il était le seul à avoir du mal à supporter.

« Promotion ! » laissa-t-il ensuite échapper comme un coup de tonnerre. Je fus d'abord surprise par le ton de sa voix, puis ses mots tombèrent dans mon esprit en manque de nicotine. En réalité, je me réjouissais. Une promotion, ça veut dire plus d'argent. Éventuellement des horaires de travail plus importants. Je pourrais peut-être tout de même inviter Emma encore une fois. J'échangeai avec elle des regards pleins de gaîté.

Renforcé par notre enthousiasme, mon père rayonnait à la ronde (enfin, au triangle).

« Ça me réjouit vraiment, que vous soyez heureuses pour moi ! » – et moi, ce qui me rendait vraiment heureuse, c'était qu'il considère le « nous » comme une unité. Du même coup, Emma faisait presque partie de la famille.

Je ne remarquais même pas que j'arrêtais de trembler. Mon cerveau était comme emballé au chaud dans de ouate quand mon père a repris la parole. Cette sourde reconnaissance d'Emma, qui me serrait la main. J'ai mis du temps à comprendre pourquoi.

« ...Berlin, mais je sais que vous allez étudier ici. Ou quelque chose comme ça », tel a été le point où je suis revenue dans son monologue. « À partir de ce moment-là, de toute façon, Jin serait seule dans l'appartement. Vous pouvez aussi bien y habiter ensemble. Je... Ça ne me pose pas de problème. »

Le sentiment ouaté a laissé la place à quelque chose de plus grand. Dans un premier temps, je ne suis pas arrivée

à le classer. Jusqu'à ce qu'Emma fasse le tour de la table, me laisse seule, et que je voie mes sentiments briller dans ses yeux comme des charbons ardents au moment où elle a spontanément serré mon père dans ses bras.

Ce qui bouillonnait en moi n'était que bonheur et euphorie à l'idée de pouvoir vivre avec celle que j'aimais grâce au soutien de mon père.

Je me suis enfin dégelée. Mes mains d'abord, qui se sont couvertes de sueur. La transpiration m'a coulé dans le dos, chaude et froide, jusqu'à ce que je serre sincèrement mon père dans mes bras. Il a dit que ça ne lui posait pas de problème. Des larmes chaudes sont venues se perdre dans le tissu de mon nouveau manteau. Des nuages sont sortis par bouffées de trois bouches dans l'air de l'hiver, j'ai reniflé, soulagée, avant de pouvoir prendre suffisamment mon souffle pour dire au moins brièvement quelque chose.

« Merci, Papa. »

Heureusement nous attendions déjà depuis un certain temps quand le train arriva. Bien que nous ayons échangé nos nouvelles vestes d'hiver contre des uniformes d'écolière de cosplay, l'air frais de cette fin de journée de printemps ne nous dérangeait pas.

Les banlieusards rentrant chez eux se pressaient autour de nous et nous ont poussées dans le wagon déjà rempli, mais contrairement à ce qui s'était passé un an plus tôt on ne pouvait pas nous séparer. J'ai remarqué une fois de plus son parapluie jaune, mais cette fois c'était parce qu'il s'emmêlait souvent entre nos jambes, car nous étions tout près l'une de l'autre. Non parce qu'il aurait été possible de

ne pas nous tenir proches l'une de l'autres, mes bras sur ses hanches, tandis qu'elle assurait notre équilibre en se tenant à la barre de sécurité.

Ni la proximité, ni le manque d'air, ni les masses humaines écrasantes ne nous ont dissuadé de faire les gorges chaudes sur la foire dont nous revenions.

C'est seulement quand nous avons eu quitté le tram pour monter dans la rame vide qui nous ramènerait directement à la maison que nous avons été prises d'accès spontanés de nostalgie. L'époque où cela nous aurait fait quelque chose était cependant révolue depuis longtemps. Quand on vit ensemble, on ne tarde pas à ne plus avoir de sujets de discussion. Nous nous faisons donc face, simplement, dans un silence paisible et mutuel.

Ensuite, quand elle ma poussée en souriant dans le siège, devant elle, je m'en suis aussi souvenu. Jusqu'ici, je n'avais pensé qu'à notre tout premier trajet commun en tram. Et pourtant il y en avait eu d'innombrables autres depuis. Que quelque chose puisse même émerger m'étonna moi-même. Rétrospectivement, c'était un contraste criant avec la situation du moment. À l'époque, nous étions prêtes à faire des compromis et à nous installer dans un trou sombre et froid. À présent, nous renoncions volontairement à nos coûteux manteaux d'hiver parce que le printemps revenait, parce que Papa tentait de nous comprendre et de nous aider, et parce que l'appartement qui nous attendait était bien chauffé.





Diese Publikation wurde ermöglicht durch  
Cette publication a été rendue possible par  
Deze publicatie is mede mogelijk gemaakt door



F. VICTOR ROLFF-STIFTUNG

taal:  
unie

Ministerium für Familie, Kinder,  
Jugend, Kultur und Sport  
des Landes Nordrhein-Westfalen



VERNETZEN. KOORDINIEREN. FÖRDERN.  
regionale **kulturpolitik** <sup>nrw</sup>

provincie limburg  
gesubsidieerd door de Provincie Limburg



LETTERKUNDIG  
centrum  
limburg

NXT-TXT ist ein Kooperationsprojekt von  
NXT-TXT est un project de coopération de  
NXT-TXT is een samenwerkingsproject van



## Dank/Merci/Dank

Wir danken den Mitgliedern der drei Fachjurys für ihre kompetente Arbeit:

Nous remercions les membres des trois jurys pour leur travail compétent:

Wij danken de leden van de drie jury's voor hun deskundige werk:

\_ Klara Hurkova, Dr. Walter Vennen, Barbara Hoppe-Vennen und Gerald Eimer (deutschsprachige Jury)

\_ Prof. Dr. Joseph Vromans, Jocelyne Deseille und Katia Lanero (jury francophone)

\_ Andre van Dijk, Wim Krings, Maaïke Frencken, Emile Hollman (Nederlandstalige jury)

Für ihre freundliche Unterstützung danken wir ganz herzlich:

Nous remercions pour leur généreux soutien:

We danken hartelijk voor hun genereuze steun:

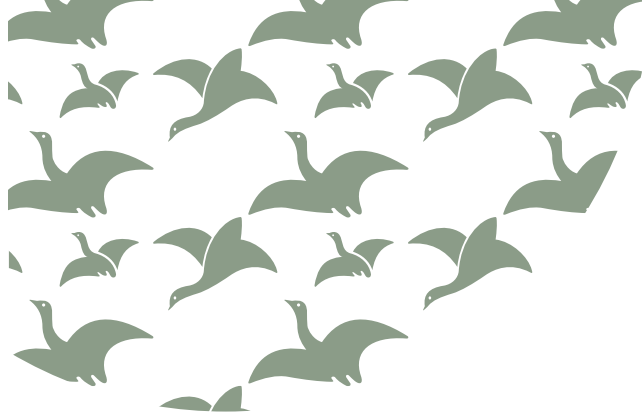
\_ Buchhandlung Schmetz am Dom (Aachen)

\_ Librairie L'Oiseau Lire (Visé)

\_ Deutsch-Französisches Kulturinstitut Aachen

\_ aixxess GmbH (Aachen)





nxt-txt: Award für junge Autoren der EMR ist ein Literaturpreis, der den literarischen Nachwuchs in der Euregio Maas-Rhein fördert und als erster mehrsprachig angelegter Literaturpreis zur grenz- und sprachübergreifenden kulturellen Verständigung zwischen den Partnerregionen beitragen möchte. Dieser Band versammelt die Texte der Erstplatzierten aus den drei Sprachregionen und ihre Übersetzungen.

nxt-txt: Award pour jeunes auteurs de l'EMR est un prix littéraire qui promeut les jeunes auteurs en herbe de l'Euregio Meuse-Rhin. C'est le premier prix littéraire multilingue qui contribue à la compréhension culturelle et linguistique transfrontalière entre les régions partenaires. Cet exemplaire rassemble les textes des vainqueurs des trois régions linguistiques et leur traduction.

nxt-txt: Award voor jonge schrijvers uit de EMR is een literatuurprijs die toekomstige literaire generaties in de Euregio Maas-Rijn stimuleert en, als eerste meertalige literatuurprijs, kan bijdragen aan het grens- en taaloverstijgende culturele begrip tussen de partnerregio's. Deze publicatie bevat de teksten van de eersteprizwinnaars uit de drie taalgebieden en hun vertalingen.